





Ex Libris Joannis Baptistæ
de Lacerdæ mib[illegible]

MÉDECINE DE L'ESPRIT.

TOME SECOND.

MÉDECINE
DE L'ESPRIT;

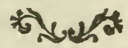
Où l'on cherche 1°. le méchanisme du corps qui influe sur les fonctions de l'ame. 2°. Les causes physiques qui rendent ce méchanisme ou défectueux, ou plus parfait. 3°. Les moyens qui peuvent l'entretenir dans son état libre, & le rectifier lorsqu'il est gêné.

PAR M. LE CAMUS,

Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur des Écoles, Aggrégé Honoraire du College Royal des Médecins de Nancy, Membre des Académies Royales d'Amiens, de la Rochelle & de la Société Littéraire de Châlons sur Marne.

Nouvelle Édition, revüe, corrigée, & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin, près l'Église, aux Armes de Dombes & à S. Louis.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



MÉDECINE DE L'ESPRIT.

CHAPITRE VIII.

Du pouvoir de l'âge ſur l'eſprit.



LES changemens que l'âge apporte à nos eſprits, ſeroient-ils en proportion avec ceux qui arrivent à nos corps par la ſuite des tems ? Il y a tout lieu de le croire. L'un & l'autre ont leur enfance, leur adoleſcence, leur maturité & leur vieilleſſe (*a*). Il n'y a aucun âge

(*a*) Voyez les belles deſcriptions qu'en ont donné *Lucrece*, Livre 3. *de rerum naturâ.*

qui ne produiſe des révolutions dans l'eſprit de l'homme : les idées de l'enfance ſe perdent dans celles de la jeuneſſe ; les unes & les autres prennent un autre tour dans l'âge viril juſqu'à ce que la vieilleſſe nous ramene enfin dans notre premier état (*b*).

Præterea gigni pariter cum corpore & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem, &c.

Horace, dans ſon Art Poëtique *vers* 156.
Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores, &c.

Boileau, Art Poëtique, *chant* 3. vers la fin.
» Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs;
» Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs &c.

Le Lecteur aura un ſingulier plaiſir à comparer ces tableaux faits par trois grands Maîtres ſur le même ſujet.

(*b*) En parlant de la différente façon de penſer dans chaque âge, voici ce que dit *Bayle* de lui-même dans ſa continuation des penſées diverſes, *tom.* 1. *pag.* 179. §. 39.

» Il y a des doctrines qui me paroiſſent aujour» d'hui très-incertaines, dont je ne croyois pas autre» fois que l'on put douter ſans extravagance, & je » trouve beaucoup de probabilité pour le moins dans » les opinions qui me ſembloient ſi abſurdes il y a » quelques années, que je ne comprenois pas qu'on » oſat les ſoutenir. Vingt ans d'étude peuvent pro» duire de grands changemens dans une tête, & font » bien voir du pays. Je ſai bien que certains Doc» teurs ... ne démordent jamais de leurs premiers » ſentimens, ils jettent l'ancre pour toute leur vie » partout où l'engagement de la naiſſance, le ha-

Dans le premier âge nos corps foibles & délicats ne décelent qu'une nature totalement occupée de sa conservation & de son accroissement. L'ame peu agitée de passions, attend, pour ainsi dire, pour se manifester, que les instrumens qu'elle doit mettre en œuvre, aient acquis un certain point de perfection. Le raisonnement ne paroît que par éclairs; ce n'est pas jugement, c'est plutôt imprudence; & si la mémoire se présente, ce n'est que pour faire voir sa légereté & son infidélité. Bientôt le spectacle change : ce calme est suivi de la tempête la plus redoutable. Les

De l'enfance & de la jeunesse.

» sard, ou l'intérêt les ont conduit (*). Et comme » la passion est la principale source de la lumiere » qu'ils suivent, ils s'enracinent de plus en plus dans » leurs préjugés, desorte qu'ils y tiennent plus fermement sous les cheveux gris, qu'à la fleur de leur » âge. Je laisse à dire qu'un faux point d'honneur » est cause que bien des gens ne voudroient pas renoncer dans leur vieillesse à des sentimens qui leur » ont fait acquérir un nom & une longue réputation. » Ils craindroient qu'on n'attribuat leur changement » à quelque foiblesse d'esprit & que l'on ne s'écriat :

N'ont-ils donc tant vécu que pour cette infamie.

» Ils auroient honte de reconnoître le besoin qu'ils » auroient eû de vieillir pour discerner une vérité.

(*) *Ad quamcumque disciplinam quasi tempestate delati, ad eam tanquam ad saxum adhærescunt.* Cicero *Academicar. Quæstionum lib.* 4 *fol* 202.

paſſions ſe font ſentir avec toute leur vivacité & ne veulent recevoir aucun frein. Les deſirs troublent ſans ceſſe la paix de l'ame. A peine la raiſon ſe reconnoît-elle, & toujours flotante dans les doutes, ou préoccupée des objets, ſouvent elle embraſſe le plus mauvais parti. Preſque toujours terraſſée par l'imagination elle eſt obligée de céder l'empire, juſqu'à ce que les années aient diminué la fougue du ſang, ou pour mieux dire juſqu'à ce que les corps ne prennent plus d'accroiſſement & que la ſeve qui les nourrit ſoit moins active. Alors l'eſprit devenu plus tranquille, & enſeigné par l'expérience, ſe replie ſur lui-même, & à l'aide de la réflexion, il ne craint plus de s'écarter du vrai chemin ; il évite les écueils, & au travers de mille dangers il arrive au port qu'il cherchoit depuis longtems.

Cet état de l'ame pendant la jeuneſſe & l'âge de conſiſtance, auroit-il quelque analogie avec les états du corps pendant ces deux ſaiſons de la vie ? La reſſemblance n'eſt que trop exacte. Le ſang bout dans les veines

& n'eſt fruſtré d'aucun effet que doit produire ſon activité. Les ſolides jouiſſent du plus grand reſſort dont ils ſoient capables : Par-tout ils le déploient avec la derniere vigueur ; partout l'énergie des fibres répond à la force des fluides qui viennent ſe heurter contre elles. Les maladies aiguës dont les jeunes gens ſont attaqués, ſont une preuve de ce que nous avançons. Les hémorrhagies, la pleuréſie, les fievres ardentes & toutes les maladies inflammatoires, ſont le triſte partage de ce bel âge, & il eſt à remarquer que ces funeſtes affections font d'autant plus de progrès, & ſont par conſéquent d'autant plus à craindre, que les corps ſont plus robuſtes & annoncent une ſanté plus parfaite & une vie plus longue.

De l'âge viril.

L'homme a-t-il atteint l'âge viril ? il eſt comme à l'abri des orages. Le corps parvenu à ce point de perfection auquel tendoit la nature, ne fait plus entrevoir ces intempéries ſi marquées de chaleur & de froid, ces viciſſitudes de violence & de relâchement, d'apathie & de ſenſibilité extrême, de mouvemens trop lens &

trop vifs. Tout eſt meſuré, tout tend à l'équilibre. La ſanté eſt rarement inſultée par les maladies ; elle eſt à l'épreuve des choſes non naturelles qui tendent à la faire ſortir de ſes retranchemens. Cette exemption de guerres inteſtines eſt tout-à-fait déſirable & peut-être peu goûtée ; on la ſent mieux qu'on ne peut la décrire. C'eſt à elle que l'on doit l'attention que l'ame apporte à ſes conceptions, & la gloire de cet âge d'être le plus beau pour le raiſonnnement.

De la vieilleſſe.

Que pouvons-nous ajouter aux tableaux reſſemblans qu'on nous a préſenté de la vieilleſſe ; c'eſt la derniere phaſe de l'eſprit & du corps, qui ne tarderont pas à s'éclipſer. Un eſſain de maladies chroniques accablent le dernier terme de la vie. L'aſthme, les catares, les rhumatiſmes, la goûte, les flux de ventre, aſſiégent les vieillards. Toutes les fonctions s'exécutent avec lenteur ; chaque partie refuſe tour à tour ſon ſervice, les ſens s'affoibliſſent, la mémoire devient infidéle, la volonté eſt opiniâtre, la timidité & l'avarice ſont les paſſions

dominantes, le mépris des plaiſirs annonce des organes qui par leur foibleſſe & leur peu de délicateſſe ſont peu ſenſibles aux attraits de la volupté. Si au milieu de ce déſordre l'on entrevoit encore un jugement ſain, peut-être ne le doit-on qu'à une nature qui veut périr en héroïne aſſiſe ſur ſes propres ruines.

Nous n'avons préſenté juſqu'à préſent qu'une eſquiſſe générale des différences notables que l'âge donnoit à l'eſprit; cette eſquiſſe ne ſera pas moins frappante ſi on veut la faire de quelques ſujets particuliers. Jettez un coup d'œil ſur les Auteurs les plus connus. L'Odiſſée qui eſt le ſecond des Poëmes d'*Homére*, a moins de force que l'Iliade. L'un eſt le fruit de ſa jeuneſſe, ou du moins d'un âge encore vigoureux, l'autre n'a été compoſé que dans ſa vieilleſſe. C'eſt le ſentiment de *Longin*. La ſuite des Piéces de P. *Corneille* repréſente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pouſſe le travail juſqu'à la fin de ſa vie. Ses commencemens ſont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par

rapport à ſon ſiecle. Enſuite il va auſſi haut que ſon art peut atteindre. A la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu, & n'eſt plus ſemblable à lui-même que par intervalle (*c*).

Les premieres Comédies de *Moliere* ne ſont pas de la force de celles qu'il donna après avoir eſſayé le goût du public & étudié davantage le cœur humain. Et ſi ce Coriphée des Poëtes comiques eut vécu au-delà de cinquante-trois ans, peut être aurions-nous eu dans le déclin de ſon âge des ouvrages inférieurs même à ſes eſſais. Ne pourrions-nous pas dire qu'il en eſt du génie des grands hommes, comme du ſoleil : le matin quand il ſe leve, il eſt très-près de l'horiſon ; peu-à-peu il s'éleve juſqu'au Midi qui eſt le moment de ſa plus grande hauteur ; enſuite il ſe rapproche de la terre, juſqu'à ce qu'enfin elle le cache à nos yeux.

Il eſt vrai que ces viciſſitudes de l'entendement humain ſont plus remarquables dans les perſonnes qui ſe ſont adonnées aux ouvrages d'ima-

(*c*) Vie de *Pierre Corneille*, par M. *De Fontenelle*. Elle eſt à la tête du Théâtre de *Corneille*.

gination, que dans celles qui ſe ſont appliquées à un travail qui ne demande que de la réflexion. Cependant on les apperçoit encore dans ces ouvrages philoſophiques enfantés par le ſeul raiſonnement. Nous n'en citerons qu'un exemple. *Plotin* Philoſophe Platonicien qui a fleuri au troiſieme ſiecle, étoit un eſprit fort au-deſſus du commun des Philoſophes, & dans lequel on remarquoit des idées d'une grande ſingularité. Il avoit honte d'être logé dans un corps, au rapport de *Porphyre* ſon diſciple qui nous a donné ſa vie & qui en parlant de ſes ouvrages dit que les premiers & les derniers qu'il compoſa ſont fort au-deſſous des autres. On voit dans les premiers une force qui n'a pas encore toute ſa crue, & dans les derniers une force qui n'a plus toute ſa crue. C'eſt dans les écrits du moyen âge qu'on voit une force montée au plus haut degré. Voila donc trois ordres de livres. Il y en a vingt-un dans le premier, vingt-quatre dans le ſecond, & neuf dans le dernier. De ces neuf les cinq premiers étoient moins foibles que les

quatre autres (*d*). Tant il eſt vrai généralement parlant que l'eſprit paſſe par les mêmes viciſſitudes que le corps. On connoît l'âge d'un Auteur aux traits de ſa plume preſqu'auſſi facilement qu'aux traits de ſon viſage (*e*).

Domitius Afer, célebre Orateur ſous *Tibere*, perdit beaucoup de ſa gloire en plaidant dans ſa vieilleſſe; & peu s'en fallut que celui qui avoit tenu le premier rang dans le barreau par ſon éloquence ne paſſat pour un radoteur (*f*).

Exception. Jeuneſſe prématurée, & vieilleſſe tardive.

Nous n'ignorons pas que dans chaque âge on a vû des phénomenes qui ſembloient ne pas ſuivre l'ordre naturel; mais cela ne dérange rien au ſiſtême général. C'eſt ainſi que l'on

(*d*) *Porphyrius* in vitâ *Plotini*. Nous nous ſervons de la traduction Latine qu'en a donné *Marſile Ficin.*

(*e*) Baillet *au* 1. *tome des* Jugemens des Savans, *pag.* 381. *& ſuiv.* rapporte beaucoup de choſes curieuſes ſur ceci.

(*f*) *Niſi quod ætas extrema multum eloquentiæ dempſit, dum feſſâ mente retinet ſilentii impatientiam* Tacit. *lib.* 4. *cap.* 51.

Vidi ego longè omnium, quos mihi cognoſcere contigit ſummum oratorem, Domitium Afrum, *valdè ſenem, quotidie aliquid ex eâ, quam meruerat, autoritate perdentem*, &c. Quintilianus *inſtitut. lib.* 12. *cap.* 11. *init.*

a vû *Hermogène* de Tarse Professeur de Rhétorique à quinze ans (*g*), Auteur à dix-huit, & oublier à vingt-quatre tout ce qu'il savoit. C'est de lui qu'*Antiochus* le Sophiste disoit qu'il avoit été vieillard en sa jeunesse & enfant dans sa vieillesse. Quel prodige que le jeune *Sylvio Antoniano* (*h*), quel étonnement n'ont pas excités *Abo-Ali* fils de *Sina*, que nous appellons par corruption *Avicenne* (*i*), *Jean Pic de la Mirande* (*k*),

(*g*) Traité historique des enfans devenus célebres par leurs études, ou par leurs écrits, par *Adrien Baillet*. Paris. 1688. vol *in*-12. pag. 389. A sa mort on trouva qu'il avoit le cœur velu & d'une grandeur prodigieuse.

(*h*) A l'âge de dix ans il faisoit des vers sur quelque matiere qu'on lui proposât, qui étoient si bons & si justes, quoique ce fussent des impromptus, qu'un habile homme n'en auroit pû composer de semblables qu'avec beaucoup de tems & beaucoup de peine. Quoique d'une vile naissance il devint Cardinal & mourut en 1603, âgé de 63 ans. *Fam. strada. Prolus. Academ.* 3. *lib.* 2. Dictionnaire de *Bayle*, Article *Antoniano*.

(*i*) A l'âge de dix ans il savoit l'Alcoran & la plus grande partie de ce que nous appellons humanités. Il mourut l'an 1036. *Greg. Abul Pharagius hist. dynast. ex versione Eduardi Pocock. pag.* 229. *& seq.*

(*k*) Il n'avoit pas dix-huit ans lorsqu'il composa un abrégé des Décrétales, & un traité qui porte le nom d'*Heptaple*. Il mourut âgé de trente-deux ans, en 1494.

Théodore de Béze (*l*), *Jean-Baptiste Lalli* (*m*), *Hugues Grotius* (*n*), *Claude Saumaise* (*o*), *Blaise Pascal*

(*l*) Etant fort jeune il composa des Epigrammes & des vers Latins qui lui acquirent la qualité de bon Poëte. On peut même dire à l'avantage de sa jeunesse, que ceux qu'il a fait au-dessous de vingt ans sont plus vifs & plus aisés que ceux qu'il fit depuis. Il mourut âgé de quatre-vingt six ans en 1605. *Baillet*, *lib. cit.* p. 181.

(*m*) Natif de Norcia en Ombrie. *Nicius Erythræus* dit (*in pinacothec* 1. *num.* 73.) que par un pressentiment infaillible les Muses se trouverent aux couches de sa mere, & qu'après lui avoir servi de Sages-femmes, elles se firent les nourrices de l'enfant dont elles firent un Poëte. Il composa dans son bas âge deux Poëmes, l'un en Italien contenant les avantures & le martire de S. *Eustache*; l'autre en Latin sur la mort d'Alexandre Farnése. *Baillet* (liv. cité pag. 199) dit sérieusement qu'il auroit vécu plus de soixante-quatre ans, s'il n'eut pas été sujet à l'apoplexie, dont les attaques réitérées l'emporterent de ce monde. N'est-ce pas comme si l'on disoit qu'un certain *Arthur De Lalli* eut vécu plus longtems si le 9 Mai 1766, on ne lui eut pas coupé la tête.

(*n*) Il naquit à Delft en Hollande le 10 Avril 1583. Il n'avoit encore que huit ans lorsqu'on vit paroître de lui une piece de vers fort estimée; à quatorze ans il soutint avec les plus grands applaudissemens des Théses publiques sur les Mathématiques, la Philosophie & la Jurisprudence. *Meursius*, *Heinsius*, *Barlæus*, *Pontanus*, &c, en font les plus magnifiques éloges. Le Président *de Thou*, *Casaubon*, *Vossius*, *Juste Lipse* & *Scaliger* témoignerent dans leurs écrits une juste estime pour ses ouvrages. *Baillet* dit qu'il étonna tout l'univers. Il plaida sa premiere cause à seize ans. *Vie de* Grotius, *avec l'Histoire de ses ouvrages & des négociations auxquelles il fut employé, par M.* De Burigny.

(*o*) Fils de *Benigne Saumaise*, Conseiller au Parlement de Bourgogne. Il fit une version exacte de

(*p*), *Henry Heineckem* (*q*), *Julienne Morel* (*r*) & plusieurs autres (*s*) que

Pindare à dix ans. Il publia avec des notes le Traité de *Nile* & de *Barlaam* sur la primauté du Pape, à quatorze ans. Loin de se repentir d'avoir fait cet ouvrage, il le jugeoit capable de faire honneur à sa vieillesse. A peine avoit-il quinze ans qu'il fit paroître son *Florus* accompagné de Commentaires. Il mourut aux eaux de Spa le 3 Septembre 1652, âgé de cinquante-huit ans selon *Antoine Clement. Ant. Clem. de Laude & vitâ Cl. Salmasii.* Cette mort est retardée d'un an dans les Lettres de *Guy Patin*, tom. 1. lettre 75, datée du 21 Octobre 1653; il lui donne soixante-cinq ans passés, étant né, dit-il, au mois de Mai 1588.

(*p*) Par la seule force de son génie à l'âge de douze ans, il parvint sans livres & sans maîtres jusqu'à la 33e. proposition du premier livre d'*Euclide*; à seize ans il fit un Traité des *Coniques* qui passa au jugement des plus habiles pour un des plus grands efforts d'esprit qu'on puisse imaginer. *Descartes* fut si étonné qu'il ne pouvoit pas se le persuader. Il mourut en 1662, âgé de trente-neuf ans. *Voyez* la Préface du *Traité de l'équilibre des liqueurs*, &c; & *la Vie de Blaise Pascal*, par madame *Perier*, sa sœur.

(*q*) Il naquit en 1711 à Lubec, & mourut avec toute sorte de talens en 1725. M. *Chrétien de Schoneick* Précepteur de ce merveilleux enfant, à écrit sa vie. M. *Behm* a aussi publié une brochure sur son sujet. M. *de Seelen* a parlé de lui dans un article de l'Ouvrage intitulé *Selecta itineraria.* M. *Marchini* a expliqué les raisons naturelles de cette capacité prématurée. Mémoires de Trévoux, Janvier 1731; Mercure de France, Mai 1731.

(*r*) *Juliana Morella Barcinonensis virgo, duodecimo ætatis anno, Christi verò 1604, Latinæ, Grecæ & Hebraicæ utcunque perita, Lugduni-Galliarum Theses tùm Logicas, tùm Morales, à se tuendas in ædibus paternis proposuit, quas vidimus Margaritæ Austriæ Hispaniarum Reginæ inscriptas: ex Biblioth. Andr. Schoti*, pag. 343.

(*s*) *Pasquier* décrit la science prodigieuse d'un

l'on doit plutôt regarder comme ces feux paſſagers qu'on voit briller dans le ciel pendant une nuit ſeraine, que comme ces aſtres reſplendiſſans qui ne ceſſeront de fournir leur lumiere que lorſque le monde ſera anéanti (*t*). Si nous paſſons à l'autre extrêmité de la vie, on a vû des vieillards malgré le poids des années conſerver toute la vigueur de leur eſprit (*u*). *Platon* écrivoit encore à l'âge de quatre-vingt ans. *Iſocrate* avoit quatre-vingt-quatorze ans quand il acheva ſon Oraiſon Panathénaïque, & il en avoit quatre-vingt-ſeize lorſqu'il écrivit celle qui ſe nomme Panégyrique. *Gorgias* l'Orateur malgré un ſiecle révolu, s'adonnoit encore à l'étude. *Varron* dit de lui-même au commencement du livre des occupations ruſtiques, qu'il a entrepris cet Ouvrage

jeune homme âgé ſeulement de vingt ans. *Recherches*, liv. 6. chap. 39, &c. Voyez le Livre de *Baillet* ſur les enfans celebres.

(*t*) *Volo eſſe in adoleſcente undè aliquid amputem. Non enim poteſt in eo eſſe ſuccus diuturnus, quod nimis celeriter eſt maturitatem aſſecutum.* Cic. *de Orat. lib.* 2. *Obſervatum ſemper ferè eſt celerius occidere feſtinatam maturitatem.* Quintil. *Proœm. lib.* 6.

(*u*) Cic. *de Senectute*, Valer. Maxim. *lib.* 8. *cap.* 7. Lucian. *de longæv.* Plin. lib. 7. cap. 48. Ælian. 2.

à quatre-vingt ans paſſés (*x*). *Sophocle* plus vieux que tous ces Auteurs, lorſqu'il compoſa ſa Tragédie d'Œdipe en colone, étant appellé en Juſtice pour être interdit à cauſe de ſon grand âge, employa pour toute défenſe le premier chœur de cette Tragédie, qu'il venoit d'achever. Il gagna ſa cauſe & fut reconduit favorablement chez lui. *Théophraſte* entreprit de traiter de toutes les vertus & de tous les vices à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans. Nous n'avons que le commencement de l'exécution de ce grand projet ſous le titre de *Caractere ;* ouvrage ſi eſtimable qu'on lui a donné le ſurnom de *Livre d'or.* Mais qu'avons-nous beſoin d'aller chercher des modeles parmi les Anciens, nous avons de nos jours l'exemple de la vieilleſſe la plus eſtimable : l'immortel *Fontenelle*, plus que vétéran ſur le Parnaſſe, cueilloit encore à quatre-vingt dix-neuf ans des lauriers dans le ſacré vallon.

Si nous rapprochons cette théorie Comparai-

(*x*) *Annus octogeſimus admonet me ut ſarcinas colligam, antequam proficiſcar è vitâ. De re ruſticâ, lib. 1. in init.*

son de l'âge avec les climats.

de nos principes, nous ne trouverons pas une grande distance des âges aux climats. Un ciel froid & pluvieux, & sous lequel on ne se nourrit par conséquent que d'alimens dénués de principes actifs, ne peut-il pas entrer en paralelle avec la puberté. Une terre brûlée par les ardeurs du soleil, doit offrir des habitans semblables à ceux qui éprouvent la vivacité de la jeunesse. Un climat plus chaud que froid, plus sec qu'humide, nous présentera des peuples qui comparés avec les personnes d'un âge mur, seront égaux pour les qualités de l'esprit. La vieillesse enfin dont nous avons annoncé la constitution froide & séche, ressemblera aux habitans de ces contrées où souffle continuellement le vent du Nord.

Comparaison de l'âge avec les tempéramens.

Le paralelle sera encore plus exact si vous rapprochez les âges de chaque tempérament. En effet, aussitôt que l'homme monte sur le théâtre du monde, il paroît d'abord sanguin, ensuite bilieux, de-là mélancolique, enfin pituiteux : véritables métamorphoses que l'on subit pendant l'enfance, la jeunesse, l'âge viril & la vieillesse.

vieilleſſe. Il eſt facile d'appercevoir que cette permutation de tempérament n'eſt pas une alternative avantageuſe pour les corps, puiſqu'ils paſſent d'une bonne à une moindre complexion. Au reſte il n'en eſt pas de même à l'égard de l'eſprit; il ſemble que ſa conſtitution devienne meilleure : car il paroît que l'âge amene avec lui le diſcernement, la ſageſſe & la prudence. On peut rendre raiſon de ce fait par le fait même de la viciſſitude des tempéramens dans l'ordre que nous venons d'expoſer. Ce que nous avançons ici, nous ne le diſons que dans le général. Nous ne prétendons pas en faire une regle certaine & invariable. Un tempérament ſanguin peut devenir pituiteux, ce qui fait une grande différence pour l'eſprit. Il peut en arriver autant aux autres, & l'obſervation n'y eſt pas contraire.

Par un examen ſcrupuleux, mais qui ſeroit trop long, il ſeroit aiſé de s'aſſurer que les âges ne changent pas toujours les tempéramens pour le fond : mais qu'ils ont un pouvoir ſurprenant pour en colorer la ſurface &

en varier les aſpects. Cependant ſi malgré la courſe rapide de l'âge, quelqu'un, content de ſon tempérament, vouloit en fixer l'inſtabilité, ou mécontent de ſa condition en déſiroit une plus parfaite, il y a des moyens pour atteindre à ce but : ces moyens ſont ceux qui agiſſent immédiatement ſur les tempéramens. Tels ſont les climats & le régime de vivre ; leſquels différemment ménagés, peuvent conſerver, perfectionner, changer nos conſtitutions (*a*), c'eſt-à-dire, maintenir la nature de nos liqueurs, ou leur en conférer une nouvelle & modifier nos ſolides de telle ou telle façon. C'eſt ainſi qu'on peut imiter toutes les modalités de l'âge,

(*y*) Pluſieurs prétendent que le changement de tempérament eſt impoſſible. Sans doute qu'ils n'ont pas fait attention à ce qu'*Hippocrate*, homme dont toute la pratique eſt fondée ſur l'expérience, dit à la fin du livre *de morbo ſacro. Hoc igitur Medicum ... noſſe convenit ... ab eo enim quod eſt conſuetum viget & augetur, ab eo verò quod eſt inimicum extenuatur & retunditur. Quiſquis autem hujuſmodi mutationem in hominibus adhibere noverit, & per victûs rationem hominem humidum & ſiccum, calidum autem & frigidum reddere poterit, is ſanè hunc morbum citrà expiationes & artes magicas ... ſi eorum quæ conferunt opportunitatem dignoſcat, curare poterit.* Je ſai bien que ce changement eſt très-difficile ; mais je ſuis bien éloigné d'affirmer qu'il ſoit impoſſible.

puiſqu'elles ne conſiſtent que dans la maniere d'être de nos fluides & de nos ſolides. Donc on peut empêcher la dépravation des tempéramens; donc on peut conſerver les tempéramens dans leur entier malgré la puiſſance deſtructive des tems; donc on peut acquérir un nouveau tempérament.

Des principes établis dans ce Chapitre, il s'enſuit:

Corollaire I.

Que l'âge a un pouvoir ſurprenant pour varier les caracteres & les génies.

Corollaire II.

Que cette variation doit ſon origine au changement de tempérament.

Corollaire III.

Que l'âge malgré ſa tyrannie ne change pas toujours les tempéramens pour le fond. Ce qui n'eſt dû qu'à des cauſes Phyſiques.

Corollaire IV.

Que ces cauſes Phyſiques bien mé-

nagées peuvent altérer, retarder ou fixer les effets de l'âge.

Corollaire V.

Que ces causes Physiques operent immédiatement sur les températmens, ce qui leur donnent un rapport de causalité avec l'âge.

Corollaire VI.

Que l'âge par ce moyen devient une maniere Physique & méchanique d'acquérir de l'esprit & de remédier à ses défauts. C'est ainsi que nous pouvons tirer les avantages les plus considérables de nos plus grands ennemis.



CHAPITRE IX.

Du pouvoir de la Santé & des Maladies ſur l'eſprit.

La Santé eſt un de ces états de la vie, qui ſont également diſtribués aux pauvres comme aux riches. Le Berger & le Monarque peuvent ſe porter également bien. A quoi ſervent les richeſſes ? ſinon à nous rendre quelquefois ſujets à un plus grand nombre d'infirmités. A quoi ſervent les honneurs ſans la ſanté ? ſinon à envier le corps ruſtique de ce Laboureur qui ſouffre les injures de toutes les ſaiſons ſans en être incommodé. A quoi ſert la puiſſance ? ſinon à nous inquiéter davantage du bien être des autres, que du nôtre même. Il n'y a donc pas de bien au-deſſus de la ſanté. C'eſt un tréſor précieux dont on ne connoît jamais mieux le prix que lorſqu'on en eſt privé ; & ſouvent on le diſſipe comme

Prix de la ſanté & ſes eſpeces.

s'il étoit toujours en notre pouvoir de le recouvrer ſans perte.

Il y a différentes eſpeces de ſanté. Elle peut être foible, délicate, chancelante, robuſte, parfaite. Il y a différens degrés dans la ſanté. Depuis ce foible moment de la convaleſcence, juſqu'à cette force athlétique qui touche de ſi près à la maladie, on peut compter divers intervalles. Il y a une ſorte de ſanté affectée à chaque tempérament : de ſorte que peut-être l'état ſain d'une certaine conſtitution ſeroit une maladie réelle pour une autre. Cette ſanté particuliere a été appellée par les Grecs *Idioſyncraſie.* Dans tous les cas poſſibles cette *Idioſyncraſie* dépend de l'action & de la réaction libre des fluides & des ſolides, & c'eſt d'elle que dépendent le caractere & le génie ſpécifique de chaque tempérament. Nous avons ſuffiſamment détaillé précédemment en parlant des diverſes conſtitutions des corps, toutes les cauſes qui modifioient différemment les actes de l'entendement & de la volonté ; il ne nous reſte plus qu'à comparer l'état

ſain de toutes ces conſtitutions avec leurs mauvaiſes diſpoſitions & à faire voir dans l'un & l'autre cas la part qu'y prennent les eſprits.

Liberté des fonctions animales pendant le tems de la ſanté.

Suppoſer l'action & la réaction libre des fluides & des ſolides, c'eſt ſuppoſer en même tems la liberté de toutes les fonctions, & par conſéquent l'exécution libre des fonctions animales. On peut donc dire en général que c'eſt pendant le tems que les corps jouiſſent de la meilleure ſanté que les eſprits ont plus de force & plus de vigueur (*a*).

De l'embonpoint. Que la maigreur eſt plus avantageuſe pour l'eſprit.

Qu'on ne croie pas comme pluſieurs pourroient ſe l'imaginer, que par une bonne ſanté nous entendions cette corpulence, cette graiſſe, cette habitude fleurie du corps, qui, ſi elles n'annoncent pas toujours un état ſain, en ſont du moins un heureux preſage,

(*a*) *Sapientiæ cognitionem Medicinæ ſororem & familiarem eſſe duco. Sapientia ſi quidem animi perturbationes exhaurit. At Medicina corporum morbos pellit. Mens autem increſcit cum adeſt ſanitas, cujus curam habere eos qui rectè ſentiunt præclarum eſt, ubi corporis habitus dolet, mens ad virtutis exercitationem nullam adhibet diligentiam. Præſens enim morbus animam vehementer hebetat & intelligentiam in affectus cognationem ſecum adducit.* Democritus Hippocrati *de naturâ humanâ.*

Cet embonpoint n'eſt pas eſſentiel à chaque *Idioſyncraſie*. Il ſe trouve des conſtitutions qui ont la maigreur en partage & dans leſquelles la ſanté eſt plus ferme que dans celles où l'on voit de ces corps bien nourris & pleins de ſucs. Ceux-là, dit *Pline* (*b*), qui ſont chargés de graiſſe, ſont ſtériles, & ne vivent pas longtems. Cet embonpoint n'eſt pas non plus avantageux pour l'eſprit, & il étoit paſſé en proverbe chez les Grecs qu'un gros ventre ne pouvoit pas procurer un eſprit délié. Cependant *Anaximéne* le Rhéteur avoit le ventre ſi gros, que *Diogene* le prioit de lui en donner une partie; d'autant plus, lui diſoit-il, que vous ſerez déchargé d'un fardeau, & que ce que vous me donnerez ne me ſera pas à charge (*c*). Sans doute que par ſon régime *Anaximéne* entretenoit ſes organes dans cet état où l'ame maitreſſe d'ellemême fait attention à toutes ſes conceptions. *Platon* étoit auſſi fort replet, & avoit les épaules fort hautes: mais il choiſit exprès l'Académie, le

(*b*) *Hiſt. nat. lib.* 11. *cap.* 37.
(*c*) Diog. Laërt. *lib.* 6. *in vitâ* Diogenis.

lieu

lieu le plus mal ſain d'Athénes, pour y demeurer avec ſes diſciples, afin de réprimer cet embonpoint qu'il regardoit comme le ſuperflu de la vigne qu'on doit ôter (*d*).

Les Lacédémoniens, cette nation ſage, puniſſoient ſévérement ceux qui s'engraiſſoient trop par la bonne chere, parce que cette voracité faiſoit ſoupçonner dans ces hommes peu de prudence & d'entendement. *Averroës* un des plus ſubtils Philoſophes qui aient paru parmi les Arabes au douzieme ſiecle, étoit exceſſivement gras quoiqu'il ne mangeât qu'une fois par jour (*e*). Quelques-uns prétendent cependant que ſon eſprit étoit médiocre (*f*). Aujourd'hui nous ne faiſons pas grand cas de ſes écrits, & c'eſt avec raiſon. Mais on dit des merveilles de ſa libéralité, de ſa patience & de ſa douceur (*g*).

(*d*) *Plutarqué.* Comment on pourra diſtinguer le flatteur de l'ami. Voyez auſſi *vitam* Platonis, *auctore* Marſilio Ficino.

(*e*) Journal des Savans du 1. Juillet 1697. *pag.* 475. *édit. de Hollande.*

(*f*) Louis Vivès *de cauſis corruptarum artium.* lib. 5. pag. 167.

(*g*) Hottinger. *Bibliotheca Theologica.* lib. 11. cap. 3. pag. 273 & 274.

Ces exemples particuliers ne nous empêcheront pas de conclure avec *Hippocrate*, que les hommes gras ſont peu propres pour les ſciences, & qu'il eſt bon d'être maigre pour acquérir de la prudence & de l'adreſſe. Pourrions-nous, ſans craindre de nous attirer la haine d'une grande partie des hommes, juſtifier ici les ſoupçons de *Céſar*, ce capitaine auſſi vaillant qu'éclairé. Il craignoit *Brutus* & *Caſſius*, hommes extrêmement maigres qui furent en effet ſes aſſaſſins; tandis qu'il ſe méfioit peu d'*Antoine* & de *Dolabella* qui avoient beaucoup d'embonpoint (*h*).

Exceptions. Santé robuſte quelquefois peu avantageuſe pour l'eſprit.

Si dans ce que nous venons de dire en général ſur la ſanté & de ſon pouvoir ſur l'eſprit, on entrevoit déja les apparences de contradiction avec nous mêmes, ce qui ſuit confirmeroit davantage les doutes. Un pareil pré-

(*h*) Le grand *Rouſſeau* n'étoit-il pas imbu de ce principe lorſqu'il diſoit :

Toujours ces ſages hagards,
Maigres, hideux & blafards
Sont ſouillés de quelque opprobre ;
Et du premier des Céſars
L'aſſaſſin fut homme ſobre.

jugé enleveroit bientôt toute la confiance que pourroit mériter notre doctrine. Il faut donc entendre avec quelque restriction ce que nous venons de dire. On peut jouir de la meilleure santé & avoir l'esprit faux ; parce que, sans qu'il arrive aucun dérangement dans l'économie animale, les organes peuvent manquer de cette irritabilité exquise qui donne tant de pouvoir à l'ame, de même qu'on peut exister & vivre en fort bonne santé quoiqu'on ait un visage fort laid, & des yeux de travers. Rarement voit-on que ceux qui sont stupides, soient foibles & délicats. Les fous sont moins sujets à la fievre & aux autres maladies que le reste des hommes, quoiqu'on les expose à mille infirmités par la façon dure & presque inhumaine dont on les traite. Les hommes d'un esprit borné se portent mieux, & vivent plus longtems que les personnes les plus spirituelles (*i*). Il y a une compensa-

(*i*) Voyez les Théses soutenues aux Ecoles de Médecine de Paris, *Ergò ingeniosi brevioris vitæ* 1687 ; & celle *Ergò fatui diutiùs & feliciùs vivunt sapientibus*. 20. Januar. 1689.

tion de bien & de maux dans cet univers. Nous regardons les hommes peu ſpirituels comme les étalons de la nature. Ce ſont ceux qui peuplent le mieux, & qui ſont toujours prêts à célébrer les miſteres amoureux. Leur charge eſt pour ainſi dire de dépenſer leur corps, & de reproduire de nouveaux corps.

Il y a ſans doute de forts tempéramens hors de cette regle, tel que pouvoit être celui d'*Ovide* (*k*). On rapporte auſſi que le fameux *André Tiraqueau* donnoit tous les ans à l'Etat un livre & un enfant (*l*). Ce ſont

(*k*) Il nous apprend lui-même les forces qu'il avoit reçu de la nature pour les combats amoureux.

Exigere à nobis anguſtâ nocte Corinnam,
Me memini numeros ſuſtinuiſſe novem.

Amor. lib. 3. eleg. 7. verſ. 25.

Il ſe trouvoit frais & gaillard le matin après avoir paſſé toute la nuit entre les bras de l'Amour. Il ſouhaite même de mourir dans le ſein de la volupté.

Sæpè ego, laſcivæ conſumpto tempore noctis,
Utilis & forti corpore manè fui.
Felix quem veneris certamina mutua perdunt!
Di faciant lethi cauſa ſit iſta mei.

Id. ibid. *lib. 2. eleg. 10. verſ. 27.*

(*l*) *Æquè ingenii ut corporis numeroſâ fœcundus prole, cum ſingulis annis ſingulos libros ac liberos reipublicæ daret.* Thuanus *lib. 21. pag. 432. ad an.* 1558.

des exemples rares que les gens de lettre ne doivent pas ſuivre ſans s'expoſer à éteindre la lumiere qui les anime. Nous placerons ici un fait qui autoriſera ce que nous avançons. *Jules Zarabella* fils d'un célebre Mathématicien s'abandonna à la débauche des femmes avec tant d'excès qu'il en contracta une grande foibleſſe de nerf, qui l'obligea de garder le lit cinq ans avant ſa mort (*m*).

Santé foible ſouvent avantageuſe à l'eſprit, ainſi que certaines maladies.

D'un autre côté on peut être foible & infirme, & avoir un eſprit ſupérieur : ce qui ne ſeroit pas arrivé ſi l'on eut joui de toute la force de ſon tempérament, parce qu'alors le ſang & les ſens ſont agités par la fievre. Tout le ſiſtême nerveux eſt ému par la rapidité de la circulation. Combien de prodiges la fievre produit-elle en occaſionnant le tranſport. *Pline* rapporte de *Zoroaſtre*, ce roi des Bactriens qu'on croit inventeur de la magie, que les artéres de ſon cerveau battoient avec tant de violence, qu'elles repouſſoient la main qu'on appliquoit ſur ſa tête ; ce qui fut un

(*m*) Thomaſius *in elogior. part.* 1. Teiſſier additions aux éloges. *tom.* 2. *pag.* 124.

pronoſtic de ſa ſcience (*n*). *Antipater* de Sidon dont la facilité pour la poëſie étoit ſi grande qu'il faiſoit à l'inſtant des vers ſur toute ſorte de ſujets, avoit régulierement la fievre le jour de ſa naiſſance qui fut auſſi celui de ſa mort (*o*). La même choſe à-peu-près arrivoit à *Pétrarque* auquel l'Italie & l'Europe entiere doivent la renaiſſance des belles-lettres. Ce fut le lundi 26 Avril 1327, que ce Poëte vit pour la premiere fois la belle *Laure*. Ce même jour il ſentoit un feu dans ſes veines, & un redoublement de ſa paſſion qui lui faiſoit répandre un torrent de larmes. Il eſt vrai que l'ame de *Pétrarque* étoit tournée à la mélancolie, & nous avons dit que les paſſions jettent de profondes racines dans un pareil terrein (*p*). *Guillaume De Brébœuf* compoſa ſes ouvrages non dans le feu d'un entouſiaſme poëtique, mais dans la chaleur

(*n*) *Eidem cerebrum ita palpitabat, ut impoſitam repelleret manum, futuræ præſagio ſcientiæ.* Plin. *Hiſt. nat. lib.* 7. *cap.* 16.

(*o*) *Valerius Maximus.*

(*p*) Mémoires pour la vie de *François Petrarque*, tirés de ſes œuvres & des Auteurs contemporains avec des notes & les pieces juſtificatives, *in*-4°. 1764.

d'une fievre opiniâtre qui ne le quitta pas pendant vingt ans. C'eſt peut-être à ce ſang toujours fougueux qu'il devoit ſon goût pour la pharſale de *Lucain*, cet Auteur ſi ampoulé & ſur lequel il a renchéri par ſon ſtile enflé & ſemé d'hyperboles (*q*).

Il eſt des fievres qui inſpirent des délires ingénieux, des tranſports agréables & ſuivis. Rien n'eſt plus étrange que la maladie qui, du tems de *Liſimacus*, regna pendant quelques mois à Abdere (*r*). C'étoit une fievre chaude qui ſe diſſipoit au ſeptieme jour par quelque criſe ; mais, pendant ſa durée, elle cauſoit un tel trouble dans l'imagination des malades, qu'elle les convertiſſoit en comédiens. Ils ne faiſoient que réciter des morceaux de tragédies, & ſurtout de l'Andromede d'*Euripide*, comme s'ils euſſent été ſur le théâtre : deſorte qu'on voyoit dans toutes les rues une multitude d'acteurs pâles & mai-

(*q*) Né à Rouen en 1618, & mort de cette fievre à l'âge de quarante-trois ans. *Bibliotheq. Franç. tom.* 17. *pag.* 38.

(*r*) Lucianus *Quomodo hiſtoria ſit conſcribenda initio.* Voyez là deſſus une très belle note de *Bayle*, dans ſon Diction. crit. Art. *Abdére*, not. H

gres qui faiſoient des exclamations tragiques. Cela dura juſqu'à l'hiver ſuivant qui fut fort froid, & par-là plus propre à faire ceſſer cette rêverie.

Parmi un grand nombre d'exemples plus modernes de ces frénéſies ſavantes, nous citerons celui de Mademoiſelle *Autheman*, rapporté par M. *Pomme* (*s*). Pendant le délire ſon viſage étoit riant, ſon humeur agréable. Les facultés de la main droite étant interdites par la paraliſie, elle peignoit de la gauche, & brodoit avec une dextérité incroyable. Les productions de ſon eſprit n'étoient pas moins ſurprenantes que celles de ſa main. Elle récitoit des vers où l'on remarquoit toute la vivacité & la délicateſſe poſſibles, quoiqu'ils fuſſent ſes premiers nés.

Jourdain Guibelet rapporte une hiſtoire à-peu-près ſemblable au ſujet d'une Demoiſelle qu'il traitoit de ſuffocations hiſtériques (*t*). Dans ſes accès qui duroient ordinairement

(*s*) Traité des affections vaporeuſes des deux ſexes. *pag.* 58.

(*t*) Examen de l'examen des eſprits. *chap.* 20. *pag.* 358.

plus de vingt-quatre heures, ſans aucune apparence de mouvement ni de ſentiment, quoique la langue ou les autres parties qui ſervent à la formation de la voix ne fuſſent point empêchées, elle diſcouroit avec tant de jugement, qu'il ſembloit que ſa maladie lui fût beaucoup plus libérale que la ſanté. On pourroit dire, ajoute notre Auteur, que le corps étant comme mort pendant la violence de ce mal, l'ame ſe retiroit chez elle & jouiſſoit de tous ſes priviléges. Les conceptions de l'ame ſont ſouvent d'autant plus nettes & plus relevées, qu'elle eſt débarraſſée des liens du corps & de la matiere.

L'ame acquiert donc quelquefois d'autant plus de force, que le corps eſt plus prêt de ſa deſtruction. On obſerve tous les jours que les enfans qui ſont rachitiques, ont cela de particulier, qu'ils ont l'eſprit plus mûr à cinq ans, que les autres à quinze (*u*). On remarque dans les phthiſiques plus de pénétration, & une ſageſſe qui n'eſt pas ordinaire à

(*u*) Traité des maladies par M. *Helvetius*, page 306.

leur âge (*x*). Vous voyez encore ces enfans qui à peine sortis du sein de la terre, vont y rentrer; quoique l'usage ne leur ait pas encore appris à juger exactement des choses, vous les entendez cependant raisonner avec un bon sens qui est presque toujours le fruit de l'étude & de l'expérience. Ils ne seroient pas sans doute aussi éclairés, si leur état de langueur ne mettoit leurs organes dans un degré compétent de sensibilité. Consultez ces personnes qui par devoir, ou par piété, vont recueillir les derniers soupirs de ceux qui descendent dans le tombeau; elles vous diront toutes, & leur témoignage est respectable, que souvent elles ont vu des hommes qui pendant le cours de leur vie avoient paru de foibles génies & n'avoient jamais donné de marques de sentimens nobles & élevés, montrer la plus haute grandeur d'ame, tenir les discours les plus pathétiques, & tirer des assistans des larmes qui étoient moins le fruit de la tristesse & du regret, que des mouvemens qu'excitoient dans le cœur

(*x*) *Boerhaave*, Aphorism. 1198.

une certaine aſſurance dans une ſituation terrible & au milieu des douleurs les plus aiguës, une expreſſion vive, frappante & naturelle, & l'éloquence d'orateurs auſſi ſinceres & auſſi perſuaſifs. On pourroit juſtement comparer alors ces hommes aux cignes du Caïſtre ou du Méandre qui chantent beaucoup plus agréablement lorſqu'ils ſont prêts de mourir (*y*).

Je n'avois plus dans le monde d'autre eſpérance & d'autre joie que celle que je trouvois dans mon fils, dit *Quintilien* (*z*), lui ſeul me ſuffiſoit

(*y*) *Ciceron* compare l'admirable diſcours que fit *Craſſus* dans le Senat peu de jours avant ſa mort, à la voix melodieuſe d'un cigne mourant *Illa tanquam Cycnea fuit divini hominis vox & oratio. lib. 3. de orat n. 6.* Et *Socrate* diſoit qu'il falloit que les gens de bien imitaſſent les cignes qui, par un inſtinct ſecret & une eſpece de divination, ſentant l'avantage qui ſe trouve dans la mort, meurent en chantant. *Providentes quid in morte boni ſit, cum cantu & voluptate moriuntur.* cic. *tuſcul. quæſt.* n. 73. *vide etiam Platonem in Phædone circà medium.*

Ce ſera là que ma lire
Faiſant ſon dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cigne près de ſa mort.

Poëſies de *Malherbe*, liv. 2. Ode à *Henri* le Grand.

(*z*) *Una poſt hæc* Quintiliani *mei ſpe ac voluptate nitebar : & poterat ſufficere ſolatio. Non enim*

pour me consoler de la perte que j'avois fait de sa mere & de son frere. Il ne présentoit pas seulement de simples fleurs comme son frere, mais il montroit des fruits déja murs, & il ne faisoit que d'entrer dans sa dixieme année. J'en jure par ma douleur, par mon triste souvenir, par les mânes de mon fils, c'est-à-dire par les divinités de ma douleur, que non seulement j'ai remarqué en lui toute la force du génie pour apprendre les sciences, mais encore la probité, la piété, l'humanité, la libéralité .... Au milieu de si douces espérances on lui voyoit encore de plus grandes parties, telle que la constance, la gravité & un courage à l'épreuve de la douleur & de la crainte. Avec quelle grandeur d'ame, avec quel

flosculos, sicut prior, sed jam decimum ætatis ingressus annum, certos atque deformatos fructus ostenderat. Juro per mala mea, per infelicem conscientiam, per illos manes numina doloris mei, has me in illo vidisse virtutes ingenii non modo ad perspiciendas disciplinas .... sed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis .... sed hæc spes adhuc: illi majora, constantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo, quâ Medicorum admiratione, mensium octo valetudinem tulit? ut me in supremis consolatus est, &c. Fabii Quintiliani *institutiones oratoriæ. lib. 6. in præmio. pag. 267. ex edit. Genevæ. 1637. in-8°.*

étonnement des Médecins, n'a-t-il pas ſupporté pendant huit mois les tourmens de la maladie? avec quelle préſence d'eſprit cherchoit-il à me conſoler dans les derniers momens de ſa vie.

Ces anecdotes ne ſont pas rares dans les annales de la Médecine. Vous y trouverez mille exemples frappans de cette puiſſance étonnante des maladies ſur l'eſprit. *Olaus Borrichius* raconte qu'un jeune homme d'un eſprit lourd & indocile aux leçons d'un Précepteur qui avoit déja fait germer les ſciences dans le ſein d'un de ſes freres, fut attaqué d'une fievre maligne. Le troiſieme jour ſans aucune apparence de délire il raiſonnoit ſur le mépris de la mort, ſur la fragilité de la vie, ſur le néant des choſes périſſables de ce monde, avec tant de bon ſens, qu'on l'auroit cru animé de l'eſprit de *Séneque* (*a*).

Après ces obſervations il eſt facile de comprendre que ſouvent les facultés intellectuelles s'affoibliſſent par la force des organes, & que ſouvent

(*a*) *Th. Bartholini* acta Hafnienſia. *vol.* V. *pag.* 162.

elles acquierent plus de vigueur par la foiblesse du corps. De-là vient que ceux qui ont la chair dure, ont l'esprit dur ordinairement ; & que ceux qui l'ont délicate, ont aussi l'esprit délicat. On a pu remarquer que les hommes les plus savans & doués du plus beau génie étoient d'une constitution foible, & étoient souvent infirmes. C'est ce que nous apprend l'histoire au sujet de *Chrysippe* (*b*), de *Prodicus* le Sophiste (*c*), de *Philétas* le Poëte (*d*), de *Cicéron* ce grand Orateur (*e*), de *Plotin* ce Philosophe Platonicien (*f*), de Saint *Basile* jus-

(*b*) Diogenes Laertius *in vitâ* Chrisippi. *Erat autem imbecillo, tenuique corpusculo.*

(*c*) Plutarchus. *An seni sit gerenda respublica.*

(*d*) *Id. ibid.* en parlant de Prodicus & de Philétas, *integrâ ætate graciles & ob infirmitatem valetudinis crebrò decumbentes.*

(*e*) *Ciceron* avoit la taille haute, mais mince, le col d'une longueur extraordinaire, le visage male & les traits réguliers. Son tempérament étoit foible, mais il l'avoit fortifié si heureusement par sa frugalité, qu'il l'avoit rendu capable de toutes les fatigues d'une vie laborieuse, & de la plus constante application à l'étude. Le soin qu'il prenoit de sa santé étoit de se baigner souvent, de se faire frotter le corps, & de prendre chaque jour dans son jardin l'exercice de la promenade. Le principal fondement de sa santé étoit la tempérance. *Vie de* Ciceron *par* Midleton. *liv.* 12.

(*f*) Porphirius *in vitâ* Plotini.

tement ſurnommé le Grand (*g*), d'*Eraſme* judicieux Littérateur (*h*), de *Paſcal* ingénieux Auteur des Lettres provinciales (*i*), de *Saumaiſe* profond critique (*k*), de *Fernel* illuſtre Médecin (*l*), de *Charleval* Poëte françois d'aſſez bon goût (*m*), de *Boileau* digne émule d'*Horace* (*n*). Mais il eſt inutile d'accumuler ici les

(*g*) Il étoit continuellement malade. *Voyez la vie de S.* Baſile.

(*h*) Eraſmi *valetudo ſemper fuit tenera, unde crebrò tentabatur febribus, præſertim in quadrageſimâ ob piſcium eſum, quorum ſolo odore ſolebat offendi.* In vitâ *Eraſmi.*

(*i*) Vie de *Paſcal*, par Madame *Perier*. pag 44.

(*k*) Il etoit delicat & mal ſain, dit *Guy Patin* dans ſes lettres imprimées à la Haye en 1707. 3. *vol. in*-12. *tom.* 1. *lettre 6.*

(*l*) *Verum tamen in eo videtur iniquior tanto viro contigiſſe fortuna quod imbecillâ ſanitate ex ſtudiorum vigiliis potiùs, lienoſus, decolor perpetuò vixit. Unde ſuæmet amarius indulgens indoli, conceptum ex uxoris obitu dolorem diutius tolerare non potuit; trigeſimo namque ab eâ ſubreptâ die, adauctâ ejus viſceris inflammatione, urgente febre ac interiori morbo exanimatus interiit anno* 1558. *ætatis* 52. Muſæum hiſtoricum *Joannis imperialis.* pag 73.

(*m*) Il étoit né avec une complexion ſi foible que chaque année ſembloit devoir terminer ſa vie. Cependant il cultiva les beaux arts avec ſoin. La nature qui lui avoit donné un corps ſi delicat, lui avoit fait l'eſprit de même, & tout ce qu'il a produit eſt marqué à ce coin *Bibliotheque Françoiſe. tom.* 18 *article* Jean-Louis Faucon de Ris Seigneur de Charleval. *pag.* 343.

(*n*) Voici ce qu'il dit de lui-même, épitre 10. vers 90.

noms des savans qui étoient toujours valetudinaires ; les exemples ne doivent être allégués que pour des choses rares ou douteuses.

Des constitutions vicieuses des corps.

Il est des constitutions vicieuses des corps, sans lesquelles les ames qui les habitent, n'auroient jamais été ce qu'elles ont paru. *Aristote* (*o*), *Esope* (*p*), *Hipponax* (*q*), n'auroient

Libre dans mes discours, mais pourtant toujours sage ;
Assez foible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

L'enfance de *Boileau* fut confiée à une nourrice de campagne où il resta près de trois ans. Un jour il voulut battre un dindon qui étoit en colere. L'animal furieux s'élança sur lui, le jetta par terre, & à grands coups de bec le blessa à l'endroit dont fût privé le malheureux *Abailard*. Le critique qui rapporte cette anecdote dit qu'on trouve dans cet accident la cause immédiate de l'humeur chagrine de cet Auteur.

(*o*) Il paroît qu'il n'étoit pas trop beau garçon. *Fuit* Aristoteles *unus ex omnibus* Platonis *discipulis qui præceptoris doctrinam optimè imbiberet. In loquendo balbutiens*, *ut* Thimotheus *Athenienſis ait in libro de vitis. Crura etiam habuit gracilia, ut aiunt*, *oculos parvos.* Aristotelis *vita à* Diogene Laërt. *interprete* Isaaco Casaübono.

(*p*) Chacun sait par tradition qu'*Esope* étoit mal fait. *Planude* dans la vie qu'il a écrit de ce fameux Fabuliste dit qu'on ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle, car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître laid & difforme, ayant à peine la figure d'homme, jusqu'à lui refuser presqu'entierement l'usage de la parole. *Voyez* la vie d'*Esope* le Phrygien, qui est à la tête des Fables de *La Fontaine*, au commencement.

(*q*) Poëte Grec, natif d'Ephèse, il avoit le corps

peut-être

peut-être pas été de si grands hommes s'ils eussent été mieux conformés. Ce n'est pas sans raison qu'on accorde plus d'esprit aux bossus qu'à des personnes bien faites. Ils ont la tête enfoncée dans les épaules, le cerveau est plus près du cœur, le sang y monte avec plus de force & de vîtesse. Ces différences doivent nécessairement changer les qualités de l'esprit. Ajoutez à cela que les bossus peuvent entrer dans la classe des valétudinaires. Leurs poulmons se trouvent gênés par la mauvaise conformation de la poitrine, la respiration est difficile, la distribution du sang est inégale : ce qui dérange toute la suite des fonctions vitales & naturelles.

Galba, célébre Orateur du tems d'*Auguste*, de qui l'on a dit que l'ame étoit mal logée, étoit bossu. Avant d'épouser sa femme *Livia Ocellina*, il eut la précaution de lui découvrir son dos, voulant lui ôter par la suite tout sujet de reproches. Pareille chose

petit, menu & la figure très-difforme. Il se signala dans le même genre de poësie qu'*Archiloque*, & ne se rendit pas moins redoutable que lui. *Plinius* lib. 36. cap. 5.

étoit déja arrivée à *Cratès* le Thébain, Philoſophe cinique & homme de beaucoup d'eſprit. Quoiqu'il fût boſſu & tout contrefait, il épouſa une très-jolie femme, nommée *Hipparchia* devant laquelle il ſe mit tout nud pour la guérir de la paſſion qu'elle avoit pour lui : mais la paſſion l'emporta ſur le remede (*r*). *Pope*, un des plus grands Poëtes & un des plus beaux génies qu'ait eu l'Angleterre, étoit boſſu & fort dégoûtant. On ne peut manquer de mettre encore parmi les gens contrefaits le célèbre *Scarron* qui diſoit de lui-même. » J'ai trente ans paſſés, ſi je vais juſ» qu'à quarante, j'ajouterai bien des » maux à ceux que j'ai ſoufferts de» puis huit à neuf ans ; j'ai eu la taille » bien faite, quoique petite, ma ma» ladie l'a raccourcie d'un bon pied. » Ma tête eſt un peu groſſe pour ma » taille .... & ſe penchant ſur mon » eſtomac je ne repréſente pas mal » un Z (*s*) «.

(*r*) Diogenes Laërtius *in vitâ* Hipparchiæ.

(*s*) Voyez la peinture qu'il fait lui-même de ſon état, dans *La Relation véritable de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'autre monde au combat des Parques & des Poëtes ſur la mort de* Voiture.

On prétend que c'étoit la goute qui le mettoit dans cette triste situation. Beaucoup de savans ont été gouteux. Nous ferons en leur faveur une remarque que nous fournit *David Abercromby*, c'est que les gouteux qui parviennent à une vieillesse avancée, ne radotent pas comme il arrive aux autres vieillards, & qu'ils conservent toujours leur bon sens (*t*). Si d'un côté la goute les tourmente par de vives douleurs, ils lui doivent au moins de la reconnoissance pour un si grand avantage.

Privilege des gouteux.

La grandeur & la petitesse de la taille peuvent donner des différences essentielles à l'esprit. Nous en avons donné les raisons morales & physiques dans nos Mémoires (*u*). *Homére* donne un petit corps à *Ulisse* qui étoit un homme fin & rusé. *Alexandre*, le

De la grandeur & de la petitesse de la taille.

(*t*) *In podagricis pulsus est liber & expeditus; hinc fortè quod podagrici cæterorum senum more vix unquam delirent, sed ad extremam usquè senectutem liberâ discernendi, dijudicandique de rebus facultate potiantur* Davidis Abercrombii M. D. *de variatione ac varietate pulsûs observationes.* Londini 1680. *sectione primâ de morbis.*

(*u*) Mémoires sur différens sujets de Médecine, imprimés à Paris chez Ganeau 1760; dernier Mémoire intitulé, *Projet pour conserver l'espece des hommes bien faits.*

plus grand de tous les conquérans, étoit de petite ſtature. Dans le tems même de ce roi de Macédoine, vivoit un Pôëte élégiaque, nommé *Philetas* né dans l'iſle de Cô, & dont nous venons de parler. Ce Poëte fut Précepteur de *Ptolomée Philadelphe ;* il étoit ſi petit & ſi menu, qu'il étoit obligé de porter du plomb ſur lui de peur d'être emporté par le vent (*x*). *Horace* (*y*) & le *Dante* étoient deux grands Poëtes d'une très-petite taille. La nature en les formant prodigua l'eſprit & économiſa la matiere. *Alypius*, Philoſophe d'Alexandrie, contemporain de Jamblique & l'un des plus ſubtils Dialecticiens de ſon tems, étoit petit comme un nain (*z*). *Albert* le Grand étoit fort petit. Quelques-uns écrivent que baiſant les pieds de ſa Sainteté, le Pape lui commanda de ſe lever le croyant encore à genoux, quoiqu'il fut ſur ſes pieds (&).

(*x*) Athenæus *lib.* 12. *cap.* 13. *pag.* 552. Ælianus *variar. hiſt.* 9. *cap.* 14. & *lib.* 10. *cap.* 6.

(*y*) *Corpore brevis, obeſus, lippus, præcanus fuit.* in vitâ *Horatii* quæ extat initio operum.

(*z*) Eunapius *in vitâ* jamblici.

(&) Voyez *Bullart*, Académies des Sciences, *tom.* 2. *pag.* 148. On conte la même choſe de quelques

En ce cas il a écrit plus haut que lui de livres : car ils montent à vingt-un volumes *in-folio* dans l'édition de Lyon en 1651, procurée par *Pierre Jammy* Jacobin de Grenoble. *Pierre Pomponace* un des plus célèbres Péripatéticiens du ſeizieme ſiecle étoit ſi petit, qu'il tenoit plutôt du nain que d'un homme ordinaire (*a*). *Voiture* diſoit que c'étoit dans les plus petites boëtes qu'on mettoit les meilleures eſſences. Par cette maniere fine & détournée il excuſoit ſa taille & élevoit ſon eſprit. *Charles Coypeau d'Aſſouci*, Poëte burleſque mort en 1678, étoit de très-petite ſtature & d'une foible complexion (*b*).

autres perſonnes. Voyez la remarque H. de l'art. *Jean André*, célèbre Juriſconſulte. Dict. de *Bayle*.

(*a*) *Erat puſillus corpore homuncio quodammodo nanus*. Lucas Gauricus *in* Schemat. *tract.* 4. *folio* 57. *verſo*.

(*b*) Il dit de lui-même dans ſes *rimes redoublées*, *pag.* 134, en préſentant une requête à *Chriſtine* reine de Suede :

Je ne ſuis, je vous certifie,
Gueres plus grand qu'un champignon.

Enſuite dans ſa plainte à la France avec l'hiſtoire de ſa priſon, il ajoute :

Cet homme un doigt plus grand qu'une aune,
Que la fureur de Tiſiphone
N'a jamais pû mettre à *quia*.

On ſent bien que des théſes auſſi générales, & qui ne peuvent être ſoutenues qu'en admettant le concours d'un grand nombre de cauſes, ſont ſujettes à beaucoup d'exceptions. Car ſi d'un côté nous avons cité pluſieurs exemples de grands eſprits qui étoient logés dans de petits corps, on pourroit auſſi nous oppoſer pluſieurs exemples de grandes ames qui animoient des corps d'une grande ſtature. Le ſatirique *Juvenal*, le Pape *Leon* X, *Jules Scaliger* ont été de grands hommes. Il ſuffit dans l'un & l'autre état d'avoir la tête bien conformée, les organes des ſens pleins de vigueur, la docilité, l'attention & la mémoire pour retenir les leçons des maîtres.

Que la tête doit être bien conformée.

Si dans chacun de ces états nous ſuppoſons la tête bien conformée, c'eſt qu'elle eſt le magazin où l'ame trouve les inſtrumens pour exercer ſes facultés. Nous condamnons avec les autres Naturaliſtes, les têtes trop pointues, trop rondes & ſerrées vers les tempes. Elles ſuppoſent un trop grand rétréciſſement des ventricules du cerveau. Il y a déja longtems que

les têtes trop groſſes ſont décriées & qu'il eſt paſſé en proverbe que les groſſes têtes n'ont pas d'eſprit. On voit à Marſeille dans le Couvent de l'Obſervance la tête d'un nommé *Borduni*, laquelle eſt d'une groſſeur prodigieuſe. Cet homme qui vivoit au commencement de ce ſiecle, n'avoit que quatre pieds de haut & ſa tête faiſoit le quart de cette hauteur & avoit trois pieds de circonférence. Il avoit ſi peu d'eſprit, que lorſqu'on vouloit parler d'un homme qui n'a pas de bon ſens, on diſoit *il a l'eſprit de Borduni* (*c*). On voyoit en 1751 à Paris un certain *Gerard Vaweick* Hollandois, âgé de trente-ſix ans, haut de deux pieds trois pouces. La groſſeur de ſa tête faiſoit la longueur de ſon corps. Cet homme avoit très-peu d'imagination & de jugement (*d*).

Un pareil accroiſſement de la tête qui ſe fait toujours aux dépens des

(*c*) Voyages hiſtoriques de l'Europe, *tom.* I. *pag.* 32.

(*d*) *Staniſlas* I. roi de Pologne, ſurnommé à juſte titre le *Bienfaiſant*, avoit un petit nain appellé Bébé qui n'avoit que trente-deux pouces de haut. On ne remarquoit en lui que fort peu d'intelligence, & malgré tous les ſoins qu'on prit de ſon éducation, il ne put pas même apprendre à lire.

autres parties du corps, annonce que toute la nourriture ſe portant au cerveau, cette maſſe moëlleuſe s'eſt gonflée, que ſes vaiſſeaux lymphatiques ſe ſont dilatés & que ſes fibres ſont devenues plus groſſes. Quoique cet organe ſoit plus ample, il ne s'en ſépare pas pour cela une plus grande quantité d'eſprits animaux. C'eſt un crible au travers duquel la limphe paſſe ſans avoir été ſuffiſamment travaillée & ſans avoir acquis ce degré d'affinement néceſſaire pour devenir un fluide animal d'une bonne qualité. Si cependant par le concours de pluſieurs cauſes phyſiques la choſe arrivoit, les hommes qui ſe trouveroient dans le cas de cette exception, jouiroient des mêmes priviléges que ceux qui ont la tête bien conformée. Ces cas ſont rares, il eſt vrai : mais ils ne ſont pas ſans exemple. *Periclès*, homme ſage & ſavant dans le maniement des affaires, avoit la tête fort groſſe & ſi mal faite, qu'il donnoit occaſion à ſes ennemis de s'en mocquer. Quoique *ſaint Thomas d'Aquin* eût la tête fort groſſe, il avoit l'eſprit ſi ſublime & ſi divin, qu'il fut nommé

nommé l'Aigle & l'Ange de l'Ecole. Il eſt vrai que pendant le cours de ſes études il étoit tellement tardif, que ſes camarades l'appelloient *bœuf muet* (*e*).

De toutes ces réflexions concluons avec *Epicure*, que toute habitude du corps n'eſt pas propre à faire un homme ſage, ou un homme d'eſprit (*f*). C'eſt ainſi qu'autrefois on ne pouvoit pas faire de tout bois la ſtatue de *Mercure*. Concluons encore que dans certains tempéramens la ſanté n'eſt pas toujours le mode des corps le plus avantageux pour l'eſprit; que ſouvent il faut des mouvemens extraordinaires pour mettre en jeu des organes trop lâches ou trop groſſiers. La fievre eſt à ces conſtitutions, ce qu'eſt un mouvement de colere dans les phlegmatiques, elle les anime, les échauffe & leur fait étendre les limites de leur imagination. On pourroit encore la comparer à cette fievre, qui, levant les

(*e*) Dictionnaire de Bayle. Art. *Eraſme*, note E.

(*f*) *Non tamen ex omni corporis habitu, neque in omni gente fieri ſapientem.* Diog. Laërt. *lib. X. in vitâ* Epicuri.

obſtacles ſurvenus dans le cerveau, diſſipe une attaque d'apoplexie & rend l'ame maîtreſſe de tous ſes droits.

Maladies qui empêchent l'exercice des fonctions animales.

Mais, hélas ! s'il eſt quelques maladies qui donnent des avantages à l'eſprit, il en eſt un plus grand nombre qui l'oppriment & lui font ſubir la plus dure ſervitude. Qu'eſt devenu l'empire de l'ame dans l'apoplexie, dans la catalepſie, dans l'épilepſie, dans la manie & dans toutes les affections ſoporeuſes du cerveau? Il ne reſte aucunes traces de ſa liberté, & l'homme n'eſt tout-au-plus dans ces momens que cette belle machine dont les reſſorts rouillés retardent les mouvemens, & dont le balancier trop peſant empêche l'action. Mais perſonne ne doute que ces triſtes & funeſtes maladies ne portent une terrible atteinte à la plus noble partie de nous-mêmes, & que quand bien même nos complexions ſeroient aſſez robuſtes, ou les remedes aſſez puiſſans pour repouſſer & terraſſer des ennemis auſſi redoutables, nos ames ſortent toujours fatiguées du combat, & perdent toujours quelque peu de leur

vivacité & de leur éclat. C'eſt pourquoi nous n'entrerons ici dans aucun détail, & nous renvoyons aux Traités Pathologiques de nos *Hippocrates*, où l'on trouvera les cauſes, les ſignes diagnoſtiques, l'explication phyſique des ſimptômes & la cure raiſonnée de ces cruelles maladies. Il nous ſuffiſoit de faire remarquer ici que ſi nos eſprits acquéroient quelques qualités par certaines indiſpoſitions des corps, ils en perdoient auſſi, & quelquefois toutes leurs facultés par les attaques d'autres maladies longues & opiniâtres. Tant il eſt vrai que l'ame ſuit tous les penchans du corps, & que peut-être la tête garnie ou dégarnie de ſes cheveux donne des différences eſſentielles à la ſubſtance ſpirituelle qui l'anime.

En reſumant en peu de mots tout ce que nous venons de dire, voici les corollaires les plus importans qu'on en peut tirer.

COROLLAIRE I.

En général la ſanté eſt l'état de nos corps le plus propre pour l'exercice des fonctions animales.

Corollaire II.

Il y a des especes d'*Idiosyncrasies* qui sont exceptées de cette regle générale.

Corollaire III.

L'embonpoint est souvent nuisible à l'exercice des fonctions animales; tandis que la maigreur rend l'ame plus agile, plus adroite & plus prévoyante.

Corollaire IV.

C'est ainsi que la foiblesse des corps est préférable à leur force, lorsqu'il s'agit de s'adonner aux sciences & aux belles-lettres, les esprits en sont plus libres & plus subtils.

Corollaire V.

Un grand nombre des maladies qui attaquent le cerveau oppriment l'imagination, renversent le raisonnement, le jugement & la mémoire, détrui-

ſent même quelquefois le ſentiment; mais auſſi il ſe trouve certaines infirmités qui font rentrer l'ame dans tous ſes droits & lui donnent plus de force & d'activité.

COROLLAIRE VI.

De même qu'il y a certaines conſtitutions vicieuſes des corps qui alterent la beauté de l'ame, il y en a auſſi qui lui fourniſſent plus de moyens de paroître tout ce qu'elle eſt; mais dans ces cas la tête doit être bien conformée.





CONCLUSION

DE CE SECOND LIVRE.

Conséquences de tout ce que nous venons de dire pour la Médecine, le Médecin & le genre de vie qu'on embrasse.

NOUS avons, à ce que nous pensons, suffisamment prouvé la puissance des climats, de l'éducation tant morale que physique, du régime de vivre, des tempéramens, des saisons, &c, sur l'esprit. En développant la maniere d'agir de toutes ces causes, nous avons vû en même-tems combien elles contribuoient à la diversité des génies, des caracteres, des vertus, des vices, des passions & des mœurs. C'est sur ces principes que nous établissons le pouvoir de la Médecine sur les ames, & le pouvoir du Médecin pour regler les penchans & les fonctions animales des hommes. On pourroit ajouter de plus, que ce seroit sur l'examen & les rapports de toutes ces causes qui forment les inclinations & la maniere de penser de tous les hommes, qu'on devroit les soumettre comme d'eux-mêmes à de certaines loix, les ranger à un certain

genre de vie ſelon leur force & leur humeur ; en un mot, fonder ſur ces importantes vérités le choix & le bonheur des états. Cette carriere eſt immenſe & épineuſe à parcourir, & ces conſéquences quoique liées à notre ſujet, ſortent du plan que nous nous ſommes propoſés. Ainſi contens de connoître cette admirable union qui regne entre l'homme & toute la nature, nous excitons les autres à monter ſur un théâtre où les rôles qu'on doit jouer ſont de difficile exécution & de longue haleine, mais qui ſont en même-tems dignes de la curioſité des ſages. Sans étendre donc notre Ouvrage au-delà de ſes bornes, nous parlerons ſeulement de ce qui regarde l'eſprit ; & de tous les divers ſujets que nous venons de traiter dans ce ſecond Livre, nous en déduirons les moyens phyſiques & méchaniques de rectifier les défauts de l'eſprit, d'en augmenter la meſure & d'en conſerver les bonnes qualités. C'eſt pourquoi il faut avoir les principes que nous venons de poſer bien préſens à la mémoire, afin de comprendre ce que nous dirons dans le Livre ſuivant,

& de voir la connexion de ces mêmes principes. Voici en peu de mots nos conclusions.

Les vices & les vertus des parens se communiquent aux enfans.

I. Nous héritons des vices & des vertus de nos peres, & par conséquent de leur esprit & de leurs mœurs. C'est un problême que propose l'expérience & que résout la raison. Mais nous ne pouvons par nous-mêmes atteindre à cette source vivifique, qui saine & pure, donne le germe de la sagesse & de la prudence, ou qui troublée & empoisonnée, transmet soit le feu primitif des folles passions, soit le principe de l'ignorance & de la stupidité. C'est donc aux parens qui desirent avoir une lignée spirituelle & vertueuse, à faire attention à la qualité & à la quantité de leurs humeurs. Les peres doivent avoir un sang bien tempéré & abondant en parties spiritueuses, non pas de celles que lui fournissent le vin ou toute autre liqueur fermentée, plus propres à porter à l'incontinence, que ce mouvement naturel qui excite à se perpétuer dans son espece : mais de celles qui résultant d'une bonne nourriture, sont comme un baume

qui échauffe, ranime les organes & fait ſentir un nouvel être à celui qui ſe prépare à donner la vie à un nouveau germe (*a*). Les meres doivent avoir ces égards non ſeulement avant de ſe livrer aux tranſports de leurs époux, & pendant qu'elles jouiſſent de leurs tendres embraſſemens ; mais encore après la conception. La formation de l'homme eſt le plus grand ouvrage de la nature : pourquoi n'en livreroit-on la conduite qu'au plaiſir & jamais à la raiſon ? Qu'elles uſent donc ſur-tout d'un bon régime de vivre pendant le tems de leur groſſeſſe ; qu'elles ſe livrent peu à ces paſſions vives qui altérent la conſtitution de leur ſang ; qu'elles prennent garde de donner une mauvaiſe conformation à l'enfant, ſoit par imprudence, ſoit par le ſot orgueil de conſerver la fineſſe de leurs tailles ; qu'elles ſongent enfin qu'elles nourriſſent

(*a*) *Pythagore* repréſentoit aux Crotoniates que le but qu'on doit ſe propoſer dans l'union des deux ſexes eſt de produire légitimement un autre ſoi-même. Il condamnoit hautement ceux qui ſe portent à cette action après avoir trop mangé, & plus encore ceux qui s'y portent pendant qu'ils ſont ivres. Omeiſius *in Ethicâ* Pythagoræ *pag.* 39. *Ex* jamblico *in vitâ* Pythag. *lib.* 1. *cap.* 31.

un innocent qui portera l'empreinte des fautes d'une mere coupable, & qui l'accusera justement de sa négligence ou de sa vanité.

Le sexe différencie les esprits.

II. C'est à leur premiere constitution organique que les femmes sont redevables de ce naturel plus doux, plus gai & plus enjoué que celui des hommes. Elles sont plus vives, plus badines, plus volages que les hommes : leur imagination est plus riante & plus gracieuse ; mais leur jugement est moins solide. Les hommes ont la gravité & même la sévérité en partage ; ce n'est que par le commerce avec les femmes qu'ils perdent cette rudesse dans la société, & qu'ils acquiérent cette politesse des mœurs qui se manifeste dans tous leurs travaux ; de même que les femmes par l'habitude qu'elles ont avec un certain cercle de gens éclairés, approchent insensiblement du génie des hommes & perdent peu-à-peu ce goût qu'elles avoient pour le futile & le clinquant. C'est-là un des principaux nœuds qu'a formé la Providence dans la chaine qui doit lier les hommes avec les femmes.

III. Les climats ou trop chauds ou trop froids, ſont peu favorables aux organes deſtinés à l'exécution des fonctions animales. Les premiers conſument le ſuc nerveux en le volatiliſant trop, & deſſéchent les fibres par le mouvement trop accéléré d'un ſang échauffé & preſque brûlé. Les derniers rendent la limphe trop maſſive en la coagulant, & les fibres trop roides en les tendant ou les nourriſſant trop. C'eſt pour cette raiſon que dans les pays chauds les hommes ont plus d'eſprit que de courage, & que dans les pays froids les hommes ont plus de courage que d'eſprit.

Les climats trop chauds ou trop froids ſont peu favorables pour l'eſprit.

Les climats tempérés ſont les plus propres pour modifier avantageuſement les eſprits. Les uns, tels que les plus chauds parmi les tempérés, diſpoſent à la vivacité; les autres, tels que les plus froids dans cette zone tempérée, inſinuent la force. Ceux qui tiennent le milieu entre ces deux eſpeces, donnent naiſſance à la politeſſe. Nous avons donné les raiſons de ces différences, & c'eſt de-là que nous avons conclu le pouvoir autentique,

Les climats tempérés ſont les plus avantageux.

univerſel & immuable des climats ſur les eſprits, les caracteres, les coutumes & les mœurs. C'eſt de-là que nous tirerons auſſi cette facilité d'acquérir tel ou tel génie par la puiſſance qu'on a d'habiter ſous un tel climat plutôt que ſous un autre.

Les ſaiſons influent beaucoup ſur les eſprits.

IV. Mais tandis qu'au-deſſus du même climat le ſoleil parcourt les douze ſignes du Zodiaque, l'année ſe trouve diviſée en quatre ſaiſons, à la puiſſance deſquelles les eſprits de telle nature qu'ils ſoient, ne peuvent échapper. Lorſque les zéphirs annoncent le printems, l'imagination eſt plus féconde & plus brillante, & le ſentiment plus vif & plus voluptueux. Pendant l'été, l'imagination quoique vive & agréable, n'eſt pas auſſi ſoutenue que dans le printems. On amaſſe un ſi grand nombre d'idées pendant ces deux premieres ſaiſons, que preſque toujours dans les plus belles heures de l'automne, on raiſonne davantage & avec plus de facilité. Dans ces triſtes jours de l'hiver où l'imagination eſt rallentie & plus froide, le jugement acquiert de nouvelles forces, & fait apper-

cevoir les conséquences certaines de chaque chose. Le mois d'Arvil est fait pour les Poëtes, & le mois de Décembre est fait pour les Philosophes.

Avantages que l'on retire de la bonne éducation morale.

V. Toutes ces causes qui forment la base de notre caractere, peuvent être retardées, ou empêchées dans leurs effets par la puissance de l'éducation. Ainsi joignons autant qu'il sera possible, une bonne éducation spirituelle à une bonne éducation corporelle. Un homme sans éducation ressemble à cet homme nud qui peut avoir, il est vrai, un beau corps; mais s'il a des défauts, ils sont bientôt apperçus, & frappent la vûe d'une façon désagréable. Celui qui est bien éduqué, ressemble à cet homme qui est habillé. Il joint les charmes de la parure aux graces de son corps, & souvent les habits cachent bien des défauts. Ce qui exige toujours la main adroite d'un habile tailleur, de même que la bonne éducation morale exige tous les soins d'un sage précepteur. Nous n'avons donc pas prétendu renverser le pouvoir des préceptes pour donner tout à la nature. Nous soutenons seulement que lorsque la doc-

trine eſt jointe à la vigueur naturelle de l'eſprit, elle pouſſe encore plus avant ſes racines & étend plus loin ſes branches. Une heureuſe éducation augmente & fortifie le courage, & pour peu qu'elle vienne à manquer, les ames les mieux nées, ſont ſujettes à ſe deshonorer par des fautes irréparables.

En effet ſans décrire ici tous les avantages réels qu'on peut retirer d'une bonne éducation, qu'on en juge par ceux qu'on reçoit de la lecture, qui eſt une de ſes parties. Par ſon moyen des richeſſes immenſes qui étoient diſperſées nous deviennent propres. Elle fait de nous pour ainſi dire, des hommes nouveaux. Ici les Philoſophes nous dévoilent l'univers entier, nous délivrent du joug des préjugés & de l'erreur, nous ouvrent les ſentiers les plus droits de la morale, & nous montrent l'étoile qui doit y diriger nos pas. Là les hiſtoriens nous découvrent l'inconſtance des choſes humaines, nous font voir la vertu récompenſée & le vice puni; d'autres fois la vertu gémiſſante dans les fers & le crime ſur le trône. Ils

nous donnent des modeles à imiter, des exemples à fuir, des préceptes à pratiquer. Enfin ils éclairciſſent mille faits importans ſur leſquels nous nous ſerions toujours trompés. Ici les orateurs nous font pénétrer les replis du cœur humain, nous indiquent les routes par leſquelles il faut marcher pour le toucher, nous relevent le ſecret d'inſtruire ſans ennui, de plaire ſans flaterie, de ſe défendre ſans animoſité, de déployer ſes armes avec efficacité, d'attaquer, de bleſſer & de remporter la victoire. Là les Poëtes nous découvrent les reſſorts qui mettent en jeu les paſſions humaines, remuent toutes les puiſſances de l'ame, & nous enlevent par la beauté de l'expreſſion, la cadence & l'harmonie du ſtile.

C'eſt ſur des motifs auſſi puiſſans que nous concluons que l'éducation morale eſt abſolument néceſſaire pour nous rendre vraiment ſpirituels. Ce n'eſt pas auſſi ſur des motifs moins puiſſans que nous concluons en même tems que ceux ſur leſquels l'éducation morale ne fait aucune impreſſion, doivent avoir recours aux puiſſances

qui opérent directement ſur le fond de l'eſprit, afin d'acquérir des diſpoſitions propres à profiter d'une bonne éducation morale, qui, quoique méchanique par la façon dont elle ſe communique, n'agit pas cependant directement ſur les cauſes qui conſtituent eſſentiellement la différence des eſprits.

Avantages qu'on retire de la bonne éducation corporelle.

A l'égard de l'éducation corporelle, il eſt certain que les enfans nourris par leurs propres meres, doivent être plus ſpirituels que ceux qui ſont confiés aux ſoins d'autres femmes. Motif bien puiſſant pour engager les meres à nourrir elles-mêmes leurs enfans. Quant à l'uſage des choſes non naturelles, qui concerne l'éducation corporelle, nous en avons parlé lorſque nous avons traité du régime de vivre. C'eſt pourquoi les conſéquences que nous tirerons ſur cet article, pourront encore ſe rapporter ici.

Quels ſont les tempéramens les plus avantageux pour l'eſprit

VI. De même que la force des corps ou la pente qui les diſpoſe à telles affections dépendent des tempéramens, de même auſſi la vigueur où les inclinations des eſprits reconnoiſſent pour principe ces mêmes tempéramens.

mens. C'est une conséquence nécessaire des prémisses que nous avons déja posées. Parmi les tempéramens simples le chaud est préférable au sec; vient ensuite le froid, & le dernier de tous est le tempérament humide. Parmi les tempéramens composés, le mélancolique obtient la palme, le bilieux est un des premiers disputans, & le phlegmatique suit le sanguin. On doit entendre ce que nous disons ici dans le vrai sens de cet Ouvrage; c'est-à-dire que l'on fait ici abstraction de tous les autres rapports, pour n'avoir égard qu'aux relations qu'ont les tempéramens à l'esprit : car nous n'ignorons pas que le tempérament sanguin est le meilleur pour la santé, & qu'il faudroit suivre tout un autre ordre si nous faisions attention à cette maniere d'être de nos corps.

Quel genre d'occupations est le plus propre pour chaque tempérament.

Par les diverses couleurs avec lesquelles nous avons représenté les différens genres d'esprit de chaque tempérament, on pourra juger à quelles occupations seront propres les personnes qui les possedent. Celles qui ont un tempérament chaud ou sec, peuvent s'adonner aux sciences & y

eſpérer un certain ſuccès. Celles qui ſont d'un tempérament froid ou humide, doivent différer de ſe mettre à l'étude juſqu'à ce qu'elles aient corrigé leur mauvaiſe complexion. Les mélancoliques ne doivent pas négliger leurs heureuſes diſpoſitions. Par leur jugement exact, par leur patience & leur aſſiduité au travail, ils réuſſiront dans les Sciences les plus profondes, telles que les Mathématiques, la Philoſophie, le Droit, la Médecine, la Métaphyſique & la Théologie. Nous réſervons les bilieux pour être Hiſtoriens, à cauſe que les faits interreſſans font beaucoup d'impreſſion ſur eux, & qu'ils doivent par conſéquent mieux les retenir & en parler mieux que d'autres. Ils pourront encore ſe diſtinguer dans le Barreau ou dans la Chaire par rapport à cet admirable ſubtilité qu'ils ont à ſaiſir les choſes, à les éclaircir & à les ranger à leurs places. Les ſanguins ayant l'imagination aſſez vive & la mémoire heureuſe, ils pourront faire de grands progrès dans les Belles-Lettres, dans l'Architecture, dans la Géographie, dans la Chymie, &c.

Nous ne voyons pas à quoi l'on puisse employer les phlegmatiques : ils ont une complexion si ingrate, que les germes des Sciences doivent plutôt y être étouffés qu'y fructifier.

Il faut encore entendre dans un sens général ce que nous venons de dire, car dans chaque espece de tempérament il y, a des degrés sensibles. Ces degrés proviennent de la quantité du sang, de même que la nature de la complexion naît de sa qualité. Les passions, par exemple, d'un bilieux qui a beaucoup de sang, seront plus vives que celles de celui qui en a moins. Ce qui n'empêche pas que la qualité de ce fluide ne soit à-peu-près la même dans tous les bilieux. Nous disons à-peu-près la même, puisque celle-ci peut-être plus saline, celle-là plus sulphureuse, &c : mais elle porte toujours le caractere d'un sang propre aux bilieux.

Quels sont les alimens les plus propres pour l'esprit.

VII. Nous avons examiné en général & en particulier le pouvoir du régime de vivre sur l'esprit, & il nous paroît que nous avons suffisamment établi & développé nos preuves. Parmi les alimens solides nous avons pré-

féré ceux qui pouvoient produire un chile d'une bonne nature, délicat & un peu actif. Les raisons que nous en avons donné nous paroissent évidentes. C'est du chile que toutes nos humeurs prennent leur source ; ces humeurs ne peuvent-être d'une bonne qualité qu'autant que la source elle-même est pure. L'intégrité des fonctions dépend de la bonne qualité des humeurs, & il est certain que l'ame jouit de sa plus grande liberté lorsque toutes les fonctions s'exécutent sans gêne & sans peine. C'est donc requérir une condition avantageuse pour l'esprit que d'exiger une nourriture de facile digestion & qui fournisse un suc proportionné aux forces des organes & analogue aux humeurs à réparer.

Quelle est la boisson la plus convenable pour l'esprit.

Il nous a paru constant aussi que la boisson qui fournissoit au sang des parties plus déliées, plus actives, plus volatiles, sans être pour cela contraire à la constitution foible de nos corps, comme le sont l'eau-de-vie, l'esprit de vin & les autres liqueurs fortes, étoit celle qui mettoit en nous les dispositions les plus propres à faire usage de

notre eſprit. La liberté & la promptitude des fonctions animales dépend de la juſte tenſion des fibres & de l'irritabilité des organes. Cette juſte tenſion peut être l'effet d'une boiſſon telle que celle que nous demandons; cette boiſſon doit donc nous diſpoſer efficacement à jouir de toute l'étendue de notre entendement & de toutes les prérogatives de notre volonté.

Des récrémens & des excrémens relativement à l'eſprit.

Une partie des alimens tant ſolides que liquides, laiſſe après la chilification un marc qui doit être expulſé hors de nos entrailles. L'autre partie entre dans les vaiſſeaux lactés, parvient dans les routes de la circulation, nourrit les parties qui avoient beſoin de réparation, ſubit différentes métamorphoſes & eſt auſſi chaſſée du corps par diverſes routes ouvertes par la nature. C'eſt ce qui forme les excrémens & les récrémens auſquels il faut apporter une ſinguliere attention lorſqu'on veut entretenir ſoit la ſanté du corps, ſoit la liberté de l'ame. Imaginez-vous un palais où tout eſt entretenu dans la plus exacte propreté, & d'un autre côté une noire priſon où

l'on reſpire l'air le plus infect. L'état de l'homme dans l'une ou l'autre de ces demeures ſeroit bien différent.

De l'exercice, du repos, de la veille & du ſommeil relativement à l'eſprit.

C'eſt encore ſur l'exacte vibratilité des ſolides & le mouvement facile des liquides que nous avons proportionné l'exercice & le repos, la veille & le ſommeil. La regle la plus générale qu'on puiſſe établir ſur cet article, c'eſt qu'il faut dans la jouiſſance de ces choſes non naturelles, obſerver un ſcrupuleux milieu afin d'obtenir la plus grande aptitude pour la pratique des opérations de l'ame. Nous n'ignorons pas que cette loi quoique générale, n'eſt que relative, & qu'elle eſt ſujette à mille exceptions par rapport au tempérament, à l'âge, au ſexe, à la ſaiſon, aux circonſtances de la vie, &c : mais c'eſt à l'homme prudent de combiner tellement les choſes, qu'il n'en puiſſe retirer que ce qu'il jugera lui être utile.

Pouvoir de l'âge ſur les eſprits.

VIII. Tandis que le corps ſubit toutes les différentes altérations que lui occaſionnent les diverſes cauſes phyſiques qui l'environnent, il reçoit différens changemens par l'âge qui

par degrés le conduit à ſa deſtruction. Ces degrés ſont l'enfance, l'adoleſcence, la jeuneſſe, l'âge viril, la vieilleſſe & la décrépitude. Pendant ces divers eſpaces de la vie, la nature de nos corps panche vers un certain tempérament. D'abord phlegmatiques, nous devenons inſenſiblement ſanguins, bientôt nous devenons bilieux & nous finiſſons par être mélancoliques. C'eſt ſur cette variation des tempéramens que nous avons préſumé que l'on pourroit imiter les effets de l'âge ſur l'eſprit, & ſe diſpoſer à cüeillir dans un certain âge des fruits qui étoient réſervés pour une autre ſaiſon.

Puiſſance de la ſanté & de la maladie ſur l'eſprit.

IX. Il paroîtroit d'abord vrai que dans quelques circonſtances que nos corps ſe trouvent, la ſanté ſeroit toujours le mode le plus avantageux pour l'eſprit : car il eſt difficile que les fonctions tant naturelles que vitales ſoient leſées, ſans que les fonctions animales languiſſent. Il y a cependant des cas où cette regle ſouffre des exceptions, & qu'elle n'eſt relative qu'aux tempéramens. La vigueur de nos conſtitutions nous diſpoſe plutôt

aux exercices du corps, qu'à ceux de l'esprit; & souvent la foiblesse de nos organes prête de nouvelles forces à nos ames.

Diverses autres causes Physiques dont on n'a pas parlé dans ce II. livre.

Nous aurions pû encore ajouter dans ce second Livre différentes causes Physiques qui agissent sur les esprits par les effets qu'elles produisent sur les corps. C'est ainsi que certains lieux, certaines promenades, certaines expositions, certains spectacles affectent plus ou moins, & impriment dans nos ames un caractere qui leur est propre. C'est ainsi que les matins on se trouve plus disposé à l'étude qu'après les heures du repas. C'est ainsi que certaines conversations, certains tons de voix, certains gestes, réveillent en nous de nouveaux sentimens. Mais toutes ces choses auroient été d'une trop longue discussion; il suffira d'en rapporter des exemples dans notre troisieme Livre, où nous ferons voir aussi quel genre d'esprit est attaché aux vertus & aux passions.

Précis des deux premieres parties de cet Ouvrage.

Les principes que nous venons de poser étant suffisamment discutés, nous allons commencer la troisieme Partie

Partie de notre Ouvrage, qui eſt l'accompliſſement de notre deſſein. Car 1°. Nous avons vû le méchaniſme des fonctions animales. 2°. Nous avons examiné les cauſes qui pouvoient faire varier le méchaniſme de ces mêmes fonctions. Il ne nous reſte donc plus maintenant qu'à conſiderer les divers changemens qu'il faut apporter à nos corps pour corriger certains vices de l'eſprit, en augmenter la meſure & l'entretenir dans un bon état. & matiere du III. livre.

Fin du ſecond Livre.

Mentis, memoriæ, odoris, &c. Medico cura esse debet.

Hippoc. *de morbis vulgaribus. lib.* 6. *sect.* 6. *aphorism.* 4.



LIVRE TROISIEME.

La Médecine de l'Esprit.

INTRODUCTION.

NOUS ne parlerons pas ici des vices de l'entendement & de la volonté qui partent des maladies réelles du corps. Nous renvoyons nos lecteurs aux Traités Pathologiques, dans lesquels ils verront la maniere dont l'ame est affectée dans la manie, dans l'apoplexie, dans les vapeurs, &c, & de quels moyens on peut se servir pour la délivrer du poids qui l'accable dans ces sortes d'affections. Notre projet est plus hardi puisque nous sommes les premiers qui osons le tenter. Il est peut-être aussi d'une plus difficile exécution par la pente naturelle qu'ont les hommes à éviter tout remede lorsqu'ils n'apperçoivent aucune altération sensible dans leurs constitutions. Nous considerons les

Objet de cette troisieme Partie.

hommes jouiſſant d'une pleine ſanté, mais privés d'une partie de la capacité & de l'action dont pourroient jouir leurs ames ſi elles n'étoient enchaînées dans des liens trop peſans, & ſi les rayons lumineux de ces mêmes ames pouvoient ſe manifeſter au travers des corps trop opaques.

Maxime fondamentale de notre ſiſtême.

Si la trempe des eſprits dépend de l'organiſation des corps; c'eſt à ceux qui ont la noble ambition de jouir de toute la liberté de leur entendement & de ſe rendre propres aux Sciences & aux Beaux-Arts, à tellement diſpoſer leur conſtitution organique, que leurs fibres ſoient très-ſenſibles & que leur ſang ne reçoive que des ſucs purs & ſubtiles (*a*). C'eſt cette maxime fondamentale de notre ſiſtême que nous allons étendre depuis l'imbécille, juſqu'au ſavant; depuis l'homme qui ſe contente d'un eſprit ſociable, juſqu'à celui qui veut communiquer aux autres ſes réflexions ou par écrit, ou de vive voix; depuis

(*a*) *Qui nobile, & ad ſublimitates rerum capiendas aptum ſibi conciliare inſtituit ingenium, imprimis curet ut ingeneret ſpiritum ſanguini ac corpori benignum, purum atque temperatum.* Fred. Hoffman. *tom. V. in-fol. cap. 2. de prolongandâ litteratorum vitâ per regulas diætetícas.*

celui qui veut ne s'occuper que des choſes ſenſibles, juſqu'à celui qui prenant un vol plus hardi, ſonde la nature abſtraite des choſes. Enfin nous prétendons par des voies purement méchaniques faire de tout homme un homme d'eſprit, ou, ce qui revient au même, procurer à ſon ame tout le ſolide & tout le brillant qu'il ſouhaitera.

Ce qu'on doit entendre ici par le terme d'un homme d'eſprit.

Par le terme d'un *homme d'eſprit*, nous n'entendons pas ce ſavant, qui, tout hériſſé de grec, ne décide rien que ſur l'autorité de quelque ancien Philoſophe, ni cet autre qui, toujours emporté par l'entouſiaſme & ſoutenu par les aîles du ſublime, quitte notre ſphere pour être admiré d'un autre monde. Nous n'appellons pas ſeulement un homme d'eſprit, celui qui, prompt en heureuſes reſſources, ſait cacher adroitement ſes défauts, celui qui enrichit le Libraire de ſes productions, celui qui ſait tellement aſſaiſonner les converſations du ſel de l'enjouement, qu'il ſe fait déſirer dans toutes les compagnies. Mais en général nous appellons un homme d'eſprit, *celui qui ne cherche pas avec peine ſes idées, qui raiſonne facilement & qui juge exactement.*

Moyens qu'on doit employer pour avoir de l'esprit.

Les moyens physiques pour acquérir ces excellentes qualités ne sont pas au-dessus de notre portée. On sait conséquemment aux principes établis ci-dessus, qu'elles ne dépendent que de la disposition des organes, de la qualité & des mouvemens du sang. On peut modifier différemment ces êtres matériels & par conséquent affecter l'ame d'une telle ou telle maniere. C'est pourquoi *Ciceron* dit, » qu'il est fort important à l'ame d'être logée dans certains corps : puisque de cette machine terrestre s'élevent ou des fumées qui l'obscurcissent, ou des principes de lumiere qui la rendent plus éclatante (*b*).

Ceux qu'on emploie ordinairement sont insuffisans.

Nous ne sommes pas surpris que tous les hommes cherchent à avoir de l'esprit, c'est le plus bel ornement & la partie qui les approche le plus de la divinité ; mais nous sommes surpris de la maniere dont ils veulent l'acquérir. Ils se livrent tout-à-coup aux préceptes, à la lecture, aux réflexions des maîtres : & fort souvent de tous leurs travaux ils n'en recueillent qu'un

(*b*) *Et ipsi animi magni refert quali in corpore locati sint, multa enim è corpore existunt quæ acuant mentem : multa quæ obtundant. Tuscul. quæst. lib.* 1.

fruit vil, de peu de valeur & quelquefois méprisable. Il est donc des fonds ingrats & paresseux que la Médecine doit défricher avant d'y confier aucune semence. Les fleurs de la Rhétorique sont bientôt étouffées dans ces champs où il ne croît que des ronces & des épines. Il faut la main d'un Jardinier habile & vigilant pour engraisser avant cette terre, & la rendre fertile. C'est ainsi qu'avec une certaine industrie l'on vient à bout de se former un esprit plus subtil & plus actif, que celui qu'on avoit reçu des mains de la nature (*c*).

Nous n'ignorons pas qu'il y a certains avantages naturels qui, s'ils ne nous rendent pas spirituels, annoncent au moins de l'esprit. Tels sont ceux dont jouissent quelques mortels fortunés; une physionomie qui plaît, des yeux où étincelle l'esprit, un air fin, noble & prévenant, ce sont des faveurs de la nature, & personne n'est en droit de reclamer contre elle lorsqu'elle les refuse, parce qu'elle

(*c*) *Ex ipsâ hominum solertiâ esse aliquam mentem & eam quidem acriorem & divinam existimare debemus. Id. de naturâ Deorum lib.* 2.

eſt libre dans la diſtribution de ſes bienfaits. L'art médical, malgré toute ſa puiſſance, ne peut pas les procurer, & nous abuſerions de la crédulité de nos Lecteurs, ſi nous leur faiſions une pareille promeſſe. Mais il y a des talens acquis, qui ſont honneur à l'entendement humain, & qui ne dépendent pas de la force du deſtin. Tels ſont ceux qui naiſſent de la culture des diſpoſitions que l'on a reçu du ciel. L'art de conſerver la ſanté & de guérir les maladies peut atteindre à ce point, & produire des effets inattendus juſqu'à préſent, parce que les hommes ſe ſervent ordinairement du même inſtrument pour les mêmes uſages, ne prévoyant pas toujours à combien d'autres uſages ils pourroient l'employer.

Objection contre notr. ſiſtême, & ſolution.

Mais dira-t-on, penſez-vous de bonne foi faire un homme d'eſprit d'un ſtupide? Oui, nous le croyons. Modifiez d'abord différemment ſes organes, enſuite inſtruiſez-le, & donnez-lui les mêmes ſoins que ceux que vous apporteriez aux perſonnes qui jouiroient des meilleures diſpoſitions. Que les changemens arrivés aux organes puiſſent procurer des change-

mens ſi étonnans dans l'ame, c'eſt une choſe que l'expérience confirme. Nous en rapporterons quelques exemples des plus ſenſibles avant d'entrer en matiere, afin qu'on ne liſe pas ce qui ſuit avec un certain pyrrhoniſme qui engageroit à ſe méfier de nos preuves mêmes les plus conſtantes.

Exemples qui confirment ce que nous avançons.

Un jeune homme tout-à-fait diſgracié de la nature du côté des talens, preſque imbécille, à charge à ſa famille, fut renfermé dans un cloître. Son emploi étoit de ſonner les cloches. Un jour rempliſſant cet emploi de ſon mieux, il ſe laiſſa tomber. La chûte fut ſi violente, que tout le cerveau en fut ébranlé. Mais cet événement, bien-lòin d'être malheureux pour le Moine, lui fut des plus favorables. Il devint tout-à-coup intelligent, & fit un des plus grands hommes de lettres de ſon ſiécle.

Baudouin Ronſſeus rapporte qu'on avoit tenté toute ſorte de remedes pour guérir une femme de la folie (*d*). L'art fut inutile, elle ne ſe trouva pas ſoulagée. Un jour elle ſe débarraſſa de

(*d*) *In ſuis Miſcellaneis epiſt.* 3.

ſes liens, & ſe jetta par la fenêtre dans la rue. Cette chûte violente la guérit de ſa folie.

Le Pape Clément VI avoit une mémoire ſi prodigieuſe, qu'il ne pouvoit, quand il l'auroit voulu, oublier rien de tout ce qu'il liſoit. On prétend qu'une bleſſure à la tête lui avoit cauſé ce talent ſingulier (*e*).

Nous ne prétendons pas indiquer de pareils moyens; le remede ſeroit pis que le mal. Tout ceci n'a été allégué que pour détruire la penſée d'impoſſibilité, qui pourroit naître contre notre ſiſtême. En effet ce que le hazard a produit, l'art raiſonné & dirigé par une main habile peut y atteindre. L'art dont nous parlons ici, n'eſt que les moyens conſéquens des principes que nous avons déja établis. Ce ſont les cauſes Phyſiques qui agiront ſur l'eſprit en opérant ſur les corps. C'eſt ainſi que le choc de l'acier contre un caillou en fait ſortir une étincelle en briſant les liens qui la retenoient captive. Entrons donc en matiere.

(*e*) *Petrarca lib. 1. rerum memor. & lib. 8. rerum familiarium.*



PREMIERE PARTIE.

De l'Entendement.

NOUS reprenons le même ordre que nous avons tenu dans notre premier Livre, afin que l'on ſoit en état de comparer les principes avec les conſéquences. Dans l'une & l'autre partie nous avons parlé du méchaniſme de l'entendement & de la volonté ; il s'agit maintenant de mettre l'ame à portée de faire un plein uſage de ces deux facultés, en n'emploiant que des cauſes phyſiques, ſoit pour les rectifier, ſoit pour les maintenir dans un juſte état ſi elles s'y rencontrent. La ſenſibilité & les ſenſations étant les propriétés les plus ſimples de nos corps, qui contribuent le plus aux opérations de l'entendement, & étant liées néceſſairement avec elles, nous allons commencer par elles.

CHAPITRE PREMIER.

De la Sensibilité & des Sensations.

Nous séparerons encore ici des sensations la sensibilité afin d'examiner plus en détail les ressources qu'elles fournissent à l'ame, les vices qui les font dégénérer & les moyens qui peuvent les rétablir, ou les conserver dans un bon état.

Article I.

De la Sensibilité.

Qui pourra raconter tous les avantages que donne la sensibilité à l'esprit ? Elle est la source de toutes nos connoissances, ainsi qu'elle est la source de toutes nos passions. Qu'on nous ôte la sensibilité, nous ne sommes plus que des pierres ou des métaux. Elle est la marque d'un esprit intelligent, de même qu'elle est la marque d'un bon cœur. C'est

elle qui donne de la tendresse pour les parens, de la pitié pour les misérables, de la piété pour le Créateur, de l'amitié pour ses semblables, de l'amour pour un sexe différent, de l'humanité pour son prochain, de la reconnoissance pour les bienfaicteurs, du ressentiment pour les affronts, du respect pour la vertu. Quelle foule d'idées différentes & souvent combinées doivent naître de tous ces mouvemens ? Quels éclats brillans de lumiere doivent en rejaillir sur l'ame qui fait alors sentir toute la vigueur de son existence & de ses droits.

Ecoutez celui qui parle lorsque c'est le sentiment qui lui dicte son discours. Quelle éloquence ! elle entraîne avec elle la persuasion & la conviction. Si c'eut été la seule imagination qui eût tracé les tableaux, le coloris eut été froid, languissant, peu varié, & n'eut pas touché le spectateur. Le sentiment bien ou mal exprimé vaut mieux que les plus belles réflexions, il occupe plus agréablement. C'est avec raison qu'on reproche à *Ovide* d'être trop ingénieux dans la douleur. Il fait voir de l'esprit

lorſqu'on n'attend que du ſentiment; ce qui fait qu'il n'excite qu'une légere compaſſion, dans le tems qu'il devroit tirer des larmes. On ſeroit preſque fâché de ne le pas voir ſouffrir, parce que ſans ſes ſouffrances on n'auroit pas le plaiſir de l'entendre raconter agréablement ſes peines. Rien ne touche que ce qu'on ſent, & l'on n'eſt content qu'à proportion de ce que le ſentiment eſt plus vif & plus profond.

Quel eſt-il ce ſentiment? quelle eſt ſa nature? Queſtion vraiment philoſophique & du reſſort d'un ouvrage où l'on traite des ſens & de toutes leurs dépendances. C'eſt la ſenſibilité miſe en action, c'eſt l'impreſſion même qu'a, ou reçoit l'ame au ſujet d'un objet qui la touche ou qui l'émeut. Le ſentiment eſt à raiſon de la ſenſibilité; il eſt plus ou moins vif ſelon que la ſenſibilité eſt plus ou moins grande. On le conſidere dans un ſens plus étendu & plus général que la ſenſation; car la ſenſation eſt preſque toujours deſtinée à une partie, comme la vue, le toucher, &c; le ſentiment appartient à tous les

organes, & eſt la complexion de tous les ſens. Il appartient auſſi aux mouvemens propres de l'ame & peut être excité par la réflexion. Puiſque la ſenſibilité & le ſentiment qui en réſultent, ſont la baſe des idées tant directes que réfléchies, tout ce qui pourra leur nuire, nuira auſſi aux opérations de l'entendement & de la volonté : & on ne deviendra ingénieux qu'à proportion qu'on éloignera les obſtacles qui les gênent. Ces obſtacles conſiſtent dans un trop grand relâchement, ou dans une trop grande rigidité des fibres qui l'amortiſſent, ou dans une trop grande irritabilité qui ſans le pouſſer tout-à-fait juſqu'à la douleur, le dérange cependant de ſon état naturel. Vices ſur leſquels les moyens moraux ont peu de priſe, & qu'il faut abſolument combattre par des moyens phyſiques ſi l'on veut atteindre à ce juſte point de ſenſibilité qui n'admet dans les choſes que ce qui s'y trouve véritablement. Car celui qui eſt trop ſenſible par la trop grande irritabilité des fibres, eſt ſans ceſſe agité par le moindre bruit; la moindre réflexion

ſur des événemens l'allarme & lui fait tout craindre. Il eſt ſuſceptible des plus grands égaremens, & avec un cœur excellent il peut ſe produire & occaſionner aux autres les plus grands maux. Celui qui eſt inſenſible par la rigidité ou le relâchement des fibres, eſt un naturel dur & farouche qui n'entend ni la voix du plaiſir, ni les cris de la douleur. Il ne connoit pas la douceur de la compaſſion. On croiroit même qu'il ne connoît pas la moitié des choſes à connoître, puiſqu'il y a preſqu'autant de choſes que nous connoiſſons plus par ſentiment, que par les efforts de la raiſon. Les moyens que nous allons enſeigner pour remedier au relâchement, à la rigidité & à la trop grande irritabilité des nerfs, comme cauſes de l'altération de la ſenſibilité & du ſentiment, doivent donc être regardés comme des moyens phyſiques propres à nous rendre meilleurs & plus ingénieux.



TITRE PREMIER.

Du relâchement des fibres comme cauſe prochaine de l'altération de la ſenſibilité & du ſentiment.

IL eſt évident que l'impreſſion faite ſur des fibres trop lâches, doit être moindre que celle qui eſt faite ſur des fibres exactement tendues. Il faut donc que ceux qui ont le genre nerveux trop relâché, remédient à ce vice pour parvenir à cette délicateſſe de ſentiment qui tranſmet à l'ame la vraie nature des impreſſions que font ſur les corps les qualités ſenſibles des objets.

Le relâchement des fibres dépend ordinairement ou de la conſtitution propre des fibres, ou d'un ſang trop ſereux. Les enfans, les femmes, les perſonnes qui vivent dans un climat pluvieux ou ſur le bord des rivieres & des marais, qui menent une vie ſédentaire & oiſive, qui ſe nourriſſent d'alimens gras & aqueux, qui ſont d'un tempérament froid & humide, ont naturellement la fibre

molle & relâchée. Outre que le ſentiment ſe trouve émouſſé par cette ſeule cauſe, elle eſt auſſi la racine d'une infinité de maux auſſi terribles par leur iſſue, que difficiles à guérir. Souvent on en voit naître la cachexie, la cacochimie, la phthiſie, la leucophlegmatie, l'hydropiſie, &c, double motif qui doit d'autant plus engager à y apporter remede, que les ſuites en ſont plus funeſtes.

On remédiera à cette conſtitution en évitant d'abord toutes les cauſes qui ont pû la produire, en habitant dans un air chaud & ſec, par une diéte ſéche & échauffante, par l'exercice fréquent & un peu dur, par le ſommeil plus court dans des appartemens bien aérés, par les cordiaux, les aromatiques, les âcres, les ſtimulans, les irritans. C'eſt dans cette derniere claſſe de remedes qu'on doit placer les antiſcorbutiques, les véſicatoires & les émétiques, qui ſouvent réveillent le reſſort & l'action tonique en excitant des ſecouſſes dans tout le genre nerveux.

Si c'eſt par la trop grande quantité de ſéroſité dans le ſang que provient

le relâchement des fibres, on y remédiera par le régime ci-dessus indiqué & en faisant usage des diurétiques, des diaphorétiques, des purgatifs. Les diurétiques dans le cas présent doivent être chauds : tels sont les racines de persil, d'asperge, de petit houx, &c, le savon, les sels neutres comme le sel de glauber, &c. Si l'on ne veut pas tenter de dessécher le sang par la voie des urines soit parce que l'on craigne que la nature ne s'y prête pas, soit parce que des circonstances particulieres exigent un autre traitement, on essaiera d'exciter une transpiration plus abondante. Alors on commencera par les plus legers diaphorétiques pour venir par degrés aux sudorifiques. Nous ne disons rien ici des purgatifs; il faut beaucoup de sagesse & de prudence pour les employer à propos, & l'on doit s'en rapporter aux maîtres de l'art dans ces conjonctures. Nous passons aussi sous silence les remedes astringens, âcres, échauffans, spiritueux, salins & sulphureux pour les mêmes raisons.

Souvent aussi c'est par le vice des

digeſtions que le ſang recevant un chile mal travaillé devient trop ſéreux ; alors il faut remédier à ces mauvaiſes digeſtions, ſoit en prenant des alimens faciles à digérer & d'une bonne nature, ſoit en prenant des médicamens qui donnent du reſſort à l'eſtomac.

Les alimens que nous conſeillerions comme les plus utiles, ſont le lait, les œufs, les bouillons, les conſommés, les gelées, les potages, les viandes des jeunes animaux ; en un mot tout ce qui peut fournir de bons ſucs & un chile preſque préparé. A l'égard de la boiſſon, elle doit être de bon vin vieux, pur, ou mêlé avec ſuffiſante quantité d'eau.

Les médicamens les plus convenables dans ce cas, ſont les amers & les aromatiques. On peut commencer d'abord par les plus foibles pour finir par les plus forts. La chicorée ſauvage, la centaurée, la garence, la rhubarbe, le quinquina, &c, ſont de très-bons ſtomachiques amers. Les principaux aromates peuvent ſervir à aſſaiſonner les mets, tels que ſont la canelle, la muſcade, l'écorce d'o-

range & de citron, le gérofle, le poivre, le gingembre, l'anis, la coriandre, le thim, le ſerpolet, l'origan, la ſarriette, &c. La confection d'hyacinthe, la thériaque, l'opiat de Salomon, &c, ſont les meilleurs remedes que préſentent les pharmacopées.

TITRE SECOND.

De la roideur des fibres comme cauſe prochaine de l'altération de la ſenſibilité & du ſentiment.

LES fibres trop roides ſont moins flexibles; par conſéquent moins propres au mouvement & moins diſpoſées à communiquer les impreſſions qu'elles reçoivent. Pluſieurs cauſes peuvent produire cet effet. 1°. Tout ce qui eſt capable de remedier au relâchement des fibres. 2°. Tout ce qui peut tendre à racornir les nerfs, comme la ſéchereſſe & un genre de vie trop dur. 3°. Tout ce qui peut donner un trop grand degré de tenſion au genre nerveux & le conduire au point de n'être

presque plus vibratile, comme l'abus des liqueurs spiritueuses, des médicamens échauffans, les veilles prolongées, l'exercice immoderé. 4°. Tout ce qui peut dépouiller le sang de sa sérosité, l'épaissir & le disposer à s'enflammer.

Il est facile de voir que cette rigidité des fibres doit être plus familiere aux hommes qu'aux femmes, aux vieillards qu'aux enfans; à ceux qui sont doués d'une constitution forte & robuste, qu'aux tempéramens foibles & flegmatiques; à ceux qui s'exercent à des travaux pénibles, qu'à ceux qui menent une vie molle & oisive; à ceux qui habitent des climats chauds & secs, qu'à ceux qui vivent dans des régions tempérées. Il est facile de voir qu'avec ces dispositions l'on doit être enclin aux maladies inflammatoires & à cette multitude de maladies aiguës qui entraînent toujours avec elles une longue suite de douleurs & souvent une mort rapide. Ainsi quand bien même l'intérêt de l'esprit n'exigeroit pas qu'on réformat une constitution aussi dangereuse, l'intérêt du corps qui

eſt toujours le plus intime, le plus vif & le plus preſſant, engageroit à y apporter remede.

Après cet expoſé on verra qu'il y a pluſieurs moyens d'obvier à toutes les cauſes qui doivent procurer la rigidité des fibres. 1°. En évitant toutes les choſes capables d'augmenter leur reſſort. 2°. En ſe ſervant des contraires. Les bains, un air humide & tempéré, le repos, le ſommeil rempliront exactement toutes les indications. Il faut auſſi que le régime de vivre ſoit approprié. Les humectans, les adouciſſans, les émolliens, les antiſpaſmodiques, les délayans ſont très-convenables. Preſque toutes les herbes potagéres, tous les fruits ſoit doux, ſoit aigrelets ſont rangés dans ces claſſes. 3°. En diminuant quelquefois le volume du ſang par la ſaignée qui ne doit être pratiquée qu'ayant égard à l'âge, au tempérament, à la ſaiſon, au ſexe, aux circonſtances. Chacun ſait avec quelle promptitude la ſaignée détend les ſolides & que quand elle eſt trop répétée elle les fait tomber dans une atonie difficile à réparer. Ainſi il ne

faut pas en uſer ſans avis, ou en méſuſer par caprice. 4°. En diminuant la denſité du ſang : ce que l'on obtiendra par une ample boiſſon d'eau ſoit ſimple, ſoit chargée des plantes rafraîchiſſantes, ſavoneuſes, inciſives ; par l'uſage continué du petit lait, des eaux minérales, acidules, &c.

TITRE TROISIEME.

De l'excès de Senſibilité.

SI le ſentiment pêche par défaut il peut auſſi pêcher par excès & les exemples n'en ſont pas rare. Lorſque les cauſes ci-deſſus indiquées n'ont pas tendu les nerfs au point d'en empêcher la vibratilité, elles peuvent cependant leur occaſionner un degré de tenſion qui ſera au-deſſus du ton naturel. Tenſion qui leur laiſſera cette irritabilité, c'eſt-à-dire cette facilité extrême d'être irrités par la moindre cauſe, telle qu'on la remarque dans les femmes vaporeuſes, dans les hypochondriaques, dans la plupart des perſonnes qui ont été agitées par de longues & violentes paſſions. Cet

excès

excès de ſenſibilité eſt un vice qui nuit beaucoup à l'eſprit, ou qui le jette dans des déſordres que blâme la ſaine raiſon. Il ſuffit de connoître quelques perſonnes affligées de vapeurs pour s'en convaincre. Ce ſont des allarmes continuelles pour la ſanté & pour la vie ; c'eſt une inaptitude réelle de s'appliquer à aucune étude, ou à aucun ouvrage qui demande quelque contention d'eſprit ; ce ſont des emportemens involontaires, une gaité hors de ſaiſon, une triſteſſe profonde pour des objets frivoles ; une apathie blamable pour des ſujets eſſentiels ; en un mot, on y remarque un dérangement manifeſte dans les fonctions de l'entendement & de la volonté.

Cet état reconnoiſſant les mêmes cauſes que celles qui ſont énoncées dans le titre précédent, il exige le même traitement ; peut-être un peu plus mitigé, parce que le vice n'eſt pas auſſi fort. Nous nous expliquerons davantage à ce ſujet lorſque nous parlerons des vapeurs dans notre Traité des maladies de la tête.

Senſibilité plus grande donne plus de connoiſſances.

Quelqu'un objectera que c'eſt à tort que nous cherchons à remédier à cet état de plus grande ſenſibilité puiſqu'il paroit donner plus d'étendue à nos ſens, & qu'il peut nous mettre à portée de connoître diverſes propriétés de la matiere, que nos ſens dans leur état naturel ne découvriroient jamais. C'eſt peut-être cet état de plus grande irritabilité qui eſt cauſe que le linx voit plus clair que nous, que le liévre entend plus diſtinctement, que le chien a l'odorat plus fin, le ſinge le goût plus pénétrant, l'araignée le tact plus exquis.

Il eſt vrai que nous jugerions plus promptement des choſes, mais en jugerions-nous plus ſainement ? un ſeul ne peut avoir tout : & ne ſuffit-il pas à l'homme d'avoir la raiſon qui l'éleve au-deſſus de tous les animaux ſans envier encore la ſtructure de leurs organes qui leur donne un peu plus d'activité pour certains ſens ! » Que voudroit-il cet homme, s'écrie » *Pope* (g) : tantôt il s'éleve, &

(g) Eſſai ſur l'homme, *Epitre* 2. Voyez auſſi l'Eſſai Philoſophique de *Locke*, *liv.* 2. *chap.* 33. §. 8.

» moindre qu'un Ange, il voudroit
» être davantage. Tantôt baiſſant les
» yeux il voudroit avoir la force d'un
» taureau & la fourure de l'ours : s'il
» dit que toutes les créatures ſont
» faites pour ſon uſage, de quel uſage
» lui ſeroient-elles s'il en avoit tou-
» tes les propriétés ? . . . . Pourquoi
» l'homme n'a-t-il pas un œil microſ-
» copique ? en voici la raiſon : l'hom-
» me n'eſt pas une mouche. Et quel
» en ſeroit l'uſage ſi l'homme pou-
» voit conſiderer un ciron, &
» que ſa vue ne put s'étendre juſ-
» qu'aux cieux ? quel ſeroit l'uſage
» d'un toucher plus délicat, ſi, ſen-
» ſibles & tremblans de tout, les dou-
» leurs & les agonies s'introduiſoient
» par chaque pore ? d'un odorat plus
» rafiné, ſi les parties volatiles d'une
» roſe nous faiſoient mourir de peines
» aromatiques ? d'une oreille plus
» fine ; la nature tonneroit toujours
» & nous étourdiroit par la muſique
» des ſphéres roulantes. O combien
» nous regretterions alors que le
» ciel nous eut privé du doux bruit
» des zéphirs & du murmure des
» ruiſſeaux ! Qui peut ne pas recon-

» noître la bonté de la divine pro-
» vidence également & dans ce qu'elle
» donne & dans ce qu'elle refuse «.

En un mot, les bêtes dépourvues d'un certain jugement n'ont besoin de sensations aussi fortes que pour la conservation de leur individu ; tandis qu'il suffit à l'homme d'être pourvû d'une certaine dose de sentiment pour en tirer une suite de conséquences par la vertu de sa raison. Quelques animaux peuvent avoir, il est vrai, certains sens plus vifs que ceux de l'homme : ce qui doit leur donner des notions plus exactes des qualités de certains objets ; mais l'action plus vive de ces sens ne se fait peut-être qu'au détriment d'autres sens qui sont plus foibles & plus languissans : tandis que l'homme par cette juste proportion de sensibilité qui se trouve répandue dans tous ses organes, combine entre elles les qualités des objets, raisonne sur leur compatibilité & leur incompatibilité, juge enfin de tous les différens attributs connus de la matiere.

Sensibilité mere de la bonté.

Il est un état d'irritabilité que nous ne blâmons pas, & que nous pré-

conifons au contraire ; c'eft celui de ces caractéres qui font nés fenfibles, & qui font bons par effence. Ils ne pourroient pas être méchans quand même ils en prendroient la réfolution. Vous les voyez verfer des larmes fur les malheurs publics, foulager le miférable en fe privant eux-mêmes du néceffaire, fe réjouir de la profpérité commune & ne fe croire heureux que lorfque chacun jouit d'un bonheur tranquille. Vous les voyez joindre leurs pleurs & leurs foupirs aux vôtres, frémir aux récit du fupplice de quelque malfaiteur, & s'évanouir en écoutant attentivement la defcription d'une opération de chirurgie. Ils ne conçoivent pas comment il fe trouve des bourreaux & des êtres affez durs pour commettre des meurtres de fang froid ou regarder d'un œil fec & fixe les opérations les plus cruelles & les châtimens les plus terribles. Vous les voyez reculer d'horreur lorfqu'ils apperçoivent l'humanité fouffrante, ou les moindres dépouilles fanglantes qui annoncent qu'il y a un être qui a fouffert. Il leur femble à l'inftant fouffrir les mêmes

maux que les autres éprouvent. Ils préfereroient quelquefois d'être plutôt le ſujet de la douleur, que celui qui en a le ſentiment actuel (*h*). Toute la nature animée intéreſſe leur bonté & partage leurs bienfaits. Ce cœur tendre ſoigne un chien dans ſes maladies, il réchappe une mouche du naufrage, il ſouſtrait l'agneau au couteau du boucher ; en ſuivant même le régime Pithagoricien il craindroit encore de trouver quelque ſentiment dans les plantes. O mille fois heureux les hommes s'ils pouvoient poſſeder tous un pareil caractere. Il n'y auroit plus ni violence, ni procès, ni guerre, ni aſſaſſinats. Ils jouiroient tous d'une paix profonde, on ne manqueroit d'aucuns ſecours, on ne verroit plus que des témoignages d'amitié ; la terre ſeroit le ſéjour de la félicité.

(*h*) *Marie-Catherine Hortenſe Des Jardins*, connue ſous le nom de Madame de *Ville-Dieu*, & ſi fameuſe par ſes ouvrages pleins de délicateſſe & d'eſprit, diſoit d'elle-même » J'ai une ſi grande » compaſſion des malheureux, que bien ſouvent la » pitié qu'ils me cauſent me met de leur nombre ».

Cette penſée ſe trouve dans le portrait qu'elle a tracé d'elle-même, imprimé dans *la Galerie des Peintures, ou recueil des portraits, ou éloges en vers & en proſe*, ſeconde Partie, *pag.* 472. *in* 12. 1663.

Malheureusement cette sensibilité ne se trouve pas dans tous les hommes, & quand elle s'y rencontre, elle s'émousse avec le tems. Une triste expérience nous fait voir qu'à mesure qu'on acquiert de l'âge on devient moins sensible. Les fibres nerveuses se durcissent, se raccornissent même au point qu'elles ne sont presque plus irritables. Il est des vieillards qui ne sont plus touchés que de leur existence. Ils voient le reste des hommes périr avec une indifférence qui tient de l'apathie. L'habitude émousse aussi en nous le sentiment. Combien de gens s'ennuient au milieu des plaisirs trop fréquemment répétés. Toujours du plaisir, dit-on, n'est pas du plaisir. De-là vient le dégoût de la possession. On a poursuivi un objet avec acharnement, c'étoit la fin de tous nos desirs, de tous nos soins, de tous nos travaux. On l'obtient, on en jouit pendant quelque tems avec fureur, le zéle se rallentit peu-à-peu, on n'en est plus touché, on s'en dégoute même, on s'en ennuie & souvent ce que l'on avoit cru devoir faire

tout le ſujet du bonheur devient le ſujet de la déplaiſance, de la triſteſſe & quelquefois du malheur. C'eſt par le même méchaniſme que nos yeux s'accoutument inſenſiblement à voir des choſes qu'on ne pouvoit appercevoir auparavant ſans tomber en ſincope ; & que nos oreilles s'habituent à des cris qui auparavant leur faiſoient horreur. Un jeune homme qui ſe deſtine à la Chirurgie entre dans un hôpital où il voit de pauvres infortunés gémiſſans & moribonds. Son courage en eſt d'abord ébranlé. Il ſe raſſure, & veut voir accomplir les opérations qui concernent ſon art. Son cœur palpite, ſon viſage devient pâle, une ſueur froide s'empare de tous ſes membres, il tombe en foibleſſe. On le ranime, ſon courage lui donne de l'opiniâtreté, c'eſt de cette opiniâtreté que dépend ſon aiſance & ſa fortune, il s'accoutume peu-à-peu à voir couler le ſang, bientôt il le verra couler à grands flots ſans être ému, les cris des malades ne le toucheront plus, & armé d'un fer tranchant il oſera lui même entreprendre d'une main hardie les opérations les plus cruelles.

Nous avons examiné les effets de la ſenſibilité lorſqu'elle eſt mere de la bonté qui eſt l'aggrégation de toutes les vertus douces & tranquilles, telles que l'humanité, la charité, la clémence, la généroſité, la compaſſion, la pitié, la douceur, la politeſſe, l'affabilité. Ce n'eſt donc pas un être ſimple que la bonté ; c'eſt le tréſor de toutes les vertus bienfaiſantes ; c'eſt un diamant qui a pluſieurs facettes & qui de tout côté réfléchit des rayons de lumiere différemment colorés. Elle doit donc fournir à l'ame toutes les émotions qui ſont propres à chacune de ſes parties. L'eſprit en tirera les plus grands avantages pour les connoiſſances métaphyſiques & morales. C'eſt donc à tort que ſes détracteurs l'ont ſi ſouvent aſſocié avec la bétiſe. Elle a ſa force, ſon courage, ſa fermeté & ſon choix. » Nul, dit la *Rochefoucault* » avec raiſon, ne mérite d'être loué » de bonté, s'il n'a pas la force d'être » méchant ; toute autre bonté n'eſt le » plus ſouvent qu'une pareſſe, ou » une impuiſſance de la volonté (*i*) «.

(*i*) Penſée 372.

C'eſt donc à tort que le naïf *Montagne* met la bonté au-deſſous de la vertu, diſant que pour être vertueux il faut ſurmonter des obſtacles, & que pour être bon il ne faut que de l'inclination (*k*). Quoique Dieu ſoit bon, & qu'on ne puiſſe pas le dire vertueux, parce qu'il ne fait aucun effort, il n'eſt bon que relativement à la vengeance qu'il pourroit exercer, & aux récompenſes qu'il ſeroit le maître de ne pas accorder.

Senſibilité mere de la colere.

Nous nous ſommes arrêtés peut-être un peu trop de tems ſur le tableau de la ſenſibilité mere de la bonté; mais il méritoit toute notre complaiſance & on ne ſauroit employer trop de motifs pour engager les hommes à être bons. Nous allons maintenant jetter un coup d'œil ſur la trop grande ſenſibilité comme mere de la colere, & nous dirons les avantages & les déſavantages qui en réſultent pour l'eſprit, lorſqu'elle eſt conſidérée ſous ce point de vue.

La colere eſt une émotion de l'ame

(*k*) Eſſais de *Michel* Seigneur *De Montagne*, *liv.* 2. *chap.* XI. de la cruauté *pag.* 263. *édit. in-fo'. Paris* 1640.

qui la fait agir avec impétuoſité & ſans réflexion contre tout ce qui l'offenſe, ou qui lui fait de la douleur. Ce ſentiment eſt naturel ; les perſonnes promptes y ſont fort ſujettes ; il part de l'activité de l'eſprit, de l'agitation du ſang & de l'irritabilité des nerfs. Auſſi appelle-t-on la colere ſimplement vivacité lorſqu'elle eſt à ce premier degré. On n'en peut blâmer que la fréquence qui devient un vice dans la ſociété, mais on ne peut en faire un crime lorſqu'elle ne va pas plus loin. Elle échauffe l'imagination, elle ranime les eſprits engourdis, elle tient lieu d'enthouſiaſme : *facit indignatio verſum*, diſoit *Horace*, que *Boileau* a ſi bien traduit par ces vers :

Non, non, ſur ce ſujet pour écrire avec grace,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.

Elle uſe d'un ton fier, bruſque & piquant, ſon expreſſion eſt vive, ſes penſées ſont ſaillantes & uniques par leur tournure.

Lorſque la colere dégénere en emportement, elle ébranle la droiture de nos jugemens. » C'eſt la paſſion

» qui nous commande alors, disoit » *Montagne* (*l*), c'est elle qui parle, » ce n'est pas nous ; au travers d'elle » les fautes nous aparoissent plus » grandes, comme les corps à tra- » vers d'un brouillard «. L'esprit ne peut tirer aucun profit d'une impulsion qui fait sortir l'ame hors des bornes de la raison. Que sera-ce si cet emportement est porté jusqu'à la fureur, mouvement fougueux où l'ame égarée ne se possede plus, ou bien jusqu'à la rage qui est une agitation si excessive & si tumultueuse, qu'on est réputé n'avoir pas plus de raison que ceux qui ont été mordus par un chien enragé ? l'intérêt de l'esprit exige donc qu'on ne se livre pas à ces excès & qu'on modere peu-à-peu sa trop grande sensibilité pour tout ce qui choque, afin de ne jamais y tomber. De pareils excès deshonorent un homme sage qui veut toujours entendre la voix de la justice & de la vertu. Doit-il jamais se mettre en danger de perdre sa raison, sa santé, & quelquefois la vie par de pareilles ivresses.

(*l*) Essais *liv.* 2. *chap.* 31. *pag.* 466.

La vengeance eſt la fille chérie de la colere ; elle en eſt la ſuite ; auſſi eſt-ce le reſſentiment d'une offenſe reçue qui porte à outrager avec réflexion l'ennemi qui nous à fait injure. Ce reſſentiment eſt doux parce qu'il nous conſole en nous repréſentant toute notre puiſſance de nuire. Nous nous y arrêtons volontiers parce qu'il flatte notre amour propre ; on le careſſe & ſouvent on le conſerve des années entieres avec une eſpece de complaiſance. Il fournit mille expédiens, mille reſſources pour réuſſir. Il donne de l'invention aux plus ſots pour parvenir à leurs fins. Il ſeroit malſéant d'animer à un pareil prix ſes conceptions ; il vaut mieux avoir moins de talens, paſſer même pour imbécille, pourvu qu'on ſache pardonner, & ennoblir ſon cœur par des ſentimens généreux. Pardonnez tout aux autres, diſoit le Philoſophe *Cléobule* (*m*), & ne vous pardonnez rien.

(*m*) Cleobulus Lindius *in dictis ſapient. ex* Auſonio, *dict.* 4.

ARTICLE II.

Des Senſations.

Connexion des Senſations avec toutes les facultés de l'ame.

NOTRE raiſon eſt ſujette à toutes les viciſſitudes qui arrivent à nos ſens. Sont-ils dans leur plus grande vigueur ? c'eſt alors que notre entendement eſt le plus parfait. Viennent-ils à s'affoiblir ? on voit auſſi toutes les facultés de l'ame s'affoiblir inſenſiblement. Nous en avons un exemple frappant dans les deux extrêmités de la vie ; l'enfance & la vieilleſſe. Les choſes doivent être ainſi puiſque toutes les facultés de notre entendement & de notre volonté dépendent abſolument des ſens, & qu'il n'y a aucune connoiſſance diſtincte & poſitive qui ne nous vienne des ſens. Sans eux nous manquons d'évidence dans chacune des opérations de notre ame, & ſans eux toute certitude eſt renverſée. Ecoutons *Lucrece* ce fameux diſciple d'*Epicure*, dont nous blâmons l'athéiſme ; mais dont nous reſpectons le jugement lorſqu'il prête un nouveau jour à la vérité.

» Vous trouverez, dit-il (*n*), que » toute connoiſſance du vrai tire ſon » origine des ſens, que nous n'avons » aucune faculté capable de refuter » leur témoignage, & que rien ne » mérite plus de confiance qu'eux.... » Ce qui s'apperçoit dans les objets, » ajoute-t-il, eſt véritable. Si notre » eſprit ne peut réſoudre cette diffi- » culté, pourquoi une tour quarrée » nous paroît ronde lorſqu'elle eſt vûe » de loin; il vaut mieux que celui » qui n'a pas une bonne ſolution à » donner de ce phénomene, explique » imparfaitement les cauſes de l'une » & l'autre figure, que de porter » atteinte aux notions manifeſtes, de » violer la premiere regle de toute » vérité, & de ruiner entierement les » fondemens ſur leſquels notre vie & » notre conſervation ſont étayées. » Car non ſeulement toute raiſon » tombe; mais la vie même eſt dé- » truite ſans la confiance aux ſens, » qui nous fait éviter les précipices » & les autres choſes nuiſibles «.

(*n*) *Invenies primis ab ſenſibus eſſe creatam Notitiam veri, neque ſenſus poſſe refelli*, &c. Lib. 4. v. 479 & ſeq.

Toutes les connoissances *sensibles* sont évidentes.

Ciceron prétend (*o*) que » c'est une » opinion injurieuse aux Dieux, que » de refuser toute confiance aux sens, » comme si nous n'avions reçu des » Dieux que des organes faux & trom- » peurs pour servir aux fonctions de » l'entendement «. Que ces Philosophes qui reconnoissant *Parmenides* pour chef, se recrient continuellement sur l'illusion des sens, cessent leurs vaines objections. Ce n'est pas sur les sens mêmes qu'elles portent; c'est sur quelques opérations mixtes de nos ames. Nous n'avons pas de connoissances plus évidentes que les connoissances *sensibles*, comme nous l'avons démontré dans notre premier Livre. Les connoissances ou *réflechies* ou *mixtes* n'ont pas le même degré de certitude quoiqu'elles émanent des sens; mais elles sont composées d'un principe qui affecte moins & qui peut par conséquent nous induire en erreur. C'est pourquoi nous n'en parlerons que par occasion dans ce troisieme Livre, puisqu'il nous suffit de

(*o*) *Qui omnem sensibus denegant fidem in Deos vel contumeliosissimi existunt, quasi rebus intelligendis vel dispensandis fallaces ac mendaces internuncios præfecerint.* Acad. quæst. lib. 4.

chercher

chercher à procurer le libre exercice des fonctions animales qui tirent immédiatement leur origine des ſens, pour rendre en même-tems plus parfaites celles qui n'en ſont que des émanations adoptées par la réflexion, ou combinées avec elle. Imaginez-vous un homme qui apperçoit la lumiere d'un flambeau ſans aucun intermede : tel eſt l'homme qui ne connoît que par ſes ſens. Imaginez un autre homme qui apperçoit la lumiere de ce même flambeau dans une glace : tel eſt l'homme qui fait uſage de ſes connoiſſances réflechies. C'eſt toujours le flambeau qui éclaire ; c'eſt toujours l'organe de la vûe qui eſt affecté. La lumiere ne peut pas être augmentée ou diminuée ſans que tous les deux ne s'en apperçoivent. Mais il ſe trouve cette différence entre l'un & l'autre ſpectateur, que le premier voit bien plus ſûrement que le ſecond qui ne voit pas directement & qui ne peut par conſéquent avoir de ſon côté une auſſi grande certitude : parce que la glace peut être inégalement polie & multiplier les rayons de lumiere, parce que la glace peut être plus ou

moins transparente & d'un verre plus ou moins compacte, parce que la glace peut être altérée de quelque couleur qui change la nature des rayons lumineux. C'est ainsi que celui qui ne connoît que par le retour qu'il fait sur lui-même, peut par la réflexion grossir, diminuer, ou multiplier les objets suivant son besoin, son intérêt, ses dispositions, sa prévention.

Ce principe n'est pas incompatible avec ceux de la morale.

Nous ne craignons ici que les conséquences trop précipitées de quelques esprits inquiets par zèle pour leur foi. Nous respectons leur zèle, & bien loin de vouloir les allarmer nous cherchons à les rassurer. Qu'on descende un moment en soi-même & qu'on examine les choses sans partialité, on verra que c'est d'abord par les sens qu'on reçoit les principes les plus inébranlables de sa Religion, c'est sur l'ordre admirable & fixe de cet univers, c'est sur l'organisation de nos corps indépendante de notre volonté, c'est sur le développement des semences que sont fondées les preuves les plus convaincantes de l'existence d'un Dieu. La créature

nous fait penser à un Créateur qui ne doit tenir l'existence que de lui-même. C'est ce même Créateur, cette premiere cause intelligente & bienfaisante, qui nous a donné précisément la mesure de sensibilité qui convenoit le mieux à nos besoins & à notre bonheur. Nous sommes avertis tout-à-coup par un sentiment de douleur de ce qui nous seroit nuisible : au contraire un sentiment agréable nous attire vers tout ce qui peut favoriser la conservation de notre être, la perfection & le bon état de nos facultés. Or cette sensibilité qui est indivisible par elle-même, est un attribut qui ne peut convenir à la matiere qui est indivisible à l'infini. Elle nous force donc à reconnoître en nous un être qui en est le sujet, qui ne peut être que spirituel, qui doit être la même chose que la substance qui pense en nous, ou qui veut par un mouvement qui lui est propre. Ainsi bien-loin de vouloir donner atteinte ici à la spiritualité & à l'intelligence de nos ames, en soutenant que la plus grande certitude que nous puissions avoir en cette vie, est celle qui

nous eſt donnée par les ſens : nous briſons les armes des Spinoſiſtes & des Athées qui reſtent alors ſans défenſe. Tout ce que nous avons prétendu ſoutenir ici, c'eſt que les ames ne peuvent pas jouir d'une conception pure, tant qu'elles ſeront attachées à la matiere, & que nos ames étant unies à nos corps, notre intelligence & notre perception ſeront tellement jointes enſemble, que la lumiere céleſte de l'une aura toujours beſoin du feu matériel de l'autre pour agir & ſe faire ſentir.

L'état des ſens le plus propre pour avoir des idées conformes à la nature des objets.

Qu'on nous pardonne cette digreſſion ; il s'agiſſoit de défendre contre des attaques ſérieuſes un des principaux fondemens de notre ſiſtême. Car ſi les idées qui nous ſont communiquées par les ſens ſont incertaines, & ſi nous ne concevons dans les objets d'autres qualités que celles que les ſens nous préſentent, il ne nous reſte plus aucun ſigne de la vérité, aucune marque de nos erreurs, ni aucune voie ſûre pour remédier aux vices de l'entendement & de la volonté. Si au contraire les idées qui nous viennent par les ſenſations ſont évidentes,

la plus grande partie des matériaux de nos connoiſſances eſt démontrée, toutes les opérations ſoit réfléchies, ſoit mixtes de nos ames, ſont appuyées ſur une baſe certaine, toutes les facultés intellectuelles peuvent recevoir un nouveau degré de perfection en opérant immédiatement ſur les ſens. Or ce degré de perfection conſiſte à avoir des organes délicats, ſuffiſamment tendus & ſuſceptibles de la plus grande impreſſion. Alors les ſenſations ſeront vives, diſtinctes & ſe feront aſſez remarquer pour que l'ame ſoit exactement inſtruite de tout ce qui l'environne. Alors nous ſerons à portée de juger des objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes, & des relations qu'ils peuvent avoir entre eux, ou avec nous. Cette délicateſſe, cette vivacité, cette diſtinction dans les impreſſions, eſt donc abſolument néceſſaire pour que l'eſprit jouiſſe de tous ſes droits; puiſque la repréſentation des objets eſt d'autant plus marquée que leur impreſſion eſt plus forte. Auſſi remarque-t-on tous les jours que les ames ſont plus ou moins affectées, ſelon que le ſentiment eſt plus ou

moins exquis. Des personnes sont touchées d'un spectacle, tandis que d'autres n'en sont nullement émues. Un concert ravit celui-ci, tandis que celui-là reste tranquille.

Sentiment aboli.

L'action de chacun des sens qui sont le sujet des sensations, peut être abolie & par conséquent l'ame privée du sentiment qui lui fournissoit les idées archétipes des choses. Cette abolition peut être générale comme dans l'apoplexie & dans la léthargie. Cette abolition peut être particuliere comme dans la paralysie, la surdité, l'aveuglement. Ces privations du sentiment que les Grecs ont connu sous le nom d'*anaisthésie*, & que nous pouvons rendre par celui d'*insensibilité*, regardent absolument la Pathologie, & sortent de notre Traité où nous ne considerons les hommes que dans l'etat de santé.

Sentiment diminué.

Cette action des sens peut être aussi diminuée, & cette diminution doit être regardée comme une dégradation du sentiment, si l'on part de ce point de perfection qu'il doit avoir. Cette dégradation reconnoît les mêmes causes qui font dégénérer la sensibilité;

c'eſt pourquoi pour le traitement général nous renvoyons à ce que nous avons dit ſur les vices de la ſenſibilité.

Anatomie des ſens.

Il s'agit maintenant d'entrer dans un plus grand détail, de décompoſer l'homme & d'examiner les connoiſſances qu'il tient de chaque ſens. Ces connoiſſances ſont ſi particulieres & tellement attachées à chaque ſens, qu'il n'eſt pas poſſible de les recevoir d'ailleurs que par ces ſens. De ſorte que ſuppoſant une ſociété de cinq perſonnes, qui n'auroit chacune qu'un ſens différent, il eſt certain qu'elles ne pourroient ni s'entendre entre elles ni ſe communiquer leurs idées. L'une n'auroit que les notions de lumiere & de couleurs, & l'autre que celles des ſons : ce que ne pourroit comprendre la perſonne qui n'auroit que le goût, l'odorat ou le tact pour juger des choſes. Cependant elles auroient deux ſentimens qui leur ſeroient communs, le plaiſir & la douleur ; mais elles raiſonneroient encore différemment ſur la nature de ces modes généraux & univerſels.

Ils ſont de

Les organes des ſens reçoivent les

deux especes. impressions soit immédiatement, soit médiatement. Ceux qui reçoivent les impressions immédiatement, ont des houpes nerveuses plus ou moins avancées & recouvertes de l'épiderme. Tels sont les organes du tact, du goût & de l'odorat. Les autres plus délicats, tels que sont les yeux & les oreilles, ne reçoivent les impressions que par l'entremise de l'air, & n'ont que des membranes lisses & polies qui sont les expansions des nerfs qui transmettent au cerveau le mouvement imprimé à l'organe.

TITRE PREMIER.

Des sens qui reçoivent immédiatement l'impression des objets.

CES sens ont entre eux des diversités & des ressemblances; c'est ce que l'on verra par l'examen particulier que nous en allons faire. Nous commencerons d'abord par le tact, qui est le sens le plus étendu, le plus général & en même-tems le plus simple.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Du Toucher.

COMBIEN le toucher a-t-il aidé à faire des découvertes dans les Sciences ? Il suffit de considerer les aveugles nés qui n'ont presque que cette maniere d'acquérir leurs connoissances. Avec combien d'art & de dextérité parviennent-ils à leurs fins ? Ils mesurent, ils comptent, il combinent & ne se trompent point. On pourroit dire en un mot que le tact est de tous les sens le plus Mathématicien & le plus Philosophe. En effet avec lui seul nous pouvons posséder presque toutes les Sciences qui ont la grandeur & la quantité pour objet; c'est-à-dire, tout ce qui se peut concevoir composé de parties. Ces parties sont-elles séparées ? Elles forment un nombre, & c'est l'objet de l'Arithmétique. Sont-elles continues ? Elles forment une étendue, & c'est l'objet de la Géométrie. Par le toucher nous connoissons le nombre, nous jugeons de la longueur, de la largeur & de la

Connoissances qui nous sont données par le toucher.

Les Mathématiques.

ſolidité des objets, nous pouvons donc avec lui ſeul devenir Arithméticiens & Géometres (*p*).

La Phyſique.

Ce n'eſt pas là les ſeuls avantages que l'ame retire du toucher. C'eſt par lui qu'elle connoît la diſtance ou la proximité des objets, leur mouvement ou leur repos, leur chaleur ou leur froid, leur ſéchereſſe ou leur humidité, leur dureté ou leur molleſſe, leur ſuperficie rude ou polie, leur forme & leur ſituation. Ne diroit-on pas que ce ſeroit du toucher que nous recevrions les premiers élémens de la Phyſique? Ne diroit-on pas auſſi que c'eſt de lui que nous viennent ces premieres perceptions qui font éviter certains objets & deſirer les autres lorſque nous tendons machinalement à notre conſervation.

Le tact eſt l'organe du plaiſir & de la douleur, & donne les premieres idées de la morale.

Si le tact eſt le plus ſavant de tous les ſens, il eſt auſſi le plus voluptueux. On ne ſe contente pas toujours d'entendre ou de voir un objet; on veut encore le toucher. L'ame reçoit, il

(*p*) Voyez ce que dit M. *Buffon* Hiſt. Nat. en parlant du ſens de la vue, de l'ouie & des ſens en général. Voyez auſſi la Bibliographie Médicinale, *pag.* 135. par M. *Dumonchaux*, Médecin de l'Univerſité de Douay, *in*-12. 1756, chez Ganeau.

eſt vrai, un grand plaiſir par l'ouie & par la vûe : mais c'eſt ſur l'organe du toucher que ſe fait le plus grand chatouillement, & c'eſt par lui qu'on éprouve cette ſinguliere démangeaiſon qui entraîne vers la volupté. Cependant ce bonheur eſt contrebalancé par un mal. Cet organe du plaiſir eſt en même tems le ſiege de la douleur. Sage précaution de la nature ! A peine penſerions-nous à nos beſoins ſi pendant l'ivreſſe de nos plaiſirs, la douleur ou un ſentiment preſque douloureux ne nous avertiſſoit de ſonger à notre conſervation. Quelle foule d'idées ſe préſente alors à l'imagination lorſque l'ame ſe repliant ſur elle-même, conſidere ces ſentimens, ſoit triſtes, ſoit agréables ! Tantôt elle rejette le paſſé, ou le regrette : bientôt elle goûte le préſent, ou cherche à l'éloigner. Tantôt elle eſpere l'avenir, ou le regarde comme un ſujet d'inquiétude. C'eſt le tact qui nous fournit par conſéquent les idées du bien & du mal, de notre félicité & de notre malheur. C'eſt donc avec raiſon que nous le regardons comme le plus Philoſophe de tous les ſens.

Vices du tact. Remédes.

C'est pourquoi si quelqu'un veut acquérir certaines connoissances conséquentes aux idées qui dépendent de la sensibilité du toucher, il doit entretenir ce sens dans toute sa délicatesse, ou tâcher d'atteindre à son point le plus exquis si l'on s'apperçoit qu'il soit émoussé ou presque aboli. Nous avons déja proposé des moyens en parlant de la sensibilité. Si ce sont des vices particuliers, soit de la peau, soit de la masse du sang qui produisent cet effet, il faut consulter des personnes versées dans l'art des *Machaons*.

PARAGRAPHE II.

Du Goût.

Nature du goût & ses rapports avec l'esprit.

LE goût est un tact fort sensible qui se fait dans la bouche, parce que c'est-là la porte par où passent les alimens dont les saveurs agréables doivent exciter l'appétit, & engager les hommes à réparer les pertes que leurs corps ont souffert, & dont les saveurs disgracieuses doivent les éloigner d'une pareille nour-

riture. Il peut être regardé comme la premiere & la derniere ſenſation à laquelle l'ame porte ſon attention. Les enfans n'ont pas d'abord d'autre plaiſir que celui de manger, ils ſont preſque tous gourmans. Les jeunes gens ſont détournés par d'autres paſſions, ou d'autres ſenſations plus fortes, & ſe ſoucient peu des bons morceaux. Les vieillards au contraire aiment la table, & n'ont guéres d'autres reſſources pour ſe dédommager des plaiſirs que leur procuroient autrefois les autres ſens qui s'amortiſſent & qui s'éteignent. Auſſi pluſieurs périſſent-ils par des indigeſtions.

Plus ou moins de ſenſualité pour les plaiſirs de la table, un diſcernement plus ou moins exquis des mets & des liqueurs montre ſouvent la qualité du jugement. *Paul Jove* remarque ſur le Pape *Adrien* VI (*q*) que comme il avoit le diſcernement faux en ce qui regarde le gouverne-

(*q*) *Merluceo Plebeio admodum piſci* Adrianus VI. *ſicut in adminiſtrandâ republicâ hebetis ingenii, vel depravati judicii, ita in eſculentis inſulſiſſimi guſtûs adeò delectatus ut ſuprà mediocre pretium, ridente toto foro piſcatorio, fuerit.* in Adrian. VI.

ment, auſſi avoit-il le goût dépravé en ce qui concerne la bonne chere, & qu'il aimoit la merluche au point que tout le marché de Rome ſe mocquoit de voir cette vile denrée extraordinairement renchérie par le goût du Pape. Nous ajouterons encore qu'on peut obſerver tous les jours que ceux qui prennent les alimens ſans choix, ſans diſcernement & qui les avalent d'une façon vorace, ſont pour la plupart des hommes froids & de peu de génie.

Science du goût.

On conçoit aiſément comment à l'occaſion des ſaveurs l'ame reçoit des ſentimens de plaiſir ou de peine: mais peut-être ne conçoit-on pas avec la même facilité comment on peut diſcerner la capacité des eſprits par l'impreſſion que font les ſaveurs ſur la langue ou ſur les parties qui l'environnent. La difficulté eſt réelle, & ſubſiſtera toujours ſi l'on ne fait pas attention que le goût qui a été donné à tous les hommes, & dont ils ne ſondent pas aſſez la nature, peut être réduit en une ſcience auſſi poſitive que la Muſique ou la Peinture. L'oreille nous a donné la ſcience des

ſons, les yeux ont fait un art des couleurs, pourquoi la bouche ne formeroit-elle pas une ſcience de goûts. Peut-être n'y a-t-il que ſept goûts primitifs dans la nature, de même qu'il n'y a que ſept couleurs & ſept tons. Sans doute qu'il ſe trouve auſſi des ſemi-tons dans les ſaveurs, de même qu'il ſe trouve des ſemi-tons tant dans les ſons que dans les couleurs. Obſervez la progreſſion des ſaveurs & vous les rencontrerez. Prenez pour exemple ces goûts douçâtres, doux, aigres-doux, aigrelets, aigres, &c. Il ſeroit poſſible d'avoir dans les ſaveurs une harmonie plus réelle encore, que celle que pourroit former le claveſſin des couleurs (*r*).

(*r*) C'eſt ainſi que M. l'Abbé *Poncelet*, ci-devant Recolet, copie & paraphraſe notre idée ſans nous en faire honneur, ou plutôt ſans nous citer; dans ſa *Chymie du goût & de l'odorat*, imprimée à Paris chez Piſſot 1756. *Diſſertation préliminaire ſur la ſalubrité des liqueurs & l'harmonie des ſaveurs. pag.* 18. » Pour l'agrément des liqueurs, il dépend du » mêlange des ſaveurs, dans une proportion harmo- » nique. Les ſaveurs conſiſtent dans les vibrations plus » ou moins fortes des ſels qui agiſſent ſur le ſens du » goût, comme les ſons conſiſtent dans les vibrations » plus ou moins fortes de l'air qui agit ſur le ſens de » l'ouie : il peut donc y avoir une muſique pour la » langue & pour le palais, comme il y en a une pour » les oreilles; il eſt très-vraiſemblable que les ſaveurs

Ces sauſſes où il entre différens aſſaiſonnemens, ne ſont-elles pas un concert de ſaveurs dont nos palais ſont les juges? Cet art dont nous eſquiſſons ici la théorie, n'étoit autrefois connu dans la pratique que ſous le nom de cuiſine. Encore cette pratique eſt-elle reléguée à de viles ſervantes, ou à des gens peu inſtruits? On a ſenti de nos jours que cet art pouvoit être exercé par des mains plus nobles, & s'embellir par des goûts plus délicats. *Comus* a des éleves qu'il peut avouer,

» pour exciter différentes ſenſations dans l'ame, ont » comme les corps ſonores, leurs tons générateurs, » dominans, majeurs, mineurs, graves, aigus, leurs » coma même & tout ce qui en dépend, par conſé» quent leurs conſonances & leurs diſſonances. Sept » tons pleins ſont la baſe de la muſique ſonore; pareil » nombre de ſaveurs primitives ſont la baſe de la mu» ſique ſavoureuſe, & leur combinaiſon harmonique » ſe fait en raiſon toute ſemblable «. Ici il donne une échelle des goûts ainſi compoſée: *acide*, *fade*, *doux*, *amere*, *aigre-doux*, *auſtére*, *piquant*. Il donne quelques exemples de combinaiſons pour compoſer un air ſavoureux. Enſuite il ajoute » Parmi les productions » ſingulieres d'une imagination badine, le fameux » claveſſin de couleurs mérite une place diſtinguée; le » ſuccès n'en étoit pas impoſſible, ſans doute, puiſ» qu'il y a ſept couleurs primitives, qui comme les » ſons & les ſaveurs, peuvent ſe combiner dans une » proportion harmonique, & conſéquemment faire » la baſe d'une muſique oculaire «. Peut-on une plus grande conformité entre les deux textes? le plagiat n'eſt-il pas manifeſte.

& va nous enrichir de *ſes dons* (*s*). Diſputant de gloire avec Apollon il aura à ſa ſuite des hommes qui joignant une certaine capacité à une étude profonde, connoîtront la vertu des alimens, le choix qu'il en faut faire, les réſultats de leur mixtion, le degré de cuiſſon qu'il leur faut pour les rendre plus faciles à digérer, les qualités qu'ils doivent avoir pour entretenir la ſanté, pour coopérer à la guériſon des maladies, pour reſtaurer les convaleſcens, pour convenir aux perſonnes maigres ou graſſes, foibles ou robuſtes, oiſives ou qui fatiguent beaucoup, aux enfans, aux jeunes gens, aux vieillards, aux filles, aux femmes groſſes, aux femmes en couche, en un mot à tous les hommes dans toutes les circonſtances de la vie. Nous avons tous les jours beſoin de nourriture, la cuiſine eſt donc un art néceſſaire, fort étendu par le nombre de matériaux qu'il emploie, & par les connoiſſances qu'il

(*s*) Suite des dons de Comus, ou l'Art de la Cuiſine réduit en pratique, par M. Le Comte de C**. *Paris*, 1742, 3 *vol. in*-12. On en attribue la Préface qui eſt regardée comme un chef-d'œuvre, au célèbre M. *Meunier de Querlon*.

exige de celui qui le possede, utile à tous les hommes, qui, trompés par les apparences, prendroient un poison comme quelque chose de salutaire, ou un aliment indigeste au lieu d'un aliment facile à digérer.

Par le goût on connoît la qualité des alimens.

C'est au goût seul que nous sommes redevables de toutes ces notions. Voyez les animaux dont le goût est le seul instinct, c'est par lui qu'ils connoissent la vertu des plantes & les alimens les plus analogues à la nature de leur être. Pourquoi les hommes doués d'organes aussi délicats seroient-ils dénués de ce privilége ? L'expérience ne leur apprend-t-elle pas que tous les acides sont rafraichissans, temperent l'âcreté des humeurs, en appaisent l'effervescence, diminuent la soif & facilitent l'excrétion des urines ? Que tous les amers sont stomachiques, fébrifuges, apéritifs, vermifuges ? Que tous les aromatiques sont échauffans, cordiaux, carminatifs, emménagogues ? Il n'y a point de classe de saveurs qui n'ait sa vertu spécifique & déterminée. Ne sait-on pas encore par expérience, que les mets que nous désirons se digérent

beaucoup mieux que ceux que le raiſonnement nous feroit accroire plus convenables dans ces cas ? N'a-t-on jamais remarqué que dans certaines maladies la nature excitoit un appétit extraordinaire pour des choſes qui devenoient alors le remede de ces maladies.

Vices du goût. Remédes.

Mais nous ne finirions pas s'il falloit détailler ici toutes les utilités du goût & les avantages qu'il procure à l'eſprit. Il paroît que le Public en eſt ſuffiſamment perſuadé, puiſqu'il a fait paſſer le mot de goût, du ſens phyſique dans le ſens moral, & qu'il appelle un homme *de goût* celui qui a un diſcernement fin & un choix juſte. Cette conviction générale, qui ne vient ſans doute que de ce qu'il eſt évident que l'eſprit ſuit les modifications des ſens, ſuffit pour prouver notre thèſe. Ce qui prouve en même tems la néceſſité d'une certaine délicateſſe dans le goût qui varie ſuivant les âges & les tempéramens. Si cette délicateſſe eſt altérée par l'uſage des choſes exceſſivement chaudes, trop froides ou trop aigres, il faut s'abſtenir de ces choſes & uſer de

leur contraire. Si ce vice provient des causes que nous avons cité en parlant des sens en général, il faut y appliquer les remedes indiqués. Le scorbut, les fumigations mercurielles, la carie & la noirceur des dents, les aphtes, la pourriture des gencives, les ulceres du nez occasionnent aussi une certaine dépravation dans le goût. Il faut attaquer la cause de toutes ces maladies & l'on voit bientôt les simptômes s'évanouir. L'estomac chargé de mauvais levains rend la bouche pâteuse ou amere, ce qui indique presque toujours la nécessité des émétiques ou des purgatifs. La perte du goût est souvent l'effet de la paralysie des nerfs de la langue, & quelquefois du défaut d'action des sucs salivaires, comme il arrive aux vieillards. Il faut tâcher d'y remedier par les céphaliques & les remedes qui peuvent pénétrer jusqu'à l'origine des nerfs. On se sert avec succès des semences de moutarde, du gingembre, de la pyrethre, de la décoction de roquette dans du vin. On recommande beaucoup le suc de sauge & de mâcher du raifort avant le repas.

PARAGRAPHE III.

De l'Odorat.

OUTRE que le nez sert à modifier la voix, il sert aussi à la respiration, la limphe mucilagineuse dont il est enduit, empêche que l'air par son passage continuel ne desséche la membrane pituitaire & ne la rende par-là incapable de recevoir les impressions que doivent faire sur elle les odeurs. C'est dans la portion veloutée de cette membrane que se distribuent principalement les nerfs olfactifs, & c'est cette portion qui doit être regardée comme le siége de l'odorat. Siége de l'odorat.

Ce sens nous a été donné par la nature, non-seulement pour notre plaisir, mais encore pour notre utilité. Les uns se pâment sur une rose & goûtent la plus douce volupté en respirant les exhalaisons de l'ambre ou du musc, tandis que d'autres doivent fuir de pareilles odeurs. Elles donnent des vapeurs, des convulsions, des maux de tête aux personnes qui ont le genre Son utilité.

nerveux fort ſenſible. Il s'échappe de tous les corps odorans une quantité étonnante de particules ſi déliées & ſi fines, qu'il peut en émaner pendant un grand nombre d'années ſans que ces corps diminuent ſenſiblement de leur poids. Ces particules peuvent également ſervir à notre conſervation, comme à mettre le trouble dans nos eſprits. *Démocrite* ſçut retarder pendant trois jours l'heure de ſon trépas en reſpirant la vapeur du pain chaud (*t*). Certaines odeurs volatiles & ſpiritueuſes rappellent à la vie en un inſtant. Nous ſommes avertis par l'odorat des qualités bonnes ou mauvaiſes de la plupart des choſes qui ſervent à notre nourriture. Un aveugle n'a pas d'autre moyen de connoître les alimens avant de les porter à ſa bouche. Il ſuit le principe général de la nature, qui a attaché un ſentiment de plaiſir à tout ce qui nous convient, & un ſentiment déſagréable à tout ce qui nous eſt nuiſible. C'eſt une impreſſion douce qui carac-

(*t*) Diogenes Laërtius *in ejus vitâ. lib. 9. num.* 43. Athenée. *lib.* 1. *cap.* 7. *pag.* 46. dit que c'eſt par la ſeule odeur du miel qu'il entretint ſa vie pendant quelques jours.

térise l'odeur des alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance, tandis que les alimens dangereux répandent des exhalaisons desagréables. C'est ainsi que toutes les plantes suaves à l'odorat sont analeptiques, & que celles qui sont d'une odeur vireuse, sont ou des poisons, ou somniferes. On pourroit établir ici la même doctrine que celle dont nous avons donné les élémens en parlant du goût.

Cardan croit qu'un odorat excellent est une marque d'esprit (*u*). Parce que la qualité chaude & séche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtil, & que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive & plus féconde. C'est pourquoi les Latins appelloient un homme d'esprit *Vir emunctæ naris*, & que *Martial* donne aux Romains la finesse de l'odorat du Rhinoceros (*x*). Cette opinion fon-

Ses rapports avec l'esprit.

(*u*) *Qui olfactu præstant ingeniosiores, quia calida & sicca cerebri temperies olfactu præstat. Talis verò ad imaginandum prompta & imaginum tenax ob siccitatem est. De subtilit. lib.* 13. Voyez aussi *Duncan* du sens commun. pag. 316.

(*x*) . . . . . . *Juvenesque, senesque,*
Et pueri nasum Rhinocerotis habent.
Lib. 1. Epigram. 3.

dée ſur l'expérience, eſt très-conforme à la raiſon. En effet ces émotions que l'ame reſſent par la préſence des corps odorans, ſont ſi douces qu'elles ne peuvent que lui rappeller les idées de ſon bien être. Elle ne les regarde pas comme des ſecours propres à la ſoulager dans ſon indigence ; mais elle les conſidere comme de nouveaux biens qui augmentent le tréſor de ſes plaiſirs. Leur jouiſſance eſt une ſource de volupté pour elle : & leur abſence n'eſt point un mal. Nos peres qui ont aimé les odeurs juſqu'à la ſuperſtition, ſe procuroient de douces extaſes par la vapeur des parfums. Ils parfumoient leurs corps, leurs habits, leurs maiſons pour ſe diſpoſer à l'étude & tenir leurs ames éveillées par l'attrait du plaiſir. Dans cette fameuſe ville qui domine ſur le Boſphore de Thrace, on a bâti un temple à l'Amour. Sur les autels de ce Dieu on brûle continuellement l'encens le plus exquis, & le grand Prêtre de ce temple croiroit au milieu de ſes amuſémens les plus ſenſuels, qu'il manqueroit quelque choſe à ſa félicité, ſi l'air qu'il reſpire n'étoit chargé des plus ſuaves

aromates. Ceux qui ont les organes trop épais, ſont privés de ſentimens auſſi doux & leur ame eſt privée par conſéquent de ces charmantes émotions qui lui fourniſſent mille idées gracieuſes & qui ſont le ſceau de ſon bonheur.

Ses vices. Remedes.

Si malheureuſement vous êtes privé de l'odorat par quelque paralyſie ou qu'il ſoit dépravé par quelque rhume de cerveau, il faut être très-attentif à y apporter remede. *Ettmuller* recommande dans l'un & l'autre cas (*y*) la marjolaine de quelque maniere qu'on l'emploie, comme le remede le plus efficace pour procurer le rétabliſſement de l'odorat. On ſe ſert de la graine de nielle (*z*) pour réſoudre la matiere glaireuſe qui s'amaſſant dans les ſinus frontaux, forme l'enchifrenement. On peut encore faire uſage du pouillot, du romarin, du parfum de ſuccin ou de gomme animé; en un mot de tous les remedes qui conviennent au catharre. L'*ozène* eſt un ulcere ſordide caché dans les

(*y*) *Opera medica tom.* 2. *part.* 1. *pag.* 790. *in-fol.*
(*z*) *Nigella arvenſis cornuta* C. B. *pin.* 145. ou *Melanthium Sylveſtre* J. B. 3. 209. Dod. pempt. 303.

narines, qu'il faut traiter méthodiquement pour recouvrer l'intégrité de l'odorat qui dans cette maladie eſt continuellement frappé par les émanations de corpuſcules pourris & infects. Le polype du nez eſt encore un mal qui empêche la liberté de cet organe, & qu'il faut détruire pour jouir de toute la bonté du ſens dont nous parlons.

Enfin par l'habitude qu'on a de reſpirer des eaux ſpiritueuſes, ou par l'uſage continuel du tabac, l'odorat peut être émouſſé & n'être plus ſuſceptible des impreſſions que devroient faire ſur lui des corps odorans moins vifs & moins pénétrans. C'eſt ainſi qu'en ſortant d'un grand jour à peine appercevons-nous les objets éclairés par une foible lumiere. De même auſſi les ſternutatoires font à peine leur effet ſur les perſonnes qui uſent habituellement du tabac; tandis qu'ils picotent vivement la membrane pituitaire & excitent de violens éternumens dans ceux qui s'abſtiennent, ou qui uſent très-peu de cette poudre qu'on prend ſouvent plutôt par caprice, que par néceſſité. Il n'y a

pas d'autre moyen pour combattre efficacement cette cauſe, que de ſe priver de ces eaux volatiles, & de rompre l'habitude qu'on a de prendre du tabac, ou au moins de n'en uſer que modérément.

TITRE SECOND.

Des ſens qui ne reçoivent pas immédiatement les impreſſions des objets.

L'AIR, ce fluide élaſtique qui environne tous les corps ſublunaires, doit avoir pour tranſmettre les mouvemens des objets juſqu'à nos organes, certaines qualités dont il ne peut être privé ſans que les impreſſions changent de nature. Eſt-il trop rare ou trop condenſé, trop humide ou trop ſec, trop chaud ou trop froid, trop peſant ou trop léger; la maniere dont les mouvemens ſont communiqués, eſt plus promte ou plus lente, & l'impreſſion faite ſur les organes qui ſont encore différemment modifiés par les différentes qualités de l'air, eſt plus vive ou plus foible? Un air

Il faut auſſi faire attention au milieu qui communique les impreſſions.

pur, ſerain & tempéré eſt celui qui eſt le plus propre pour agir ſur les ſens & pour les conſerver dans cette vigueur & cette ſoupleſſe néceſſaires afin de communiquer au cerveau tous les ébranlemens qu'ils reçoivent. Il ne s'agit donc pas dans l'examen des ſens tels que la vue & l'ouie, de faire ſeulement attention à l'organe; il faut encore avoir égard au milieu qui communique l'impreſſion. Mais nous abandonnons cette partie aux Phyſiciens pour ne nous occuper que de ce qui doit exiger les ſoins du Médecin Métaphyſicien.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la Vûe.

Avantages de la vûe.

L'AME reçoit tant de connoiſſances par les yeux, qu'être privé de la vûe, c'eſt déja avoir fait la moitié du chemin qui conduit au tombeau. Ne connoître ni la lumiere ni les couleurs, c'eſt être une créature d'un rang inférieur à l'homme. C'eſt en vain que le Ciel roule ſur nos têtes ces ſpheres brillantes qui ache-

vent leurs cours dans des tems prescrits. C'est en vain que les campagnes se parent de verdure & de fleurs. C'est en vain que les quadrupedes sont vêtus de peaux diversement bigarrées & que les oiseaux sont couverts de plumes dont le divers assortiment de couleurs forme le plus agréable spectacle. C'est en vain que la beauté est répandue sur les membres du corps humain, & que les graces se sont épuisées à former un beau visage. Toujours craignant d'être surpris ou de se tromper soi-même, la vie n'est qu'une suite d'inquiétude, d'ennui & de tristesse. Semblable à ces hommes ausquels on enleve la liberté & qu'on précipite dans les cachots les plus obscurs, on ne vit qu'avec soi-même ; & encore est-ce vivre lorsque la mort est une consolation ? Il est vrai qu'il se trouve des aveugles moins tristes & moins sombres, qui se croient par les avantages de la conversation dédommagés de la perte qu'ils ont faite : mais c'est un effort particulier de leurs ames, qui se contentent du peu de bien restant, & qui mettent à profit les délabremens de la fortune.

Ouvrons les yeux à cet aveuglé né : quel enchantement ! C'eſt une ſeconde naiſſance pour lui. Il ne ſe reconnoît pas dans cet univers. Il croit être tranſporté dans un nouveau monde. Son ame ſe multiplie ; il n'a cependant qu'une ſenſation de plus. Il admire l'ordre, la ſimétrie, la forme, l'agrément de tous les objets. Une roſe eſt non-ſeulement faite pour ſon odorat, mais encore pour ſes yeux. Les fruits frappent non-ſeulement ſon palais agréablement, mais encore ils rejouiſſent ſa vûe. Les ruiſſeaux qui par leur murmure n'avoient de charmes que pour ſon oreille, lui plaiſent encore par la tranſparence de leurs eaux & l'aménité de leurs rives. Toutes les qualités des objets ſont doublées, & l'imagination eſt enrichie d'un ſi grand nombre d'idées, qu'elle en eſt preſque accablée dans le premier moment.

Elle donne naiſſance à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture, à l'Optique, &c.

Les yeux charmés de la beauté d'un tableau ſi magnifique & ſi varié, excitent dans l'ame le déſir d'en conſerver la mémoire, & pour la rendre plus durable, ils l'engagent à faire des efforts pour en tirer une copie

exacte. C'est de-là que prennent leur origine la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, l'Optique & toutes ses parties. Dites-nous, savans Disciples des *Apelles*, des *Phidias*, des *Vitruves*, quels ont été vos guides dans ces chefs-d'œuvre qu'a admiré votre postérité? Ne sont-ce pas vos yeux qui frappés de la simétrie, de l'accord, de la juste proportion des choses, ont formé en vous l'image de ces ensembles réguliers & agréables dont l'exécution hardie & mesurée fait l'admiration de tout l'univers. Illustre *Perrault*, l'honneur de la Médecine & de l'Architecture, toi que j'ai célébré autrefois dans mes vers (&), découvre-nous les trésors où tu as puisé toute ta science! N'est-ce pas dans cette divine harmonie que tu as trouvé dans le corps humain, dans ces nobles proportions que tu as apperçu dans tous ses membres, que tu as conçu ces idées sublimes qui t'ont rendu pere de ces productions vraiment grandes & vraiment belles?

(&) *Amphitheatrum Medicum. Poëma pro solemni restaurati Amphiteatri inauguratione, an. 1745.*

S'il n'eſt pas poſſible de douter que toutes ces connoiſſances ne ſoient parvenues à nos ames que par l'entremiſe des yeux, on ne peut pas nier non plus que c'eſt le même organe qui nous a fait découvrir les loix de l'Optique & des autres parties de cette Science, qui conſiderent ſoit les réflexions, ſoit les refractions de la lumiere, & qu'il a plû à nos peres de nommer dioptrique & catoptrique. De combien de découvertes ne ſommes-nous pas redevables aux lunettes, aux téleſcopes & aux microſcopes. C'eſt par leur moyen que les hommes ont apperçu clairement ce qu'ils ne voyoient que dans l'ombre; qu'ils ont découvert dans cet univers mille phénomenes à jamais ignorés ſans ces inſtrumens; qu'ils ont été enrichis d'un nouveau monde plus petit que celui qu'ils habitent, mais qui par ſa propre petiteſſe prouve la grandeur de l'ouvrier qui l'a formé.

Toutes ces obſervations ſont oculaires, il eſt vrai; mais qui ſeroit aſſez injuſte pour ne pas reconnoître dans les *Keplers*, les *Caſſinis* & les *Bernouillis* une ſupériorité de jugement qui

qui les a conduit à l'immortalité ? Ces obſervations ſont oculaires ; mais qui ſeroit aſſez ſtupide pour refuſer à *Newton* cette pénétration & cette intelligence qui l'ont diſtingué des autres hommes ? Les verres lenticulaires, ajoutera-t-on, ſont plus propres à favoriſer la ſubtilité des yeux des obſervateurs, qu'à prouver leur ſagacité : mais ne ſeroit-ce pas être aveugle ou bien peu clairvoyant, que de ne pas appercevoir une vaſte étendue de génie dans les *Leewenoecks*, les *Malpighis* & tant d'autres qui ont couru la même carriere avec tant de ſuccès.

Elle donne des idées de Politique, de l'Imprimerie, de la Gravure, des Pantomimes.

Une vûe perçante eſt donc bien propre à favoriſer toutes les opérations de l'entendement. C'eſt par elle que nous jugeons même de toutes les ſituations de l'ame, & que nous pouvons connoître ſes vices & ſes vertus. Regardez les viſages & ſur-tout les yeux qui ſont les vrais miroirs de l'ame ; ils vous en peignent toutes les affections. Ceux-ci ne peuvent vous céler la colere, la fureur, le courage, la hardieſſe, la douleur, la triſteſſe de l'être qui les anime. Ceux-là vous

indiquent la joie, la timidité, la peur, la nobleſſe, le bon naturel du principe qui les fait mouvoir. C'eſt là-deſſus que vous pouvez établir la regle de votre conduite, meſurer les diſcours que vous devez tenir dans la ſociété, connoître les égards que vous devez avoir dans la vie civile. Les yeux ſont donc encore des précepteurs qui nous avertiſſent de nos devoirs, & qui nous conduiſent dans nos actions. Que pourroient faire de mieux des Philoſophes ſuffiſamment inſtruits des préceptes de la morale, & qui ſeroient continuellement aſſis à nos côtés.

Au reſte, ſi nos mouvemens intérieurs ſe manifeſtent au-dehors malgré nous par des traits que notre front ne peut démentir, notre ame n'a-t-elle pas cherché elle-même à peindre à notre vûe ſes ſentimens les plus ſecrets & ſes penſées les plus intimes? Par l'écriture nos yeux jouiſſent des mêmes privileges que nos oreilles, & les paroles qui n'étoient qu'un ſon fait pour l'organe de l'ouïe, par une étrange métamorphoſe, prennent un corps & deviennent ſenſibles à la vûe.

C'eſt donc à cet organe qu'il faut rapporter l'invention & la connoiſſance de cet art admirable & preſque magique qui fut trouvé à Mayence, qui multipliant à l'infini les Ecrits des Auteurs, les préſerve de l'oubli, les tranſmet à la poſtérité & porte le dernier coup à l'ignorance. C'eſt à cet organe qu'il faut rapporter l'invention du geſte qui confere au diſcours une vertu particuliere par laquelle l'acteur ou l'orateur remuent plus ou moins fortement les paſſions. Par le geſte on peint tellement ſa penſée ou le mouvement qui agite, qu'on ſe fait entendre des ſourds & des nations qui parlent un autre idiome que nous. C'eſt-là ſans doute la langue univerſelle, il ne s'agit que de la réduire en art. En vain l'a-t-on cherché dans des abſtractions méthaphyſiques. Le geſte peut rendre tous les ſentimens, & le langage n'eſt fait que pour exprimer les ſentimens. *Roſcius* étoit ſi excellent pantomime, qu'il parioit contre *Ciceron* exprimer par le geſte tout ce qu'il pourroit mettre dans ſes harangues. C'eſt encore à cet organe qu'il faut rapporter l'inven-

tion du jeu des pantomimes, qui par leurs gestes & leurs postures représentent les actions & les personnes. Les Anciens avoient poussé cet art à un plus haut degré de perfection que nous.

Vices de la vûe. Remedes.

De tout ceci il en résulte la nécessité d'un bon organe pour bien voir & bien distinguer les objets. C'est une conséquence qu'en peut tirer l'esprit le moins attentif. Mais, hélas ! si la vûe est un des sens qui a le plus d'utilités, c'est aussi celui qui est accablé du plus grand nombre d'infirmités. Ces infirmités sont communes ou particulieres, & demandent toute la sagacité d'un Médecin pour y remédier. Cette multitude de maux n'est enfantée que par le grand nombre de parties qui servent à la vision. Ici les humeurs transparentes de l'œil doivent modifier par différentes refractions les rayons de lumiere : ces humeurs peuvent être épaissies par un vice général des liqueurs, ou par un vice qui leur est particulier. Là une membrane fine & déliée doit recevoir les impressions des rayons visuels, & le nerf optique communique les im-

preſſions qu'elle reçoit. La prunelle doit ſe dilater dans l'éloignement des objets & dans l'obſcurité, & doit ſe rétrécir à la proximité des objets & à la clarté. Les muſcles du globe & ceux des paupieres doivent approcher ou éloigner le criſtallin de la rétine. Toutes ces parties peuvent-être trop foibles ou trop fortes, paralyſées ou trop tendues, enflammées ou œdemateuſes.

Tantôt la glande lachrymale doit humecter le devant du globe, le clignotement de la paupiere ſupérieure étendre cette ſéroſité, & la rencontre des deux paupieres la diriger vers les points lachrimaux. Mais cette glande peut être obſtruée, l'humeur qui en coule être d'une mauvaiſe nature, les points lachrimaux & le ſac naſal être bouchés. Tantôt les ſourcils doivent détourner la ſueur & l'empêcher de tomber ſur l'œil, & les cils empêcher la pouſſiere & les inſectes d'entrer dans les yeux pendant qu'on les tient ouverts. Mais les ſourcils peuvent tomber & les cils être renverſés en dedans ou être collés par une chaſſie dure & ſéche. Les noms, les défini-

tions, les différences, l'étiologie, les caracteres de ces maladies suffisent seuls pour remplir d'amples volumes; & leur cure exige les soins les plus particuliers des hommes les plus versés dans l'anatomie & la pratique Médicale. Ce sont ces hommes qu'il faut consulter lorsqu'il s'agit de remédier aux vices de la vûe. Nous ne pourrions en donner ici qu'une notion fort légere; insuffisante par conséquent pour les personnes qui sont peu initiées dans les misteres de la Médecine & inutile pour ceux qui ont consacré leur vie entiere à l'étude & à la guérison des maux qui attaquent la race humaine.

PARAGRAPHE II.

De l'Ouie.

Avantages de l'ouie. Connoissance de la Musique.

IL n'est pas besoin pour prouver les charmes des sons & le pouvoir de la Musique sur les cœurs, de rappeller ici l'histoire d'*Orphée* qui attiroit les animaux & les choses inanimées aux sons de sa lyre, & de faire descendre ce puissant Chantre de la

Thrace aux enfers pour en retirer ſa femme *Euridice* en attendriſſant le cœur peu flexible de *Pluton* par la douceur de ſon harmonie. Il n'eſt pas beſoin de retracer ici la fable d'*Amphion* qui rebâtit les murs de Thebes en attirant les pierres au ſon de ſon luth, ni le prodige d'*Arion* qui par les accords touchans de ſa harpe rendit un dauphin ſenſible à ſa diſgrace & ſe ſauva des eaux porté ſur le dos de ce poiſſon. Il ſuffit de ſe rappeller ces doux raviſſemens qu'on a éprouvé dans un concert, ou cette volupté qu'on a reſſenti au chant d'une voix mélodieuſe. La muſique donne du courage aux ſoldats qui vont affronter les périls de la guerre, elle répand l'allegreſſe ſur les convives les plus ſévéres, elle charme les cœurs tendres & exprime les plaintes & les ſoupirs des amans. On rapporte même qu'elle excita la fureur, & que par un admirable enchantement elle ramena le calme dans tous les eſprits agités.

Avantages de la Muſique.

Tranſportons-nous dans ce palais bâti par la main des Fées, où tout ſemble fait pour plaire à nos ſens.

Quelle aimable troupe de Nimphes ſe préſente à notre vûe ; le chœur enjoué des Graces forme des danſes légeres & badines, les Jeux & les Ris les enchaînent avec des guirlandes de fleurs, les Sirenes mêlent leurs voix aux accords des inſtrumens les plus touchans. Tantôt ce ſont des jardins éclairés par l'Aurore qui fuit les embraſſemens du vieux Titon pour ſe précipiter dans les bras du jeune Cephale. Tantôt c'eſt la Cour brillante de Venus entourée des plaiſirs & recevant les hommages les plus purs des mortels. Ici c'eſt un temple dont les colonnes d'or maſſif ſoutiennent un toît d'ivoire, les portes ſont d'argent parſemé des pierres les plus précieuſes & les plus brillantes, dans le fond s'éleve un trône où eſt aſſis le Soleil environné de toute ſa gloire & de toute ſa lumiere. L'imprudent *Phaëton* ſe proſterne à ſes pieds pour obtenir de lui la permiſſion de gouverner ſon char pendant un jour. Ici c'eſt *Armide* qui uſe de tout le pouvoir de la magie ; elle change les rochers en palais magnifiques, les torrens en caſcades agréables, les de-

ſerts en campagnes fleuries & abondantes. Si vous fermez vos oreilles, tout ce ſpectacle devient muet, le charme eſt diſſipé, & ce n'eſt qu'un jeu de l'imagination que la moindre réflexion détruit. Tous ces palais ne ſont plus que de ſimples décorations, & toutes ces Divinités ne ſont que des automates qu'on croiroit agir par reſſort, ou plutôt des pantomimes dont les geſtes ridicules amuſent pour un inſtant. Si au contraire vous rendez la liberté à votre ouie, tout s'anime. Vous entendez le ramage des roſſignols, les gémiſſemens des tourterelles, le murmure des oiſeaux, les mugiſſemens de la mer, le ſifflement des vents. Vous n'êtes plus ce ſpectateur froid & déſintéreſſé qui ne prend aucune part à ce qui ſe paſſe ſur la ſcène. Malgré vous la conſonance de pluſieurs ſons bien proportionnés, excitent dans vous des ſentimens de joie & de magnificence. Le chromatique vous diſpoſe à la douleur & à la triſteſſe. Les diſſonances non préparées & réitérées annoncent la ſurpriſe, la fureur, le déſeſpoir. L'agitation des eſprits ſemble être conforme aux mou-

vemens différens des airs. La meſure eſt-elle vive & animée ? l'allegreſſe & la gaieté s'emparent de votre ame. La meſure eſt-elle précipitée ? l'ame participe à cette vivacité. Elle manifeſte ainſi ſon dépit & ſa colere, de même que la nature annonce ſon courroux par la tempête & les orages. La meſure eſt-elle grave ? elle éleve vos ſentimens : eſt-elle lente ? elle vous diſpoſe à la molleſſe & au repos : eſt-elle languiſſante ? elle peint la douleur d'une perſonne affligée. Cette image paſſe dans votre cœur, émeut ſa pitié & lui fournit le germe de la mélancolie & de la triſteſſe.

Origine de la danſe.

Pour peu que vous ſoyez Phyſicien, vous comprendrez comment la danſe naît de la muſique, & pourquoi même à ce villageois groſſier il faut au moins un Coridon qui faſſe gémir ſous l'archet les cordes d'un inſtrument enroué pour le faire entrer en cadence, & lui faire inventer mille poſtures plus biſarres les unes que les autres. La portion dure des nerfs qui ſe ſont diſtribués à l'oreille, communique avec les nerfs de toutes les extrêmités. C'eſt de-là que dans

un concert vous battez des pieds & des mains la meſure ſans vous en appercevoir. C'eſt de-là que cet enfant ſans connoiſſance, s'agite ſur les bras de ſa nourrice aux ſons d'un air badin & enjoué. C'eſt donc à l'oreille que nous devons les premieres notions de la danſe. Des démarches compaſſées, des attitudes étudiées exécutées ſans la muſique, ſont de froides momeries & des tours inſipides de ſoupleſſe.

Origine de l'éloquence, de la poëſie, de la déclamation.

Les nerfs de l'ouie communiquent non-ſeulement avec les nerfs des extrêmités; ils envoient encore des rameaux à la langue & communiquent avec ceux qui ſe diſtribuent aux organes de la voix. Ce qui lie entre eux un commerce fort étroit, & ce qui rend leurs intérêts communs. C'eſt pourquoi ce ſourd de naiſſance eſt muet; c'eſt pourquoi vous n'entendez qu'avec peine les ſons qui ſe prononcent avec quelque difficulté; c'eſt pourquoi vous avez la démangeaiſon de vouloir chanter un air qui vous eſt connu, & que vous entendez chanter par une autre perſonne. Il faut donc rapporter à l'oreille tous les

avantages de l'art de communiquer ſes penſées par la parole. C'eſt elle qui a enfanté l'Eloquence, la Poëſie, & la Déclamation. L'Eloquence qui eſt cette Muſique naturelle qui ravit les eſprits & ſubjugue les cœurs. Elle eſt douce dans *Iſocrate*, vive dans *Demoſthene*, nombreuſe dans *Ciceron*, conciſe dans *Tacite*, mâle dans *Boſſuet*, ornée dans *Flechier*. La Poëſie, cette autre fille de l'oreille, cette ſœur de la Muſique, mais plus ornée & plus brillante que l'Eloquence, ne marche qu'en meſure & qu'en cadence. Faite pour chanter les Dieux, les héros, la vertu, elle ſoupire avec les infortunés, elle prête ſes plus doux accens aux plaiſirs & à la volupté.

C'eſt à la muſique qui nous donne de la gaieté, c'eſt à la gaieté qui nous donne du goût pour les ſons cadencés & meſurés que nous devons l'art de faire des odes, des chanſons, en un mot toute la Poëſie lirique. Et où eſt-elle mieux exprimée cette gaieté que dans les chanſons des François ? On les croiroit volontiers inventeurs de ce genre de poëme par la naïveté,

la variété & l'élégance qu'ils y mettent. Ils y ont fait paſſer tout l'enjouement, toute la légereté & la délicateſſe qui forment le caractere propre de la nation. De ſorte que la chanſon moins élevée que l'ode, eſt preſque toujours une ſuite de madrigaux, ou d'épigrammes. A peine en a-t-on entendu chanter quelques couplets, qu'on eſt diſpoſé à rire & qu'on ſe trouve plus à l'aiſe dans une compagnie où l'on annonce par ce ton que doit y regner la liberté.

Si la parole exprime la penſée, le ton donne la force, l'agrément & la valeur à la parole. Ce talent de donner le ton qui convient à chaque choſe dans un diſcours, nous le nommons Déclamation. Un récit oratoire toujours monotone, ennuie & endort. Les ſons mêmes les plus agréables trop ſouvent répétés, deviennent déſagréables par la continuité fatigante de leur action ſur les mêmes fibres. Les accens de la voix doivent donc varier ſelon les parties qui compoſent le diſcours, ſelon les paſſions qui y regnent & ſelon les figures qui l'embelliſſent.

Suivant la doctrine que nous venons d'expoſer, on peut conclure qu'un des plus grands avantages pour les hommes, eſt de poſſeder un organe de l'ouie, ſenſible, fin & délicat. Leur eſprit en eſt beaucoup meilleur, & leur ame en retire mille notions qu'elle n'auroit pas, ſi les corps étoient privés de cet organe, ou ſi cet inſtrument étoit défectueux. De-là vient que ceux qui ont l'oreille fine, ont preſque toujours les opérations de l'entendement faciles, & que les enfans qui ont cet avantage, montrent ordinairement plus de raiſon qu'on n'en devroit eſpérer à leur âge. On auroit pû augurer que cet homme dont parle *Petrarque* (*a*), qui étoit moins charmé du chant des roſſignols, que du croaſſement des grenouilles, avoit le jugement faux : de même que ce phyſionomiſte qui, ſans connoître de viſage le fameux *Coypel* (*b*), aſſura qu'il étoit Peintre après l'avoir vû pendant la repréſentation d'une piece qui l'appliquoit beaucoup, tenir

(*a*) *De remed. Fortun.* l. 2.

(*b*) Lettres Philoſophiques ſur les phyſionomies, part. 2. lett. 5.

ſon pouce levé comme s'il eût été employé à ſoutenir ſa palette. Nous connoiſſons un homme qui ſans avoir la voix fauſſe, n'a jamais pû mettre ſur l'air la moindre chanſon : ce qui ne provient ſans doute que du vice de ſon oreille. Cet homme eſt abſolument inepte pour toutes les ſciences, quoiqu'il ait embraſſé une profeſſion qui exige beaucoup d'étude ; il déraiſonne même ſur les plus petites choſes qu'on peut apprendre par l'uſage.

Mais une des grandes ſciences de l'ouie, ſcience à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention & dont on n'a pas parlé juſqu'à préſent ; ſcience qui eſt plus utile que toute l'harmonie des ſons, puiſqu'elle tend ſouvent à conſerver la vie ; ſcience qui nous fait diſtinguer tous les objets auſſi bien que la vue, c'eſt cette adreſſe de l'oreille à diſcerner les objets par le bruit qu'ils font lorſqu'ils retentiſſent. Le choc de deux pierres fait un autre bruit que le bois que l'on briſe ; l'eau qui tombe reſonne autrement que du fer que l'on caſſe. Au ſon ſeul nous diſtinguons

la ſcieure de bois, de la limaille de fer, la limaille de fer de celle de plomb, & celle-là de celle de tout autre métal. Remuez du bois, vannez du bled, agitez des pois, ſecouez de la paille, grincez les dents, frappez des mains, limez des métaux, fermez un livre, agitez du papier, déchirez du taffetas, coupez du drap ou de la toile, excitez dans l'air un bruit quelconque avec quelque corps ſonore, vous produirez des ſons tous différens les uns des autres, qui marqueront même la quantité, la force, la douceur, la molleſſe & ſemblables qualités ſoit du corps, ſoit de l'action dont elles partent. On pourroit donc par l'oreille ſeule connoître une grande partie de la nature des corps & c'eſt un des moyens que les aveugles emploient avec tant de ſuccès. Quand il s'agit donc de connoître les propriétés de la matiere, les yeux ſeuls, le tact ou tout autre ſens ne ſuffiſent pas. Il faut y employer tous les ſens. De-là vient ſans doute que nous ſommes ſi ignorans ſur une choſe qui nous environne, & qui nous eſt ſi intime.

Les

Les individus de la même eſpece rendent des ſons du même genre, mais ils ont auſſi des choſes qui les différencient. La voix de chaque homme eſt différente, & il en eſt des voix comme des phyſionomies. Le cris d'un chien eſt différent de celui d'un autre chien. Un maître ſans le voir, ſait ſi c'eſt ſon chien qui crie ou ſi c'en eſt un autre qui ne lui appartient pas. On diſtingue le bruit d'une cloche de celui d'une autre cloche; un aveugle ſait ſi c'eſt la cloche de ſa paroiſſe qui ſonne ou celle de toute autre égliſe. On ne ſe trompe pas même ſur les nuances des ſons, on connoît ſi c'eſt une charrête, un caroſſe public ou bourgeois, ou toute autre voiture qui paſſe dans la rue. L'oreille connoît encore par l'intenſité du ſon la diſtance de l'objet qui l'a produit.

Vices de l'ouie. Remede.

Si la fineſſe de l'ouie eſt altérée par le trop grand relâchement ou la trop grande tenſion, il faut y apporter les remedes que nous avons indiqué en parlant des vices généraux des ſens. Ces vices ſont-ils particuliers tels que les ulceres, les tintemens, les dou-

leurs de l'oreille, l'érosion & la rupture du timpan? il faut consulter les Médecins, qui, souvent par des remédes efficaces, dissiperont cette difficulté d'ouie & cette surdité que le vulgaire est tenté de croire incurable.

TITRE TROISIEME.

Des Sens comme causes des distractions.

Causes des distractions.

LES avantages qui résultent d'avoir des sens exquis sont contrebalancés par un inconvénient leger, il est vrai, mais qui empêche l'ame de faire attention à ses opérations. Chacun des sens a cet inconvénient & peut détourner ailleurs les esprits dans le tems même qu'on est à réfléchir. Il n'y en a pas qui y soient plus sujets que l'ouie & la vûe. Il arrive tous les jours lorsque nous méditons, qu'un instrument de musique, qu'une voix sonore, qu'un bruit confus ou inopiné, font cesser tout-à-coup notre application, & font perdre de vûe l'objet de nos réflexions. Souvent différens objets qui passent devant nos yeux, nous cau-

ſent mille diſtractions : parce que les mouvemens qui excitent les ſentimens étant plus forts que ceux qui produiſent les idées, l'ame ceſſe de réfléchir pour ne plus s'occuper que de ce qui frappe les ſens, à la converſation deſquels elle eſt toujours attentive. Delà il eſt facile de voir que nous ne pouvons être diſtraits que dans les opérations *réfléchies* de notre ame, puiſque nos connoiſſances *ſenſibles* doivent être multipliées par les ſenſations.

Il arrive quelquefois que notre application eſt ſi forte, que nous n'entendons ni ne voyons les objets qui ſe préſentent à nos ſens d'une maniere aſſez vive. Mais ces cas ſont rares & exigent la plus grande attention de notre ame.

Les lieux tranquilles ſont les plus propres pour y méditer.

Ceux qui s'adonnent aux ſciences & qui déſirent retirer quelque fruit de leurs travaux, doivent donc pendant le tems de leurs études, choiſir un lieu tranquille où ils puiſſent ſe concentrer en eux-mêmes, & où leurs ames ne ſoient pas détournées par les objets extérieurs lorſque ſe repliant ſur elles-mêmes, elles font

attention à toutes leurs idées (*c*).

Preſque toujours la ſolitude invite à faire des réflexions. On ſe trouve ſoi-même, & il eſt difficile de ne pas entendre alors la voix non étouffée de ſa conſcience ou de ſa raiſon.

Lorſqu'il s'agit de ſe concentrer en ſoi-même & de jouir de toute la liberté de ſon eſprit par ce calme des ſens & des paſſions, les uns préferent la cime d'une montagne, les autres ſe plaiſent au pied d'une coline. Ceux-ci aiment à errer dans une raſe campagne, ou dans des jardins fleuris ; ceux-là cherchent la fraîcheur des boſquets & le ſilence des bois. Chacun doit en

(*c*) . . . . » Pour animer ma voix
» J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois . . .
» Tantôt un livre en main errant dans les prairies
» J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries.
» Tantôt cherchant la fin d'un vers que je conſtrui,
» Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Boileau, ep. 6.

Le P. *Vaniere*, ſur la fin du premier livre de ſon *Prædium ruſticum*, déplore la deſtruction d'un bois qui appartenoit aux Jéſuites de Toulouſe.

Ubi nunc virides tacitique receſſus,
Qui tantos aluere viros ? Inſtaret acerba
Cum jam penè dies perituris ultima ſylvis
Proh ! Quali tonuit Parnaſſia murmure rupes, &c.

agir là-dessus selon son tempérament, sa façon de penser, son goût & même son caprice, qu'il est très-permis de satisfaire en cette occasion. On pourroit ici faire un reproche à *Quintilien* d'être trop sévere en regardant les bois & les forêts comme des lieux peu propres à favoriser l'étude. Il les condamne d'une maniere trop générale & trop absolue sur ce que la liberté de l'air qu'on y respire, la fraîcheur de l'ombre & des feuillages, la beauté des arbres, l'aménité du lieu, le bruit des zéphirs peuvent souvent nous détourner. Une pareille retraite, dit-il; inspireroit plutôt le plaisir & la mollesse, qu'elle n'engageroit à s'occuper des pensées qu'enfante un esprit qui se replie sur lui-même. L'endroit qu'on choisit pour faire ses méditations doit être le palais du silence (*d*); Jettez les yeux sur *Demosthene* qui se cachoit dans un lieu d'où il ne pouvoit ni rien voir, ni rien entendre, afin d'être entierement occupé de son

(*d*) *Mihi certè jucundus hic magis quam studiorum hortator videtur esse secessus.* M. Fab. Quintil. *Inst. Orat. lib. X. cap.* 4. & *quam altissimum silentium scribentibus maximè convenire nemo dubitaverit.* Id. Ibid.

travail & de n'en être pas diſtrait par ſes ſens (*e*). Fondé ſur ce principe, ce célébre Rhéteur recommande de travailler la nuit ſans cependant intéreſſer ſa ſanté. Précepte qui peut s'accomplir pendant le jour même, ſi l'on ſe renferme dans une demeure tranquille & ſi exactement fermée, qu'on empêche toute lumiere extérieure d'y pénétrer. On éclairera alors cette obſcure ſolitude avec une bougie dont les foibles rayons ne feront pas aſſez d'impreſſion ſur les yeux, pour détourner l'ame de l'attention qu'elle veut donner à ſes propres opérations. C'eſt ainſi que le jour même on peut imiter ce calme & ce ſilence de la nuit, pendant lequel l'eſprit peu diſtrait, réunit toutes ſes forces, abandonne la matiere qui l'environne, jouit de ſa propre lumiere & goûte cette heureuſe liberté pour laquelle il avoit été formé, & qu'il ſent ſi ſouvent opprimée par le poids du corps auquel il ſe trouve enchaîné. Sans doute que l'ignorant *Zoïle* qui repro-

(*e*) Demoſthenes *melius qui ſe in locum ex quo nulla exaudiri vox, nihilque proſpici poſſet, recondebat, ne aliud agere mentem cogerent oculi.* Id. Ibid.

choit à *Demosthene* que ses ouvrages sentoient l'huile, avoit peu éprouvé ces puissans efforts de l'esprit qui s'élance dans sa sphere, & ces entousiasmes précieux qu'inspire une nuit profonde.

Que les regles établies ci-devant ne sont pas sans exception.

Il ne faut pas tellement prendre ces choses au pied de la lettre, qu'on abandonne précipitamment ses travaux à cause du moindre bruit qu'on entend : le scrupule ne doit pas être poussé si loin. Au contraire il faut s'accoutumer à réfléchir dans les endroits les plus tumultueux. *Demosthene* lui-même, qui aimoit tant les lieux retirés & éloignés du fracas du monde, nous servira encore d'exemple. Ce foudre d'éloquence se promenoit quelquefois sur les bords de la mer, afin que son attention peu distraite par le bruit des flots, se conservât aussi entiere lorsqu'il parcourroit les rues les plus fréquentées & les marchés les plus tumultueux de la ville. Ce n'étoit pas là le seul avantage qu'il se procuroit, il en retiroit encore un autre non moins réel. C'étoit de ne pas s'effrayer de ces

frémiſſemens populaires qui s'élevoient lorſqu'il prononçoit ſes harangues.

Que les Senſations internes peuvent également nous détourner.

Ces exceptions à la regle générale, bien loin de l'affoiblir, ne ſont que la confirmer. Ainſi l'on peut regarder comme une loi ſûre, celle que nous venons de propoſer au ſujet de ce ſentiment exquis qu'on regarde comme le premier inſtrument de l'ame : c'eſt d'empêcher que les ſenſations extérieures ne détournent ailleurs les eſprits. La même loi n'eſt pas moins certaine pour les ſenſations intérieures, & l'expérience le prouve aſſez. Souvent une ſenſation interne cauſe mille diſtractions. C'eſt ainſi que l'envie d'uriner ſera une cauſe occaſionnelle de ce que nous penſons plus foiblement. Un grand nombre de rameaux nerveux ſont obligés de balancer l'effort des tuniques de la veſſie qui réſiſtent à leur dilatation. Ce ſentiment eſt plus fort que la penſée & diſtrait ſouvent l'homme de cabinet qui ne veut pas quitter ſon bureau, ſoit par pareſſe, ſoit par attachement au travail. On doit dire

la

la même chofe des autres fenfations internes, & ce feroit vouloir fe répétér, ou fe jetter dans des détails inutiles, que d'en parler plus au long.

CHAPITRE II.

De l'Imagination.

Sujets qu'on doit traiter dans ce Chapitre.

ON confulte tous les jours les Médecins fur les maladies qui dérangent totalement l'Imagination & l'ordre des idées, comme il arrive dans la manie, la démence, la folie, le délire, la phrénéfie ; parce qu'on eft intimement perfuadé que l'ame par elle-même n'eft point fufceptible de ces altérations, & qu'il n'y a que les défordres du corps qui puiffent produire de pareils changemens dans l'efprit. Pourquoi ne penfe-t-on pas également à remédier à certains principes défectueux qui fe rencontrent dans les opérations animales ? Seroit-ce parce qu'on ne feroit pas convaincu que ces vices particuliers dépendent de l'organifation corporelle ? Mais

par les mêmes raiſons qu'on eſt engagé à croire qu'un grand dérangement dans les facultés intellectuelles provient du déréglement de la machine humaine, on eſt auſſi fondé à penſer que certaines dépravations de l'eſprit naiſſent de la mauvaiſe habitude des corps. Seroit-ce parce que ces défauts ſont légers, & n'intéreſſent ni la ſanté, ni la vie ? Mais ces défauts paroîtront d'autant plus légers, qu'on aura plus beſoin d'y remédier; & celui qui ne connoît d'autre bien que la vie végétative, ſe trouve toujours privé de la douceur de la vie civile, & de la conſolation de la vie intérieure. Que les hommes connoiſſent donc une fois leurs véritables intérêts. Qu'ils découvrent aux Médecins les vices de leur entendement & de leur volonté. Ce ſont des maîtres qui ne prétendront pas les guérir par des préceptes, ou des leçons, vraies amulettes des maladies de l'eſprit : mais qui les guériront en y appliquant des remédes appropriés. Nous allons expoſer ces remedes en examinant ici les vices de l'imagination que nous réduiſons à trois chefs:

défauts d'idées, médiocrité de génie, imagination trop forte. Nous ne dirons rien du renverſement total de cette opération de l'entendement ; ce détail regarde la Pathologie : mais pour offrir un terme de comparaiſon, nous parlerons de l'état qu'on peut regarder comme le plus parfait dans l'imagination.

ARTICLE I.

Du défaut d'idées.

Il y a des hommes qui ſe diſtinguent à peine des bêtes.

IL y a des hommes qui par leur ſtupidité, leur peſanteur naturelle & leur vie méchanique, nous engageroient preſque à croire qu'ils n'ont pas en eux aucun principe qui penſe ; ſi la raiſon & la Religion ne nous aſſuroient que l'ame & le corps ſont de l'eſſence abſolue de l'homme. En effet on ne les voit jamais s'élever au-deſſus de ce qui regarde leurs intérêts & la conſervation de leur individu. On les trouve entierement conformes aux animaux, puiſqu'on ne les voit pas aller plus loin qu'eux ; & à peine peut-on les compter parmi les hom-

mes, puiſqu'ils ne ſont aucun uſage de la plus noble partie que la ſageſſe du Créateur a donné également à chaque homme pour le diſtinguer des autres êtres qui vivent, qui reſpirent, qui végetent, & qui ſe multiplient ſur la ſurface de la terre.

Cauſes de cette ſtupidité & maniere dont on doit y remédier. *Liv. 1. part. 1. chap. 2. art. 2.*

C'eſt ici que l'on doit rappeller dans ſa mémoire tout ce que nous avons dit ſur les ſources des idées ſoit ſimples, ſoit compoſées. Les idées ſenſibles tiennent la premiere place, viennent enſuite les idées réfléchies; mais il faut avoir déja des idées ſenſibles avant de réfléchir; c'eſt pourquoi nous ne nous occuperons ici que des notions qui nous viennent par les ſens. Nous avons vû dans le Chapitre précédent tout ce qu'il falloit faire pour avoir des ſenſations exquiſes & délicates: or c'eſt annoncer en même tems tout ce qu'il convient de faire pour obtenir cette imagination parfaite à laquelle nous tendons. Car les opérations de notre ame ſont tellement liées entre elles, que ce qui nuit à l'une, nuit à l'autre, & que ce qui eſt avantageux à celle-ci, eſt auſſi avantageux à celle-là: de ſorte qu'il

feroit moralement impossible à l'esprit humain d'y poser quelques limites. Cependant sans nous répéter ici, nous examinerons ce qu'il y a de plus particulier dans le défaut d'imagination, que nous rapporterons à cinq causes différentes. 1°. Le sang peu animé. 2°. Sa qualité imparfaite. 3°. Son mouvement trop foible. 4°. Les nerfs trop lâches ou trop roides. 5°. Leur difficulté à se mouvoir. Enfin une ou plusieurs de ces causes peuvent être réunies & produire un effet plus considérable.

De l'imbécillité produite par la trop petite quantité des esprits.

1°. Nous avons dit qu'il se séparoit du sang une certaine quantité de suc nerveux qui passant dans les nerfs leur donnoit la souplesse & la vie. Par quelques maladies le sang peut dégénérer au point de devenir vappide, c'est-à-dire, de perdre ses parties les plus balsamiques & les plus spiritueuses : car nous ne croyons pas que dans l'état de santé la quantité d'esprits soit continuellement assez modique pour empêcher les actions de l'ame. Les fonctions du corps seroient bientôt dérangées, & les mouvemens naturels & vitaux seroient dans

une telle langueur, qu'il y auroit lieu de tout craindre pour la destruction de la machine. Quoique nous ne l'ayons pas observé, nous ne nions pas cependant que cela ne puisse arriver : mais si la chose arrivoit, on pourroit en juger relativement aux cas Pathologiques que nous allons rapporter.

Exemple de cet épuisement des esprits.

Un homme âgé de quarante ans, d'un caractere doux & sociable, adonné aux belles-lettres, menant une vie sédentaire, resta hémiplectique après une attaque d'apoplexie. Il se trouva dans un tel accablement par l'épuisement des esprits, que presque toutes les parties du corps tomberent dans l'atonie, & que son ame devint la proie du chagrin le plus noir & le plus rebelle. Les prieres, les exhortations, les plaisanteries, les stratagêmes, les bouffonneries; rien ne pouvoit écarter cette humeur sombre. Si elle cessoit pour quelque tems, elle renaissoit avec de nouvelles forces, & l'on eût dit que ses accroissemens étoient mesurés sur ses intervalles. Je cherchai longtems un remede convenable à cette foiblesse

des organes corporels, & à cette maladie de l'ame. Après avoir tenté différens moyens, enfin j'y réussis. Le malade avoit coutume de boire une chopine de vin à chaque repas, je fis doubler la dose. Bientôt l'imagination fut beaucoup plus libre, les idées furent plus riantes, la gaieté succéda aux profondes rêveries. Le malade avoua qu'il se sentoit maître de lui-même : mais qu'avant de suivre ce régime, il se laissoit saisir malgré lui par cette tristesse qui le rendoit insupportable à lui-même & aux autres.

Seconde observation sur le même sujet.

Parmi plusieurs observations de la même nature, je choisis celle-ci qui me paroît prouver invinciblement le dérangement de l'imagination, à cause de la trop petite quantité de suc nerveux. Un homme avoit passé sa jeunesse au milieu de la bonne chere & des plaisirs; l'âge ayant mis un frein à ses passions, il songea à mener une vie plus reglée, à ménager quelque bien pour sa vieillesse & à écarter ses compagnons de débauches. Quelque tems après qu'il eut mené une vie rangée, il eut tous les simptômes d'un vaporeux. Il s'attristoit sans sujet, il

ſe croyoit dangereuſement malade, il perdoit toute eſpérance de recouvrer ſa ſanté, & ne ſe préſageoit rien que de ſiniſtre en ſe repréſentant tout les objets ſous des idées affreuſes & effrayantes. Souvent il lui prenoit des foibleſſes qui lui faiſoient perdre connoiſſance. En un mot, il avoit mille autres ſignes qui caractériſent les vapeurs, dont le détail ne ſerviroit nullement à éclaircir le fait que nous propoſons. Il ſe confia à différens Médecins, qui tous apporterent quelque ſoulagement à ſes maux. Ennuyé de ne pas parvenir à une parfaite guériſon, il ſe livra aux charlatans qui échouerent dans leurs conjectures. Parmi eux cependant il y en eut un qui lui donna une boiſſon ſpiritueuſe qui parut le guérir. Il en fit uſage pendant un an entier, & pendant cette année il n'eut aucune attaque de vapeurs. Il ſe ſentit extrêmement échauffé par cette potion, il l'abandonna pour un tems : mais bientôt il l'abandonna tout-à-fait, ſoit à la ſollicitation de ſes amis, qui lui perſuaderent que cette liqueur lui brûleroit les entrailles par le long uſage, ſoit

parce qu'il n'y a rien de ſi inconſtant que la volonté des vaporeux. Les vapeurs recommencerent : mais moins fréquemment & avec moins de violence que dans les premiers tems. Je fus enfin conſulté. Après avoir comparé le régime de vivre antécédent & la diéte actuelle à laquelle le malade s'étoit aſtraint, je conclus que le mal provenoit de l'épuiſement des eſprits. Ma conſéquence ſe trouva juſte : car ayant ordonné au malade de boire tous les matins deux ou trois verres de vin, il ſe ſentoit alerte & gay toute la journée : s'il y manquoit, il étoit ſûr que ſes vapeurs lui reprenoient dans le jour.

Nous avons une pareille obſervation dans *Sydenham* (*a*). Un jour, dit ce fameux Praticien, je fus appellé par un homme de qualité qui avoit beaucoup d'eſprit : il relevoit depuis peu de jours d'une fievre, où par le conſeil d'un Médecin il avoit été faigné & enſuite purgé trois fois : on lui avoit auſſi défendu l'uſage de la

Troiſieme obſervation tirée de *Sydenham.*

(*a*) *Opera Medica*, 1. *pag.* 264. *Diſſertatio Epiſtolaris de affectione hiſtericâ.* Voyez auſſi la pag. 60. *de Febr. intermitt. an.* 1661. &c.

viande. Je le trouvai habillé, & l'ayant entendu diſcourir avec jugement de pluſieurs ſortes d'affaires, je priai de dire pourquoi on m'avoit fait venir : un de ſes amis répondit que j'attendiſſe un peu & que je verrois moi-même le ſujet de ma viſite. M'étant donc aſſis & prolongeant le diſcours avec le malade, j'obſervai bientôt après que ſa lévre inférieure ſe pouſſoit en avant, & pendoit avec tremblement, comme on le remarque aux enfans de mauvaiſe humeur, qui boudent & qui ſe mettent à pleurer. Incontinent après il répandit un torrent de larmes, avec des gémiſſemens & des ſoupirs qui alloient juſqu'à la convulſion : l'effuſion de ſes larmes ne dura pourtant pas beaucoup. Je jugeai que cette indiſpoſition venoit du défaut des eſprits, cauſé en partie par la longueur de la maladie paſſée, & par les évacuations que les remedes avoient procuré ; & en partie par l'inanition & par l'abſtinence de chair que le Médecin avoit ordonné que cette perſonne obſervât même quelques jours après la convaleſcence, afin qu'elle fut moins en danger de

retomber dans ſa premiere maladie. Mais je l'aſſurai qu'elle ne devoit plus appréhender la fiévre, que les ſimptômes dont je venois d'être témoin, procédoient ſeulement d'inanition, & qu'il devoit par conſéquent manger à ſon ſouper d'un poulet rôti & boire un peu de vin. Ayant ſuivi cet avis & ayant mangé de la viande avec modération, il ne lui eſt plus arrivé de tels ſoupirs convulſifs.

C'eſt encore ici où l'on pourroit rapporter ce que *Henri Etienne* raconte de lui-même; qu'après avoir eu une fievre quarte, il eut un tel dégoût des lettres & des études, que le ſeul ſouvenir lui en déplaiſoit.

Du défaut des idées qui naît de la qualité imparfaite du ſang.

Trop groſſier.

2°. Un ſang trop groſſier eſt un obſtacle à l'imagination; s'il eſt trop épais, les ſécrétions languiſſent; s'il eſt trop aqueux, ſon mouvement eſt difficile. Les perſonnes qui mangent un pain groſſier, qui vivent de légumes & de chairs ſalées, qui ſe nourriſſent ſouvent de ragoûts ou d'alimens froids, qui boivent des liqueurs trop fortes & qui ſe livrent à des exercices trop violens, ſe trouvent dans le premier cas. Il faut donc

qu'elles abandonnent ce régime de vivre, qu'elles n'ufent que d'alimens faciles à digérer, qu'elles ne prennent qu'un exercice modéré, que pour rendre la fluidité à leur fang, leur boiffon ne foit que de l'eau fimple dans laquelle fi l'on veut l'on fera infufer quelque plante aromatique, carminative, ftomachique, &c.

Nous croyons les émétiques encore d'un excellent ufage dans ce cas, par les fecouffes qu'ils excitent dans le fiftême nerveux, & par l'atténuation des humeurs qu'ils procurent. Nous lifons que *Carnéades*, ce fameux Philofophe Grec qui avoit une éloquence fi furprenante qu'il fe fit craindre du Sénat Romain (*b*), avoit coutume de fe purger avec l'ellebore lorfqu'il fe préparoit à refuter les dogmes de *Chrifippe* & des Stoïciens,

(*b*) Plinius, *lib.* 25. *cap.* 5. A. Gellius, *lib.* 17. *cap.* 15. Carneades *Academicus fcripturus adverfus Stoïci* Zenonis *libros, fuperiora corporis helleboro candido purgavit, ne quid ex corruptis in ftomacho humoribus ad domicilia ufque animi redundaret, & conftantiam vigoremque mentis labefaceret.*

Idem cum Chrifippo *difputaturus, Helleboro fe ante purgabat, ad exprimendum ingenium fuum attentius, & illius refellendum aerius.* Valerius Max. *cap.* 7. *de ftudio & induftriâ. ext. n.* 5.

ſoit afin d'avoir l'imagination plus vive, ſoit afin d'avoir le raiſonnement plus ſubtil. On rapporte le même fait de pluſieurs autres Philoſophes.

Trop aqueux.

Les perſonnes qui vivent dans l'inaction, qui n'uſent que de boiſſons rafraîchiſſantes, qui ſe nourriſſent d'alimens trop aqueux, ſe trouvent dans le ſecond cas. Pour obvier au mal qui réſulte d'une pareille conduite, nous ne voyons rien de plus ſûr que l'exercice, les viandes un peu ſulphureuſes, les boiſſons légerement actives, telles que le vin, le caffé, le chocolat, &c. Tout ce que nous venons de dire pourroit faire la matiere d'un plus grand détail; mais pour ne pas nous répéter nous-mêmes, nous renvoyons nos lecteurs à notre ſecond Livre, où nos principes ſont établis auſſi ſolidement qu'il nous a été poſſible. On conſultera ſur-tout ce que nous avons dit ſur les climats, le régime de vivre & les tempéramens.

Une dame âgée de quarante-ſept ans, avoit été ſujette à des rhumes & des catharres qui lui duroient toute

l'année avec une abondance étonnante de pituite & de glaires. Ces fontes ſe ſupprimerent tout-à-coup & elle tomba dans une eſpece d'anéantiſſement qui l'empêchoit de faire uſage de ſon imagination & de ſa volonté. Elle vivoit ſans vivre. Tous les objets lui étoient indifférens, rien ne pouvoit la diſtraire. Elle ſe croyoit ſeulement au-deſſous de tout le monde, incapable de faire le bien, & incapable de bien dire, timide, embarraſſée dans les compagnies, indéciſe, elle n'y paroiſſoit que comme ces automates qu'on place ſur un théâtre. Ayant été extrêmement frilleuſe, elle n'étoit plus ſi ſenſible au froid. Son pouls étoit lent & très-tranquille. Son eſtomac faiſoit aſſez bien ſes fonctions; mais elle avoit des vomiſſemens fréquens de matieres glaireuſes, colantes, ſemblables à du blanc d'œuf, & ſans être mêlées d'aucune parcelle d'alimens. Seulement elle ſe plaignoit d'un ſerrement vers l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, d'une contraction vers la foſſette du cœur & d'une gêne au diaphragme. Elle ſentoit continuellement un goût

d'eau à la bouche. Nous remédiames à tous ces maux en faisant vomir la malade à plusieurs reprises, en rétablissant sa transpiration par les bains tiédes & les tisannes sudorifiques, en lui faisant prendre le lait d'ânesse, & passer la belle saison à la campagne ; en lui prescrivant des exercices d'abord assez doux, ensuite assez violens & en la forçant de monter souvent à cheval : peu-à-peu avec ces soins, l'ennui, la tristesse & cet abattement général des forces de l'esprit se dissiperent (*c*).

3°. Le mouvement du sang peut être trop lent ; ce qui dépend de deux causes générales : premierement de sa nature, secondement de la force qui le met en mouvement, troisiemement de l'union de ces deux causes.

Du défaut des idées qui dépend du mouvement du sang.

Si le sang est trop grossier, il est

1. Cause ;

(*c*) Ce traitement est conforme à ce que conseille *Hippocrate* dans pareilles affections. *Morbus pituitosus*, dit-il, *mulierem magis quam virum invadit... febris tenuis, interdumque suffocatio prehendit, & jejuna bilem, salivamque copiosam vomitione rejicit, & plerumque ubi cibum sumpsit, cibi tamen nihil. Cum laborarit, dolor modò pectus, modo dorsum occupat... huic medicamentum purgans propinato, serum & lac asininum... vinum autem quam suavissimum bibat ubi purgari desierit* &c. Sect. 5 de Morbis. lib. 2. *circà finem*.

leur nature.

certain que les frottemens étant plus conſidérables & la maſſe plus difficile à mouvoir, ſa courſe ſera moins rapide. Nous venons d'enſeigner ci-deſſus les moyens de remédier à ce vice.

2. Cauſe, la force mouvante trop foible.

Si la force qui meut le ſang eſt trop foible, ſon mouvement doit être fort lent. Nous indiquerons plus bas les moyens propres à combattre ce défaut, lorſque nous parlerons des vices des fibres nerveuſes.

Enfin ſi l'une & l'autre cauſe ſe trouvent jointes enſemble, outre qu'on peut employer méthodiquement les remedes qui attaquent chaque cauſe ſéparément, nous croyons pouvoir indiquer un moyen facile qui détruira les deux cauſes conjointement; c'eſt le changement de climat.

Changement de climat propoſé comme remede de toutes ces cauſes.

Le remede que nous propoſons, quoiqu'établi ſur les fondemens de la plus ſaine théorie, & ſur la réuſſite d'une pratique très-ancienne, paroît néanmoins tomber maintenant dans l'oubli. C'eſt ce dont ſe plaint *Frederic Hoffman* (*d*) qui, après *Celſe*,

(*d*) *Et hæc jam fuit cauſa cur veterum* [illegible] *entiſ-*

ordonne

ordonne le changement d'air dans les maladies du cerveau qui dérangent l'ame de ſon aſſiette ordinaire (*e*). Et c'eſt ce qui nous engage auſſi à faire ſentir toute la valeur de cette méthode.

Hippocrate eſt un des premiers à conſeiller le changement de climat dans les maladies chroniques (*f*). *Galien* (*g*) & *Avicenne* (*h*) le recommandent comme le ſouverain remede

ſimi Medici tantopere in graviſſimis affectibus, ubi vix locum invenit alia Medicina, & ad valetudinis integritatem conſervandam, mutationem aëris & peregrinationes ex unâ terrâ in aliam commendaverint. Dolendum certè hodierno tempore eſt quòd ferè planè in deſuetudinem ille laudabilis ſanitatem ſervandi ac recuperandi abierit mos, cùm ex Pharmacopoliis tantùm remedia adverſùs morbos fruſtraneo certè ſæpiſſimè ſucceſſu petere ſolemne ſit. Tom. 5. in-fol. pag. 320. de peregrin. inſtit. ſanitatis causâ. Prœmium.

Neque dubium eſt in vertigine, melancholiâ, maniâ omnibuſque morbis habitualibus & qui à perverſo ſpirituum motu fiunt, eoſdem effectus habere commeatum in alienum aërem. Id. Ibid. pag. 326.

(*e*) *In inſaniâ regiones mutare debere ægros, & ſi mens redit annuâ peregrinatione eſſe jactandos* lib. 3. cap. 18.

(*f*) Lib. 4. Epidem. ſect. 5. *Finem epilepſiæ juvenibus affert ætatis, loci & victûs mutatio.* Aph. 47. lib. 2.

(*g*) Method. medendi lib. 5. & lib. de uteri curâ.

(*h*) *Ex generibus medicationum eſſe mutationem de terra ad terram, de aëre ad aërem.* lib. 1. tit. 4. pag. 7.

de différentes maladies regardées comme incurables ou comme mortelles. L'air eſt un fluide, dans lequel nagent tous les hommes & dont ils ne peuvent éviter les impreſſions. Il en eſt de ce fluide à notre égard, comme de l'eau à l'égard des poiſſons. Les uns languiſſent dans ce fleuve ; tandis que d'autres s'y plaiſent & y ſont fort agiles. Si vous faites paſſer dans une eau d'une autre qualité ceux qui ſont foibles, ils reprennent peu-à-peu leur vigueur & multiplient leur eſpece à l'infini. On peut donc conclure ſur cette induction, que le changement de climat eſt ſouvent néceſſaire, ſoit pour rétablir, ſoit pour conſerver la ſanté. C'eſt ce que nous pourrions autoriſer ici par mille exemples ſinguliers & autentiques. Ce pouvoir immédiat du changement d'air ſur la conſtitution des corps, annonce en même tems une puiſſance qui s'étend ſur les eſprits. On ne peut guéres en douter après ce que nous *Liv. 2. ch. 7.* avons dit des climats. Auſſi avons-nous vû des jeunes gens qui tiroient peu de fruits de leurs études lorſqu'ils étoient à Rheims, ou à Caën,

faire de grands progrès lorſqu'ils étoient à Paris. Nous en avons vû d'autres au contraire qui ne profitoient nullement ſous les meilleurs maîtres à Paris, ſe diſtinguer dans les Sciences & les Lettres à Bordeaux ou à Toulouſe.

De tout ceci il en réſulte un corps de doctrine qui porte juſqu'à l'évidence la méthode que nous propoſons. Nous n'y voyons de part & d'autre qu'avantages pour le corps & pour l'eſprit. Ainſi un air libre, pur, ſerain, plus ſec qu'humide, plus chaud que froid, tenant un milieu entre la trop grande légereté & la trop grande peſanteur, agité par les vents d'Orient & quelquefois du Nord, circulant dans un lieu ni trop haut ni trop bas eſt celui que nous croyons convenir le mieux à l'état que nous venons d'expoſer.

L'art peut ſuppléer au changement de demeures. Nos peres y excelloient plus que nous qui avons entierement négligé cette coutume. Ils entretenoient dans les chambres un air tempéré par le moyen d'un feu bien ménagé. Combien la choſe nous ſe-

Sans changer de climat on peut obtenir les mêmes effets.

roit-elle plus facile ayant sur eux l'avantage de pouvoir nous servir d'instrumens qui apprécient au juste les degrés de froid ou de chaleur dont l'air est susceptible ? Avoient-ils besoin d'un air plus humide ? ils répandoient de l'eau dans ces chambres, ou bien ils y laissoient exhaler les vapeurs d'une eau dans laquelle ils avoient fait bouillir quelques plantes légerement aromatiques, comme les fleurs de rose, de muguet, de sureau, de giroflée, &c, en sorte que les personnes se trouvoient dans un bain continuel qui donnoit au sang la fluidité requise, sans diminuer pour cela le ressort des fibres.

Du défaut des idées qui vient du dégré de tension des fibres.

4°. Le degré de tension plus ou moins grand dans les fibres, nuit à l'imagination. Sont-elles trop lâches ? à peine sont-elles susceptibles de quelques vibrations. Sont-elles trop tendues ? elles ne se meuvent que très-difficilement. Or nous avons dit que les idées étoient produites par les ébranlemens des organes, ébranlemens qui étoient à raison de la tension & de l'irritabilité des nerfs. Lorsque ces nerfs ne sont pas suffisamment

Liv. 1. sect. 1. ch. 2. art. 2.

tendus ou irritables, les perceptions des objets ne ſont pas aſſez fortes & l'ame n'en tire pas une copie aſſez parfaite. Il faut donc remédier à ce vice, ſi l'on veut concevoir, & imaginer facilement. Mais la tenſion des nerfs ſuit ordinairement la tenſion des fibres de toute l'habitude du corps, comme on peut s'en aſſurer par l'examen des tempéramens, chauds, ſecs, bilieux & mélancoliques. Or lorſque nous avons parlé des ſenſations, nous avons détaillé les ſecours que l'on pouvoit employer contre ces vices : c'eſt pourquoi nous y renvoyons nos Lecteurs.

Du défaut des idées qui naît de la difficulté des fibres à ſe mouvoir.

5°. La difficulté des fibres à ſe mouvoir eſt encore un obſtacle à l'imagination. Nous ne parlons ici que de la difficulté du mouvement des fibres, qui provient ſoit de leur groſſeur, ſoit de leur tiſſu trop compact. La groſſiereté des fibres eſt ou un vice inné, ou un vice acquis par la bonne chere, par la vie oiſive & peu agitée, par les paſſions, par le ſommeil trop prolongé, &c. De quelque cauſe que provienne ce vice, nous ſommes perſuadés qu'on peut y remedier par les

contraires ; c'eſt-à-dire, par une diéte plus ſévere, par le travail, par la fatigue même, par la tranſpiration plus augmentée, par l'uſage d'alimens moins ſucculens, par l'attention que nous devons porter à tout ce qui nous environne, ce qui nous rendra plus ſenſibles ; par les veilles, par les boiſſons plus ſulphureuſes, &c.

La denſité des fibres eſt auſſi ſoit un vice inné, ſoit un vice acquis par les cauſes oppoſées à celles qui produiſent leur groſſiereté. De quelque cauſe générale que procede la denſité des fibres, on y remédiera par un régime de vivre délayant & adouciſſant, par un exercice modéré, en évitant tout ce qui peut tendre à deſſécher les fibres & à les unir trop étroitement entre elles.

Du défaut des idées qui provient du concours de pluſieurs cauſes.

6°. Si pluſieurs des cauſes ci-deſſus nommées concouroient enſemble à l'empêchement des idées ; il faut ou les attaquer ſéparément par les moyens déja indiqués, ou les attaquer conjointement par les remedes généraux qui peuvent remplir l'une & l'autre indication : il faut un œil bien attentif & bien éclairé pour apperce-

voir ces complications, & c'eſt à la ſcience du Médecin à diſtinguer les cas, à peſer les ſimptômes, à rapprocher ce qui paroiſſoit contraire, à diſſiper les apparences & à dicter le régime qu'on doit obſerver, les médicamens dont on doit faire uſage & les choſes non naturelles qu'on doit éviter.

Objection qui tend à détruire ce que nous venons d'avancer.

Eh quoi! dira quelqu'un, exécutant tous ces préceptes, en aura-t-on plus d'imagination? n'aura-t-on plus beſoin de maîtres & de livres pour apprendre? Cette réflexion qui paroît ſolide, tombera d'elle-même ſi l'on fait attention que ſi le cœur n'a pas beſoin de précepteur pour le regler dans ſes mouvemens, pourquoi le cerveau dont l'uſage eſt totalement conſacré à l'entendement & à la volonté, n'exécuteroit-il pas toutes ſes fonctions ſans aucun Recteur, ſurtout s'il eſt bien conformé & d'une bonne conſtitution? Nos natures, dit *Hippocrate*, n'ont été enſeignées par aucuns maîtres (*i*). Elles ſe ſuffiſent à

Solution.

(*i*) Φύσιες πάντων ἀδίδακτοι. Id. eſt. *Omnium naturæ a nullo edoctæ.* Ibid. *Natura omnia omnibus ſufficit Sect.* 4. de alimento liber. *Natura ſibi per*

elles-mêmes ; & ce ſont elles qui ont inſtruit les premiers Philoſophes. Lorſqu'on a été aſſez heureux pour atteindre à ce tempérament déſirable où l'on eſtime les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, un ſeul attribut nous fait découvrir mille propriétés, & une ſeule idée eſt ſuivie de mille conſéquences. C'eſt ainſi que le jeune *Paſcal*, ſans jamais avoir appris la Géométrie, traçoit ſur le plancher cent figures dont il démontroit les propriétés dans un âge où l'on comprendroit à peine les noms ſavans, ou les définitions abſtraites de ces formes géométriques. Par la ſeule force de ſon génie il étoit parvenu juſqu'à la trente-deuxieme propoſition du premier livre des Élémens d'*Euclide*, & à ſeize ans il compoſa un Traité des Sections coniques (*k*).

ſe . . . à nullo quidem edocta, citráque diſciplinam, ea quæ conveniunt efficit Sect. 7. lib. 6. de morbis vulg. §. 5. *Hanc ſententiam multis locis celebrat & miris laudibus extollit Galenus*, ut *lib.* 1. de uſu part. & *lib.* 6. de loc. aff. *Ubi hædi ſtatim in lucem editi naturalem induſtriam in obeundis naturæ muniis pro exemplo affert. Cujus etiam meminit* Comment. 5. in lib. 6. epid.

(*k*) Voyages du monde de *Deſcartes*, part. 3. pag. 262. *Baillet*, Enfans célebres. Vie de *Paſcal*, par Madame *Perier* ſa ſœur, pag. 7.

ARTICLE

ARTICLE II.

De la médiocrité du génie.

Ce que c'est que la médiocrité du génie.

NOUS appellons un génie médiocre celui qui n'ayant pas assez de force pour rassembler tous les traits qui peuvent frapper à la fois, & faire sur nous une grande impression, les décoche les uns après les autres, le plus souvent sans nous toucher. Ce n'est donc plus ici le défaut d'idées, auquel nous avons à remédier ; elles peuvent être en grand nombre, mais l'impression qu'elles font aux autres est relative à l'impression qu'elles ont fait sur nous-mêmes ; c'est-à-dire, que de même que l'empreinte étoit légere en nous, de même aussi les traces qui doivent être gravées dans les autres à l'occasion de cette foible empreinte, seront peu profondes. C'est ce qui va être bientôt éclairci, si nous considérons les différences qui se trouvent entre l'esprit & le génie.

Différence qui se trouve entre l'esprit & le génie.

L'esprit ne consiste que dans un certain arrangement simmétrique d'idées

déja connues & faites pour être jointes enſemble. C'eſt un tableau où tout eſt détaillé, les figures s'y préſentent tour-à-tour, toutes les parties ſont à leur place, les jours & les ombres ſont bien ménagés. C'eſt un feu doux qui nous préſerve du froid ſans nous échauffer, & qui nous éclaire ſans éblouir. Le génie au contraire ne connoît pas de marche réguliere; il rapproche les choſes les plus éloignées & réunit les plus contraires. C'eſt un tableau où toutes les images raſſemblées, diſtinctes par des traits hardis & miſes dans une perſpective avantageuſe, frappent toutes la vûe dans le même tems & ne nous laiſſent d'autre ſentiment que l'admiration. C'eſt un miroir ardent qui ramaſſe dans un ſeul point tous les rayons de lumiere & qui embrâſe tout ce qui ſe rencontre à ſon foyer. Le génie eſt donc plus étendu que l'eſprit: celui-ci renferme la totalité des choſes, tandis que celui-là ne s'éleve que du particulier au général. Les idées ſont vives dans celui-ci & font entrevoir une étendue encore plus grande que celles où elles ſont ren-

fermées : dans celui-là au contraire les idées ſont moins actives & ne repréſentent rien de plus que la forme ſous laquelle elles doivent paroître pour lors. Dans l'eſprit on apperçoit une imagination qui appartient plus au bons ſens, qu'à la liberté de l'ame qui peut s'élancer hors de ſa ſphere ; dans le génie on voit une ame qui jouit de toutes ſes prérogatives & dont les efforts ne ſont pas retardés par la froide analiſe du jugement. Ici c'eſt un cerveau bien organiſé où tous les mouvemens ſont reglés ; là les fibres tendues au degré le plus parfait, forment ſouvent un accord & une harmonie qui feroit moins ſenſible, ou qui n'exiſteroit pas ſi elles étoient tendues un ton plus bas.

Cauſe qui produit la médiocrité de génie.

Le vice que nous attaquons donc ici en parlant du génie médiocre, eſt cette tenſion des fibres & cette qualité du ſang ſuffiſantes, il eſt vrai, pour nous fournir la repréſentation des choſes : mais incapables de produire cette énergie qui convainc, cette vivacité qui réveille, ce merveilleux qui étonne & ce ſublime qui ravit. Or cette tenſion médiocre des

fibres & cette qualité ſuffiſante du ſang, nous paroiſſent éloigné du point de perfection auquel nous voulons tendre, en ce que les fibres ſont tendues d'un ton plus haut & le ſang d'une nature plus délicate & plus ſubtile. Nous pourrons y parvenir, ſoit en n'évitant pas avec tant de précaution tout ce qui peut nous porter à la mélancolie, ſoit en changeant de climats.

Moyens pour combattre cette cauſe.

Quand nous parlons ici de mélancolie, nous n'entendons pas cette humeur qui rend le teint pâle, l'air triſte, les yeux égarés, le viſage ſevere; qui nous relegue dans le cabinet, nous condamne à pâlir ſur les livres, nous exile avec les ſciences, nous fait fuir la ſociété, l'enjouement & les plaiſirs; qui nous force à nous haïr nous-mêmes & nous rend haïſſables aux autres. C'eſt plus approcher de la folie que du génie, & le reméde ſeroit trop dangereux. *Heraclite* n'étoit qu'un atrabilaire qui par humeur fuyoit tous les hommes. Il avoit raiſon de prendre ce parti, car tous les hommes l'auroient évité. Peu fait pour la ſociété, il a eu raiſon

de se retirer dans les montagnes & de ne vivre que de légumes (*l*). Ce que nous appellons ici mélancolie, c'est cette humeur qui nous éloigne de la dissipation sans cependant la trop craindre, qui nous rend l'ami des Muses & non pas l'amant, qui nous fait rechercher la solitude sans être solitaires, qui nous fait estimer toutes choses selon leur juste valeur sans les mépriser, qui nous donne un air grave sans être misantrope, sérieux sans être farouche, sévere sans en éloigner la douceur. C'est le premier pas à la mélancolie véritable : mais il ne faut pas aller plus loin. L'homme sage sait toujours conserver un juste milieu dans toutes choses. On peut voir sur quelles raisons nous sommes fondés en proposant un tel moyen si l'on se rappelle dans la mémoire ce que nous avons dit sur le tempérament mélancolique, & si l'on consulte ce que nous dirons dans la suite de la tristesse, on sentira aussi par conséquent les moyens qu'il faut employer.

Liv. 2. 6. *art.* 2. §. 4. & *liv.* 3. *sect.* 2. *ch.* 2. *Art.* 4. § 2.

Sur ce principe une personne qui

(*l*) *Diog. Laërt.* in vitâ Heracliti.

craindroit les chaleurs d'un climat moins tempéré que celui où elle feroit née, pourroit paffer en Angleterre où tout tend à favorifer la conftitution mélancolique. Mais comme tel climat conviendroit à l'un & nuiroit à l'autre, & comme il faudroit examiner mille circonftances pour décider fûrement quel climat conviendroit à ceux-ci, & quel feroit le plus propre à ceux-là, pour abréger nous paffons fous filence tous ces détails, & nous difons en général qu'il faut chercher un climat qui foit convenable. *Bourdaloue* & *Flechier* étoient dans leur centre comme *Demofthene* & *Longin* dans le leur. Si vous leur euffiez fait faire un échange de pays, ils n'auroient pas été affurément les mêmes hommes. Il falloit que *Ciceron* & *Virgile* fuffent à Rome, *Boffuet* & *Racine* à Paris. On auroit pû deviner la patrie de *Seneque* & de fon neveu *Lucain* par leurs ecrits; à la pompe de leurs idées & à l'enflure de leur ftile, on s'apperçoit aifément qu'ils font Efpagnols. *Martial* naquit à Bilbilis aujourd'hui Bubiera, dans le royaume d'Arragon en Efpagne. A

l'âge de vingt-un ans il fut à Rome diſtiller ſon fiel poëtique ſur les vices & les ridicules des Romains. On s'apperçoit à ſon ſtyle qu'il étoit contemporain & compatriote de *Seneque* & de *Lucain*, auteurs ſi différens tous deux de *Ciceron* & de *Virgile* pour l'éloquence & la poëſie. On pourroit dire que le ſtyle bourſouflé, épigrammatique, empoulé, n'a paru à Rome que quand le goût des Romains fut corrompu en tout genre par les Eſpagnols. Le vice n'étoit point dans le climat, c'étoit une épidémie amenée par des hommes qui avoient franchi les pyrénées.

Confirmation de ce que nous venons d'avancer.

Ce ſeroit en vain que par l'étude on chercheroit à devenir orateur, ſi la nature de notre être ne s'y trouvoit diſpoſée ou préparée (*m*). Nos ames toujours brillantes par elles-mêmes, ſont preſque toujours obſcurcies par les corps ; on pourroit les comparer à ces lumieres qu'environne une épaiſſe fumée, ou à ces étoiles en-

(*m*) On ſent bien ce que l'on doit penſer ici du proverbe, *Naſcimur Poëtæ, ſimus Oratores.* Voyez ce que nous avons dit ſur l'Education, liv. 2. chap. 5.

croutées dont parlent quelques Phyſiciens. Ce ſeroit en vain que *Deſpreaux* ſe vanteroit d'avoir appris à *Racine* à produire difficilement d'excellentes choſes, ſi *Racine* eût manqué de génie. Qu'auroit pû produire une ſemence jettée ſur des pierres, ou parmi des ronces ? Si la plupart des Ecrivains doivent avoir ou doivent tâcher d'acquérir ce don precieux qui mene ſûrement à l'immortalité, combien à plus forte raiſon les Poëtes dont l'imagination échauffée doit ſe livrer aux fureurs de l'entouſiaſme qui la poſſede (*n*).

Ce que c'eſt que l'entouſiaſme.

A ſuivre l'idée que les Anciens s'étoient formée ſur l'entouſiaſme, c'eſt un état où l'homme ſe trouve comme rempli d'une puiſſance divine. Il n'en faut pas d'autre preuve que l'éthimologie du môt même. Mais ſans avoir égard à cette inſpiration particuliere du Ciel, il nous paroît que l'entouſiaſme n'eſt autre choſe que ce moment où tous les reſſorts de l'ame ſont mis en jeu, où la con-

(*n*) *Poëtam bonum neminem ſine inflammatione animorum exiſtere poſſe & ſine quodam afflatu furoris*, Cicer. *de Orat. lib.* 2. *n.* 64. *& excludit ſanos Helicone Poëtas Democritus.* Hor. *Art. Poët.*

noiſſance que l'on a du ſujet eſt encore plus grande que le ſujet même, où la conception de la choſe étant vive, claire & pure, emporte néceſſairement ſa démonſtration avec elle, où enfin le ſujet conſideré dans toute ſon élévation, dans toute ſon étendue, dans toute ſa beauté frappe avec tant d'évidence, que la raiſon ſe taiſant, l'on cede au tranſport qui agite, l'on franchit les intervalles & l'on réfléchit ſur les autres avec la même force les rayons de lumiere dont on a été frappé.

Il ne faut pas s'imaginer que l'ame ſoit bien tranquille dans ces inſtans; ſes émotions ſe manifeſtent même ſur le corps, c'eſt un raviſſement, un délire, une fureur où l'on n'apperçoit & où l'on ne conçoit que l'objet qui cauſe un ſentiment ſi vif & ſi flateur. De-là vient que *Platon* & *Ariſtote* ont crû qu'il n'y avoit pas de grands génies ſans quelque mélange de folie (*o*). Cette maxime

Que le génie heureux eſt très-près de la folie.

(*o*) *Quamdiù quis mentem valet neque fingere carmina, neque dare oracula quiſquam poteſt . . . non enim arte, ſed divinâ vi hæc dicunt.* Plato *in Ione. Sive Platoni credimus fruſtra poëticas fores compos*

paroît fondée ſur la raiſon, puiſque les cauſes qui occaſionnent le génie heureux ſont les mêmes que celles qui produiſent la folie, s'il ſurvient quelque cauſe déterminante. Triſte condition de l'homme qui ne peut faire un pas pour atteindre à la perfection du ſentiment ſans s'avancer vers la mort, & qui ne peut tendre au ſublime ſans s'approcher de la folie. Cette maxime n'eſt pas moins fondée ſur l'expérience. Ouvrez les livres d'Hiſtoires, & voyez s'il ſe peut ſans gémir, ſi les plus grands hommes n'ont pas été ceux qui ſouvent ont donné les plus grandes marques de foibleſſe & d'égaremens. *Ariſtote* fait mention d'un certain Poëte de la ville de Syracuſe nommé *Maracus*, qui n'étoit jamais plus fécond & plus accompli, que lorſqu'il avoit l'eſprit aliené (*p*). *Lucrece* prit des mains de

ſui pepulit : Ariſtoteli nullum magnum ingenium ſine mixturâ dementiæ fuit. Sen. de tranquill. animi. cap. 15.

(*p*) *Multi melancholiâ, morbis veſaniæ implicantur, inſtinctu lymphatico efferveſcunt, ex quo Sybillæ efficiunt, & Bacchæ, & omnes qui divino ſpiraculo inſtigari creduntur, cum ſcilicet id non morbo, ſed naturali intemperie accidit.* Maracus *civis ſyracuſanus Poëta etiam præſtantior erat dum mente*

Lucile sa maitresse, un philtre qui le fit entrer en fureur. Cette manie lui laissoit des intervalles lucides pendant lesquels il composa son beau Poëme sur la nature (*q*).

Gaspard Barleus, Poëte Latin né à Anvers en 1584, & mort en 1648, avoit été reçu Docteur en Médecine à Caen. Son génie étoit fécond, ses pensées élevées & son expression hardie (*r*). On raconte qu'ayant eû l'imagination dérangée dans une maladie, il croioit être de verre, & ne se laissoit pas approcher craignant d'être brisé par le choc d'un corps étranger. *Bonaventure Des Periers*, Poëte François devint fou & se perça de son épée malgré la vigilance de ceux qui le gardoient (*s*). *Jacques Cassagne*, Poëte François, mais Prédicateur médiocre & décrié par *Des-*

alienaretur. Aristot. *Problem. sect.* 30. *quæst.* 1. *versus finem.*

(*q*) Titi Lucretii Cari *vita.* Ex Lilio Gregorio Gyraldo. *Qui posteà amatorio poculo in furorem versus, quum aliquot libros per intervalla insaniæ conscripsisset. Chron.* Eusebii.

(*r*) Voyez les éloges que lui donne Borrichius. *Dissertat. de poëtis. pag.* 140.

(*s*) *Henri Etienne* dans son Apologie pour Hérodote, chap. 18 & 26. Voyez aussi la Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé *Goujet. tom.* 12. *pag.* 90.

preaux (*t*), mourut fou à l'âge de quarante-ſix ans. Mais ſans nous arrêter ici à citer une multitude d'exemples, nous en produirons ſeulement un du Poëte le plus brillant que nous connoiſſions.

Le *Taſſe* devenu amoureux d'*Eleonor* d'*Eſt*, ſœur d'*Alphonſe* Duc de Ferrare, & ayant un jour reçu des éloges de cette Princeſſe à cauſe de quelques vers qu'il venoit de lui réciter, ſe ſentit ſi tranſporté de joie & d'amour qu'il lui donna un baiſer. Le Poëte téméraire fut mis en priſon comme un fou, & on croit qu'il le devint réellement par la ſombre mélancolie qui s'empara de lui. Cependant ſon génie poëtique ne l'abandonna pas dans cet état déplorable, & on prétend que ſa folie ſervoit à épurer ſon eſprit & à préparer ſon imagination. Si l'on en croit l'Abbé d'*Aubignac* (*u*), le *Taſſe* n'attendoit

(*t*) Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chere
Si l'on n'eſt plus à l'aiſe aſſis en un feſtin
Qu'aux ſermons de *Caſſagne* ou de l'Abbé *Cotin*.
Satyre 3.

(*u*) La pratique du Théâtre, par *François Hedelin* Abbé d'Aubignac, Amſterd. 1715.

pas mêmes les intervalles de tranquillité que lui laissoit sa frénésie : au milieu de ses transports il faisoit des vers, & son esprit n'étoit jamais plus fécond & plus brillant que lorsqu'il étoit égaré. *Garcie Sanchez* de *Badajoz*, Poëte Espagnol dont on admire la pureté de style, eut le même sort. On voit dans ses vers la passion qui lui renversa l'esprit & qui occasionna sa mort. Il avoit conçu un amour déréglé pour une de ses cousines (*x*). Ces phénomenes peuvent servir à confirmer ce que *Descartes* dit sur le talent de la Poësie (*y*).

Causes physiques de l'entousiasme.

Nous ne nous serions permis d'avancer d'aussi tristes vérités, & aussi peu avantageuses pour notre sistême, si par les effets nous n'espérions découvrir les causes prochaines de l'entousiasme. Sécheresse, tension & vibratilité des fibres, esprits actifs, circulation rapide, vraies causes de l'entousiasme, & presque toujours causes procathartiques de la folie s'il survient quelque cause déterminante. De-là l'action & la réaction la plus

(*x*) Journal Etranger, Mars 1755. pag. 185.
(*y*) *De Methodo*, §. 1.

forte des fluides fur les folides; de-là la fenfibilité exquife, & l'imagination qui tient fouvent lieu du fentiment. Enfin fi l'on tire toutes les conféquences qui peuvent fe déduire de l'état propofé, foit des fibres, foit du fuc nerveux, il n'y a aucun phénomene dans l'entoufiafme qu'on ne puiffe expliquer.

Divers moyens pour parvenir à l'entoufiafme.

Si l'on veut parvenir à ce degré de vibratilité des fibres & de fubtilité des efprits, outre qu'il faut employer tous les moyens déja indiqués, il faut encore ufer d'alimens fort chauds & de boiffons fpiritueufes; éprouver ce qu'il y a de rafiné dans les paffions; fatiguer fon corps par les veilles, la méditation & la plus profonde application.

Camille Faërne qui a mérité le furnom d'archipoëte, ne fut jamais fi fécond que lorfqu'il avoit l'imagination échauffée par le vin (z).

(z) Camillus Faernus *qui florenti* Leonis X. *Sæculo Archipoetæ nomen promeruit, tùm aptiffimè verfus profundere erat aptus, cum interdum tanti pontificis conviva plurimo vini hauftu replebatur quo calor imaginationis excitus, innumeras rerum formare poterat conceptus prout ait* OVIDIUS, *vina parant animos, redduntque caloribus aptos.* PAUL. JOVIUS *in elogiis.*

Santeuil, ce Poëte de notre siécle, & digne du siécle d'Auguste, qui avoit reçu en naissant le feu & la folie de la poësie, ne faisoit de bons vers que lorsqu'il avoit bû quelques verres de vin de Champagne; digne émule d'*Horace*, dont il avoit si bien retenu les leçons, que Bacchus échauffoit son cerveau, tandis qu'Apollon conduisoit sa main. Un des meilleurs Poëtes de ce siécle ne vit presque que de chocolat ou de caffé. Les plus grands Ecrivains ont éprouvé les plus grandes passions, & n'ont jamais mieux réussi qu'après avoir exténué, & pour ainsi dire subtilisé leurs corps par une étude réfléchie & un travail assidu.

Le vin & les boissons spiritueuses.

Les grandes passions.

L'exercice tant général que particulier.

Il y a encore une espece d'exercice particulier ou de mouvement qu'on donne à certaines parties du corps, qui ne contribue pas peu à fournir des idées par le reflux des esprits qu'elles occasionnent. Un bon Auteur ride son front & se donne l'air d'un furieux afin de sentir lui-même la fureur & la rage qu'il veut représenter. Si l'imagination d'un Poëte cherche en vain les traits dont il a besoin pour dépeindre le dépit ou l'indignation,

il ſe leve avec précipitation, ſe promene dans ſa chambre & ſe met dans toutes les attitudes qui conviennent à ces différentes paſſions. D'abord les images dont il a beſoin ſe préſentent en foule dans ſon cerveau & le génie a d'autant plus de facilité à exécuter ſon projet, qu'il ne fait que copier & rendre dans le vrai ce qui ſe préſente dans ſon modele. C'eſt ainſi qu'on rapporte que le Pere *Maimbourg* s'animoit lorſqu'il vouloit décrire une bataille ou quelque combat particulier. La main armée d'un ſimple bâton il s'eſcrimoit contre la muraille & s'échauffoit tellement, qu'il croyoit voir l'ennemi préſent & ſe confondre dans la mêlée. Alors l'eſprit encore agité & le corps couvert de ſueur, il couroit écrire ce qu'il comptoit avoir vû & entendu dans ce combat imaginaire. Auſſi ſi l'on reproche l'inexactitude à cet Ecrivain, jamais on ne lui reprochera de manquer de vivacité dans ſes récits.

Cette pratique n'eſt pas ſi ſinguliere & ſi deſtituée de ſens commun qu'on n'en puiſſe trouver des exemples chez d'autres nations. Les *Yanguis* ou Saints

Saints inſpirés des Indes, ſe mettent en état d'avoir des viſions en tournant & en comprimant leurs yeux d'une terrible maniere (&). L'art de ſe procurer des extaſes artificielles en ſe balançant ſur une poutre ſuſpendue ou ſur une corde, eſt encore fort en vogue parmi les femmes Scythes (*a*). Toutes ces manieres d'allumer le feu de ſon imagination doivent ſe rapporter aux ſenſations réfléchies par leſquelles on ſe repréſente un objet abſent avec la même force que s'il étoit préſent. Ce ne ſont plus des idées que l'on peint, c'eſt le ſentiment lui-même.

Reflexion ſur tout ce qu'on vient d'avancer.

Nous ne prétendons pas ici faire accroire que tous ces geſtes & toutes ces attitudes ſoient des cauſes certaines & néceſſaires pour produire l'entouſiaſme : au contraire nous ne les regardons que comme des acceſſoires qui ne ſont pas toujours propres à produire l'effet qu'on ſe propoſe : & nous n'en avons parlé que pour ne rien négliger, & pour préſenter aux Lecteurs tous les moyens que nous

(&) *Bernier*, Mémoires du Mogol.
(*a*) *Gaguini*, Hiſtoire. Sarm.

connoiſſions. Il faut ranger encore dans cette claſſe une reſſource que la nature nous offre lorſque les idées ne ſe préſentent pas dans un beau jour : c'eſt de frotter ſa tête & de ronger ſes ongles (*b*). Ces mouvemens ſont très-naturels aux perſonnes qui compoſent, actionnent le ſentiment, & reveillent l'imagination. C'eſt ainſi que le moindre ſouffle rallume un feu qui alloit s'éteindre.

Que la pratique de certains petits mouvemens n'eſt pas ſi vaine qu'on le penſeroit d'abord.

Il arrive quelquefois à des perſonnes vraiment ſpirituelles, de ſe trouver dans une grande diſette de penſées. L'ame ou le corps ſeroient-ils fatigués ? Mais qui peut comprendre qu'un eſprit ou de la matiere puiſſe ſe laſſer ? Cette diſette ne vient donc que du défaut de moyens, ou des obſtacles que rencontrent ces mêmes moyens. Il ne peut y avoir d'obſtacles ; puiſque nous ſuppoſons les perſonnes vraiment ſpirituelles. Reſte

(*b*) . . . . *& in verſu faciendo*
Sæpe caput ſcaberet, vivos & roderet ungues.
Horat. *lib.* 1. *Satyr. X.*

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts.
Boileau, Sat. 7.

donc le défaut des moyens; c'eſt-à-dire l'engourdiſſement du genre nerveux. On y remédie encore en faiſant une légere irritation ſur les parties extérieures du corps. Ce que pluſieurs exécutent facilement, en prenant du tabac ou reſpirant quelques eaux ſpiritueuſes. L'impreſſion faite ſur la membrane pituitaire cauſe quelquefois une eſpece de convulſion dans les muſcles de la reſpiration. De ſorte que ſi l'impreſſion faite ſur la membrane pituitaire eſt vive, l'inſpiration ſera grande & l'expiration violente & ſubite; de-là l'éternuement. Cette ſecouſſe réveille le reſſort des nerfs, & l'attention qu'on doit donner à ſes idées.

De l'uſage du tabac & des eaux ſpiritueuſes.

ARTICLE III.

De l'Imagination trop forte.

PAR une Imagination trop forte nous entendons celle où les idées ne ſont pas toujours réelles, mais ſouvent vagues & chimériques. Les idées réelles ſont celles qui ont leur fondement dans la nature, & qui ſont con-

Définition & explication de l'imagination trop forte.

formes à un être réel, à l'exiſtence des choſes, ou à leurs archétypes. Celles-là ſont chimériques qui n'ont point de fondement dans la nature, ni aucune conformité avec la réalité des choſes auſquelles elles ſe rapportent tacitement comme à leurs archétypes. Toutes nos idées ſenſibles ſont réelles ; mais les idées réfléchies & complexes étant des combinaiſons volontaires, elles peuvent être chimériques (*c*).

Quels ſont ceux dans leſquels ſe rencontre ce défaut.

Ce défaut paroîtroit volontiers une maladie qui n'ataqueroit que les frénétiques ou les maniaques ; mais malheureuſement elle attaque auſſi les perſonnes qui ne ſont nullement ſoupçonnées de délire. Si ce vice a regné autrefois, on peut dire que ſon triomphe étoit réſervé pour notre ſiecle, où l'on a vu paroître mille contes des Fées & une multitude prodigieuſe de Romans ; pures collections de faits imaginaires & qui ſouvent choquent la vraiſemblance. De ce vice en naît encore un autre non moins à craindre. C'eſt lui qui produit ces eſprits qui abandonnent le naturel pour don-

(*c*) *Voyez* Locke, *liv.* 2. *chap.* 30.

ner dans les hyperboles & les exagérations continuelles, & qui quittent le ſolide pour courir après le clinquant & le Phœbus.

Ce défaut ne fut jamais plus remarquable que dans les Œuvres de *Cyrano de Bergerac*. L'imagination trop forte & déréglée de cet Auteur le jettoit dans une affectation viſible de s'écarter des façons de parler communes & naturelles, dans une ſtructure choquante de mots biſarrement aſſemblés ; en un mot, dans des antithèſes forcées & déplacées.

On peut mettre encore au rang des imagination trop fortes *Paul Veronneau* (*d*), *Jean le Blond* (*e*), *De ſaint*

(*d*) *Paul Veronneau*, Blaiſois. Comme ce Poëte n'eſt pas beaucoup connu, je citerai ici quelques faillies de ſon imagination bouillante & giganteſque. Dans ſa Tragicomédie de l'*Impuiſſance*, il fait dire à l'Empereur d'Ethiopie :

Je n'ai plus d'ennemis & ma bonne fortune
Dans la facilité de vaincre m'importune ;
Et ma valeur trouvant le monde trop petit
Ayant tout dévoré n'entre qu'en appétit.
Toi ! le plus grand des Dieux, auteur de la lumiere,
Ouvre ton cœur ſenſible aux traits de ma priere,
Pour mon ambition fais un monde nouveau
Forme un air ſeulement, une terre & de l'eau :

Blancat (*f*), *Velmatio* (*g*), l'Auteur

Je formerai du feu, j'en ai dans mon courage
Aſſez de quoi fournir un monde & davantage.
Mais quoi! c'eſt ſans raiſon que je m'adreſſe aux Dieux,
Que ma grandeur extrême a fait des envieux :
L'égalité toujours la jalouſie excite ;
Ils ſont Dieux par nature, & moi par mon mérite
Et leur demeure aux Cieux témoigne leur défaut,
C'eſt leur légereté qui les a mis ſi haut.
Toute leur providence eſt aſſez occupée
A reculer le Ciel du bout de mon épée, &c.

(*e*) On trouve dans les Poëſies de *Jean le Blond* qui vivoit ſous *François* I. un Poëme intitulé *Le Temple de Diane, & plaiſirs de la chaſſe*, où il loue beaucoup cet exercice. La deſcription du Temple eſt extravagante. Le Poëte y fait entrer tout ce qui compoſe nos Egliſes Collégiales ; des Chanoines, des Chapelains, des Chantres, des cloches, des orgues, un bénitier, de l'encens, des autels, des *lieux contemplatifs* : & quoique tous ces perſonnages & ces êtres inanimés ſoient allégoriques, il ne pouvoit faire un choix plus ridicule pour un temple prophane. Les chantres ſignifient les chiens de chaſſe qui aboyent ; les cloches & l'orgue, la trompette & le cor ; l'encens, l'odeur des bêtes fauves, ainſi du reſte.

Nous pourrions ajouter ici *Jean Martin*, Seigneur de Choiſi, qui a fait un Poëme intitulé *le Papillon de Cupido*, imprimé en 1543. Il feint qu'il eſt changé par Cupidon. Il en prend toutes les inclinations, il voltige par tout, vient à Paris, contemple l'Univerſité, va enſuite aux audiences du Palais, ſe mocque un peu des plaideurs & des avocats, ſe tranſporte ſur les tours de l'Egliſe de Notre Dame, &c ; après bien des voyages il invoque J. C. & la ſainte Vierge, leur demande de lui rendre ſa premiere forme, & obtient ce qu'il deſire Quelle biſarrerie. Voyez la *Bibliotheq. Françoiſe* de M. l'Abbé Goujet, *tome* 11. *pag.* 207.

Guillaume De Deguilleville vivoit ſous *Philippe*

du Poëme de la Magdelaine (*h*), & plusieurs autres, dont l'imagination

le Bel. Voyez l'analyse que M. l'Abbé *Goujet* donne de ses Poëmes intitulés *Le Pelerinage de la vie humaine & le Pelerinage de l'ame séparée du corps*, tom. 9. pag. 72.

Jean Venette, né vers l'an 1308, a fait l'*Histoire des trois Maries*. M. *De la Curne* en a donné une notice. Il n'y a rien de si déplacé que les ornemens dont l'auteur a prétendu embellir son histoire. Toutes les farces représentées sous le nom de *misteres*, sont dans la même classe.

(*f*) Poëte Latin qui vivoit sous *Louis* XIII. Il étoit Gascon. Il a fait passer dans ses poësies toutes les hyperboles de son pays. Jamais Poëte n'a porté plus loin le faux sublime. Il fit des vers sur *Louis* XIV, alors au berceau, qui sont originaux par l'extravagance des images qu'ils représentent. Il a composé aussi des poësies sur *Hercule*, *Alexandre*, *Annibal*, &c; sujets analogues à la fougue de ses idées. On peut juger combien ces hauts faits ont échauffé son imagination.

(*g*) *Jean-Marie Velmatio*, Italien, a fait un Poëme intitulé *Christeidos, seu veteris & novi Testamenti opus singulare ac planè divinum.* On ne peut voir ailleurs une imagination plus extravagante, des opinions plus singulieres, des idées plus ridicules, & un mêlange plus monstrueux du sacré & du profane. Dans le septieme livre, l'Ange Gabriel est député par Dieu le pere pour chercher une mere à son fils, & comme l'Ange a entendu dire qu'il n'y a pas de créatures parfaites sur la terre, il descend dans les enfers; là *Didon* se présente à lui pour remplir le but de sa mission, & elle se plaint de la mauvaise idée que *Virgile* a donné de ses mœurs; *Virgile* comparoit devant l'Ange, se défend, & enfin il avoue ses fictions, dont il rejette la faute sur *Ovide*.

(*h*) *La Madelaine au desert de la sainte Baume en Provence.* Poëme spirituel & chrétien, par *Pierre de Saint Louis*, Carme de la Province de Provence, imprimé à Lyon en 1700.

vive & bouillante s'eſt aſſez manifeſtée dans leurs écrits. On en trouvera aiſément des exemples dans chaque ſcience, & pour ne parler ici que de la Médecine, ne ſeroit-ce pas avec raiſon que nous rangerions ici les noms de *Paracelſe* & de *Van-Helmont*, qui dit lui-même (*i*) qu'il a fait plus de progrès dans les ſciences par les rêveries, les imaginations, les fantaiſies, les ſonges & les viſions, que par la méthode & la marche reglée du bons ſens.

Particulierement à ceux qui ſont d'un tempérament chaud ou ſec.

Ce vice doit être plus familier aux tempéramens chauds, ſecs & ſanguins, qu'à toute autre conſtitution. Quant aux tempéramens chauds & ſecs, la choſe paroît évidente par elle-même ; puiſque les fibres peuvent être trop ſéches, trop tendues & trop élaſtiques, & les fluides trop mobiles, trop âcres & pouſſés avec de trop grandes forces ; ce qui produira les effets ci-deſſus mentionnés. La cauſe une fois connue, il ne ſera pas difficile de remplir les indications qu'elle

(*i*) Cap. de venatione Scientiarum. *Fateor me plus profeciſſe per imagines, figuras & viſiones phantaſiæ ſomniales, quàm per rationis diſcurſus.*

préſente ;

présente ; or nous avons détaillé soit dans ce Chapitre, soit dans le précédent, la cure qui convenoit à chacun de ces défauts : elle se réduit principalement à deux chefs, les remedes & le régime. Les remedes principaux sont la saignée & les bains. Le régime consiste dans le changement de climat plus humide que celui qu'on habite, & la diéte adoucissante, humectante, rafraîchissante, qui peut se procurer tant par la qualité des alimens, que par la privation des liqueurs volatiles & des ragoûts âcres, salins & sulphureux. *Demosthéne* que *Longin* compare à un foudre ou à une tempête, ne buvoit que de l'eau. Sans doute que s'il n'eut pas moderé l'ardeur de son tempérament par cette simple boisson, il seroit tombé dans les mêmes extrêmités que nous reprenons ici. Il nous paroît certain que si l'on emploie les moyens mentionnés, les fibres reviendront peu-à-peu à leur ton naturel, & que les esprits moins actifs seront mûs plus modérément.

Et à ceux qui sont d'un tempérament sanguin.

Nous disons aussi que ce défaut doit être plus fréquent dans les tempéramens sanguins. Pour le prouver,

il nous ſuffira d'apporter l'exemple des femmes enceintes. Tout le monde convient que les femmes ſont plus pléthoriques dans le tems de leur groſſeſſe, que dans tout autre tems. Or il eſt d'expérience que dans cet état l'imagination des femmes eſt plus vive : car les *envies* dont on parle tant, ne ſont autre choſe que des idées qui frappent avec tant d'énergie, qu'elles vont preſque juſqu'à la ſenſation. Ce n'eſt pas que nous penſions que l'imagination de la mere puiſſe agir ſur l'enfant qu'elle renferme dans ſon ſein : nous ſommes bien éloignés de le croire : la raiſon & les faits y répugnent. C'eſt ce que l'on verra clairement démontré dans le livre qu'a donné il y a quelques années M. *Blondel* membre du College des Médecins de Londres (*k*). Ce Traité prouve par les argumens les plus forts & les plus convainquans, que le fœtus dans tous ſes différens états & différentes configurations, étant un individu diſtinct & ſéparé de la mere, ne peut rece-

(*k*) Diſſertation Phyſique ſur la force de l'Imagination des femmes enceintes ſur le fœtus, par *Jacques Blondel*. Leyde 1737. *in*-8°.

voir aucun dommage par la ſimple imagination, puiſqu'il ſubſiſte hors de la ſphere de cette opération de l'entendement.

Sans nous arrêter ici à une queſtion qui eſt hors de notre ſujet, il nous ſemble que l'exemple de l'état des femmes enceintes prouve ſuffiſamment que la pléthore augmente l'intenſité de l'imagination, & que par conſéquent ce défaut doit ſe rencontrer particulierement dans les perſonnes d'un tempérament ſanguin; ſur-tout ſi elles ſont pléthoriques. La diéte, la ſaignée, les alimens qui fourniſſent peu de ſuc, l'exercice ſont les principaux remédes propres à attaquer ce défaut. Voyez ce que nous avons dit ſur les ſenſations.

ARTICLE IV.

De l'état parfait de l'Imagination.

Ce que c'eſt que l'état parfait de l'imagination.

IL ſuit de ce que nous avons avancé jusqu'à préſent, que l'eſprit qui dans la perception qu'il a de ſon objet, diſtingue le mieux la nature des impreſſions qu'il reçoit des cauſes ex-

ternes ; celui qui confond le moins les différentes affections qui en résultent ; & enfin celui qui porte sur leur sujet un jugement plus simple, est aussi celui qui a des idées plus claires & plus évidentes, & qui est le plus disposé à en faire une juste comparaison. C'est aussi ce que nous appellons imagination parfaite qui renferme en elle-même, comme l'on voit, toutes les autres opérations de l'ame ; mais qui étant regardée comme principe de ces mêmes opérations, en est réellement distincte.

Moyens de le conserver.

Si l'on est assez heureux pour posséder un pareil trésor, nous ne connoissons pas de meilleur moyen pour le conserver, que de vivre comme l'on a vécu jusqu'alors ; c'est-à-dire, faire le même usage des choses non naturelles. Votre imagination est-elle plus libre lorsque vous êtes à jeun ? est-elle plus libre après avoir bû quelque liqueur spiritueuse, ou après avoir fait quelque exercice ? est-elle plus libre dans le printems que dans l'hiver ; dans la retraite que dans le tumulte ; dans l'obscurité que pendant le jour ? saisissez tous ces précieux ins-

tans pour jouir de vous-même, & mettre au jour les productions que conçoit votre heureux génie.

Objection. Mais, dira-t-on, ce point de perfection est un point Métaphysique ou Zénonique, auquel on ne pourra jamais atteindre. D'ailleurs tout Architecte ne peut pas être un *Perrault*, tout Peintre un *le Brun*, tout Orateur un *Bourdaloue*, & tout Poëte un *Corneille.*

Solution. Nous ne parlons ici de la perfection qu'autant que le comporte la foiblesse humaine; car il est certain que malgré toute notre vigilance nous serons sujets à mille défauts. Mais nous sommes persuadés que si l'on exécute nos préceptes, & si l'on choisit son véritable talent, l'on sera plus à portée d'atteindre à ce degré de perfection dont nous parlons. Au reste ce degré de perfection n'est pas un point Zénonique, comme on donne à le croire; au contraire il est très-étendu. Nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter à ce sujet ce que disoit le plus célébre Orateur que Rome ait enfanté, lorsqu'il vouloit faire voir en combien de manieres

Variété infinie dans les génies.

différentes la nature quoique ſimple, pouvoit plaire à nos ſens : » La Sulpture, dit-il (*l*), eſt un ſeul & même » art; *Myron*, *Policlete* & *Liſippe* y » ont excellé. Ils ſont très-différens » entre eux, mais on eſt charmé de » la diverſité de leur génie. Il en eſt » de même de la Peinture : *Zeuxis*, » *Aglaophon*, *Apelles* n'ont aucun air » de reſſemblance, & tous les trois » ſemblent avoir atteint à la perfection » de leur art. Si cela eſt vrai & merveilleux dans des arts muets, combien l'eſt-il davantage dans les diſcours & dans le ſtyle où les mêmes » mots & les mêmes penſées ſont employés & font une ſi grande différence! C'eſt pourquoi on ne doit » pas blâmer une perſonne de ne pas » imiter les autres : au contraire ſi » dans ſon genre particulier elle mérite quelques éloges, il faut la louer. » Cette diverſité ſe remarque d'abord » dans les Poëtes qui ont tant de rapport avec les Orateurs. Parmi les » Poëtes Latins *Ennius*, *Pacuvius*, » *Accius*, parmi les Poëtes Grecs » *Æſchile*, *Sophocle*, *Euripide*, ne

Remarquée par *Ciceron.*

(*l*) De Orat. lib. 3. n. 7.

» ſont-ils pas différens, & ne leur
» a-t-on pas payé à chacun un égal
» tribut de louanges? Si vous conſi-
» derez les Orateurs, *Iſocrate* n'a-t-il
» pas la douceur en partage, *Liſias*
» la ſubtilité, *Hipérides* la vivacité,
» *Eſchines* l'élégance, *Demoſthenes* la
» force? Qui d'entre eux n'eſt pas
» parfait & reſſemble à d'autres qu'à
» eux-mêmes? *Scipion* eſt inimitable
» pour la fermeté, *Lelius* pour l'agré-
» ment, *Galba* pour la conciſion,
» *Carbon* pour la facilité & l'harmonie.
» Ils ſont les premiers de leur tems,
» & ils ſont les premiers dans leur
» genre. Mais pourquoi puiſer des
» exemples parmi les Anciens, notre
» ſiecle ne nous en fournit-il pas aſſez?
» Ne pourrois-je pas citer *Catulle*...
» *Ceſar*... *Sulpitius*... *Cotta*... *An-*
» *toine*... qui ont chacun leur ma-
» niere d'écrire où ils excellent «.

De meme que *Ciceron* rappelle à ſon ſiecle pour faire voir la variété qui ſe trouve dans la perfection, de même auſſi ne pourrions-nous pas propoſer nos Poëtes François qui ont tous remporté la palme, quoique dans le même genre. En effet ſi nous jettons un

Remarquable encore dans notre ſiécle.

coup d'œil ſur nos Poëtes Tragiques, n'admirerons-nous pas la grandeur de *Corneille*, la tendreſſe de *Racine*, la conduite de *Campiſtron*, l'expreſſion de *Voltaire* & le terrible de *Crebillon*. Ces paralleles mettent ſans doute en évidence la vérité que nous propoſons, & reculent les limites d'un champ que l'on ſuppoſoit bien étroit. Mais pour éviter des détails qui ne ſont plus de notre reſſort, abandonnons ces diſcuſſions aux Rhéteurs, pour chercher ſi nous avons en nous la ſource de toutes ces différences, ſans cependant rien altérer à l'état parfait ſuppoſé de notre imagination.

Très-conforme auſſi à l'état Phyſique de notre nature.

En effet qu'elle variété prodigieuſe dans les qualités du ſang & du ſuc nerveux & dans la conſtitution des fibres nerveuſes, ſans cependant qu'elle empêche leurs actions! Quelles combinaiſons infinies entre ces êtres qui agiſſent & réagiſſent l'un ſur l'autre? Il nous ſemble voir ici les ſept notes de Muſique dont l'arrangement divers a produit & produira un ſi grand nombre d'airs. Nous nous repréſentons encore ici le nombre de

mots que les vingt-quatre lettres de l'Alphabet ont produit parmi tous les peuples, & cette multitude de mots qui étant combinée, forme & formera cette quantité prodigieuſe de livres : image ſenſible que l'on peut ſe former de la multiplicité des modes du ſang, du ſuc nerveux & des fibres, & en même tems de l'énorme variété des génies, des caracteres & des eſprits.

Ces réflexions, dira-t'on, ſont belles dans la ſpéculation : mais il eſt impoſſible de les atteindre dans la pratique : nous l'accordons. Toutes ces différences alléguées ci-deſſus ne peuvent produire que des modalités dans l'ame qui ſont preſque inſenſibles aux yeux humains. C'eſt ce qui formera ce fond de caractere impénétrable : on y reconnoîtra ſans doute des traits de reſſemblance, mais on y trouvera ce je ne ſai quoi qui le diſtingue parfaitement. C'eſt ce qui variera ces mêmes caracteres à l'infini. C'eſt ce qui rendra un Orateur plus brillant, plus perſuaſif, plus touchant ; un Poëte plus grand, plus énergique, plus tendre, toutes choſes étant d'ailleurs

égales de part & d'autre. C'eſt ce qui modifiera tellement les génies, qu'ils ne ſe reſſembleront jamais, quoique les uns ayent été les modeles des autres. C'eſt ce qui fera que celui-ci expoſera ſes penſées dans un plus beau jour que celui-là. C'eſt enfin ce qui donnera ces différences preſque imperceptibles du plus au moins dans des eſprits qui raiſonnent & qui jugent exactement.

Ne pouvant donc approcher de cet état inſenſible, nous nous ſommes contentés de ramener nos principes au point ſenſible. Peut-être que quelques perſonnes plus clairvoyantes que nous, iront plus loin. Il nous ſuffiſoit de ſavoir que le ſang & ſes eſprits pouvoient avoir un mouvement ou trop lent ou trop vif, ce qui provient de leur qualité & de leur quantité. Il nous ſuffiſoit de ſavoir que les fibres nerveuſes ainſi que celles des organes des ſens pouvoient être trop, ou trop peu tendues, ſéches, groſſes & vibratiles. Ces variétés ſont ſenſibles & peuvent ſe connoître par le tempérament, les mœurs, le battement des arteres, &c.

Ainsi l'on peut prendre ses indications & y appliquer des remedes.

Nous nous flattons cependant qu'en remédiant aux vices sensibles, on parviendra aussi à guérir les défauts insensibles : car si cela n'étoit pas ainsi, la guérison seroit imparfaite en un sens.

Après toutes ces considérations nous conclurons que quoique la perfection soit une dans son genre, elle est cependant multiple dans ses especes; que ces especes mêmes ont des relations très-étendues pour les cas particuliers; que nous avons en nous la source de toutes ces différences qui ne changent pas, du moins sensiblement, le caractére de perfection que nous avons donné à l'imagination; que remédier aux défauts mentionnés dans ce Chapitre, c'est tendre à cet état parfait de l'imagination auquel on peut atteindre autant que le comportent les forces de la condition humaine.



CHAPITRE III.

Du Raisonnement.

On ne parlera ici du Raisonnement que comme comparaison des idées.

NOUS ne traiterons pas ici du Raisonnement de la même maniere dont en parlent les Logiciens, qui en dissertant sur cette opération de l'entendement, analisent les regles du syllogisme. Nous n'imiterons pas non plus quelques Philosophes & les Rhétoriciens, qui indiquent les lieux & la méthode pour trouver des argumens. Il suffit d'avoir des idées, & de les comparer ensemble pour raisonner. Ainsi dans les cas où l'imagination seroit abolie ou viciée, le raisonnement doit aussi être éteint, ou dérangé : ce qui arrive dans l'apoplexie, la compression du cerveau, les fiévres ardentes, les fiévres malignes, la phrénésie, &c. Comme ces états sont contre nature, nous n'en parlerons pas, ne nous étant engagés d'examiner que ce qui se passe dans l'état de l'homme sain. Nous dirons

donc notre ſentiment ſur le défaut de raiſonnement qui dépend du peu de connoiſſance que nous avons du ſujet.

Que cette comparaiſon des idées dépend de l'organiſation de nos corps.

Secondement on voit tous les jours des perſonnes avoir beaucoup d'imagination & peu de raiſonnement. Les idées ſeules ne conſtituent donc pas le raiſonnement : il faut encore y joindre la réflexion pour connoître le rapport qu'ont entre elles les idées. Or les idées dépendant de notre organiſation, la comparaiſon de ces mêmes idées que nous faiſons par la réflexion, doit être plus ou moins exacte, ſelon que notre organiſation ſera plus ou moins parfaite. C'eſt pourquoi tels raiſonnemens ſeront inintelligibles aux uns, tandis qu'ils ſeront fort clairs pour d'autres. C'eſt pourquoi nous raiſonnions hier d'une façon différente de celle que nous raiſonnons aujourd'hui ſur une matiere de controverſe. C'eſt pourquoi quelques matieres paſſent pour certaines en Eſpagne, tandis qu'elles ſont regardées comme douteuſes en France, & comme fauſſes en Angleterre. Suivez les différens degrés de chaleur des

climats, & vous trouverez des nuances ſenſibles des opinions, des coutumes & des loix politiques & morales.

Ce que c'eſt que le Raiſonnement défectueux.

Comme nous avons déja dit qu'il n'y avoit pas de raiſonnement ſenſible faux en parlant ſelon la préciſion la plus Métaphyſique, ce vice ne doit donc appartenir qu'aux raiſonnemens réfléchis ou mixtes qui peuvent être défectueux en ce que le terme de comparaiſon eſt mal choiſi. En effet ce qui doit indiquer le rapport ou la diſconvenance de deux repréſentations peut être totalement étranger à ces deux repréſentations, & incapable d'en faire ſentir la liaiſon, ou la ſéparation. Secondement le choix des moyens pris d'une autre ſource que de l'évidence, peut ſouvent nous conduire à l'erreur.



ARTICLE I.

Du défaut de Raisonnement.

Moyens de multiplier ses idées sur le même sujet.

TOUT raisonnement eſt au moins l'aſſemblage de deux idées : quelquefois il réſulte de la combinaiſon de pluſieurs propoſitions complexes, ce qui exige une ſuite d'idées ſur le même ſujet dans l'entendement de celui qui raiſonne. Il ne s'agit donc ici que des moyens de raſſembler pluſieurs idées ſur le même ſujet. Nous avons déja fait voir combien les ſens fourniſſoient de reſſources à l'imagination, & nous avons levé tous les obſtacles qui pouvoient empêcher la liberté de cette même imagination. Par une conſéquence néceſſaire on eſt ſuppoſé avoir des idées vives & diſtinctes, & l'on ne doit plus être embarraſſé que ſur leur choix. L'embarras ceſſe ſi l'on ſait avec art ſe placer au centre des objets qui peuvent préſenter mille images conformes au ſujet qu'on médite, & ſi l'on tient ſes ſens tellement attentifs à toutes les impreſſions, que l'ame ſoit

avertie de toutes les choſes qui l'environnent & qu'elle puiſſe ſe rendre compte à elle-même du ſentiment qu'elle éprouve. On ſentira la vérité & l'étendue de ce principe ſi l'on entre dans quelques détails.

Exemple de la ſituation des lieux.

Il eſt des lieux qui par leur expoſition, la liberté de l'air qu'on y reſpire, leur aménité, leurs formes, fourniſſent à l'ame une foule d'idées qui ne reçoivent leur force ou leur agrément, que de la ſituation & de la diſpoſition du ſol d'où on les puiſe. Ce ſont des tableaux qui communiquent à l'ame des mouvemens conformes aux ſenſations qu'ils excitent. Ou plutôt ce ſont des livres qu'on parcourt d'un ſeul coup d'œil; on en connoît mieux l'enſemble que dans toutes les deſcriptions des Poëtes ou des Orateurs. On conçoit mieux tous les rapports de l'ouvrage, & parce que ce ſont les ſens qui ſont d'abord frappés, & non pas l'imagination qui ſert de guide, les perceptions en ſont plus fortes, plus durables & plus certaines. Qu'on me permette de développer ici la nature de certains ſentimens que j'ai éprouvé, & qui étoient la

cauſe

cause occasionnelle de tous les raisonnemens que je faisois alors. Cela engagera peut-être quelqu'un à interroger sa conscience & à sentir le méchanisme de ses raisonnemens mêmes les plus abstraits.

Suis-je sur le haut d'une montagne? je suis Philosophe. Il me semble regner sur toute la nature & lui dicter des loix, prévoir tous les événemens qui arrivent parmi les hommes sur lesquels je domine, & découvrir toutes leurs marches pour parvenir à leurs desseins. Dans le fond de mon cœur j'applaudis à ceux qui marchent dans des sentiers droits, & je gémis sur ceux qui courent dans des routes détournées. Je les insulterois même : je suis trop éloigné d'eux pour les craindre. Je deviendrois alors Poëte épique ou tragique si ma nature fournissoit assez d'alimens au torrent de feu qui m'embrase.

Analise des idées qui naissent sur le haut d'une montagne.

Au milieu de cette montagne j'approche de plus près des hommes, j'en apperçois les ridicules, & comme je n'en suis pas encore atteint, j'en ris & j'en forme une Comédie. Dans cet endroit je vois aussi moins loin,

De celles qui naissent au milieu de la montagne.

& les vertus des hommes me paroiſſent moins tenir de leur devoir que de l'héroïſme, & leurs crimes de la pente naturelle qu'ils ont au mal plutôt que de la dépravation de leurs cœurs. Ce changement d'atmoſphere me rend moins juſte & plus compatiſſant.

De celles qui naiſſent au bas de la montagne.

Je deſcens au bas de la montagne, je ſuis alors au milieu des hommes, & je participe à leurs foibleſſes. Tranquille à l'ombre d'un arbre épais, aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau, jettant mes regards ſur d'immenſes prairies, je goûte les douceurs du repos & je ſonge à un bonheur qui me fuit avec d'autant plus de vîteſſe, que je le pourſuis avec plus d'acharnement. Si je vois dans le lointain les danſes de quelques bergeres ornées de leurs plus beaux atours pour célébrer avec plus de pompe la fête de leur village, ce doux ſentiment paſſe de mes yeux dans mon cœur, & me fait ſoupirer après la poſſeſſion de quelque objet aimable auquel je puiſſe communiquer une partie des mouvemens qui m'agitent. Mes deſirs ſont ſuperflus; je détourne les yeux & je

porte mes regards ſur des jardins enchantés, couronnés d'un ſuperbe édifice, & marqués au coin de l'opulence & du bon goût. Sans m'en appercevoir je deviens ambitieux, je deſire de poſſéder des biens dont la jouiſſance me paroîtroit contribuer au bonheur de la vie, & je médite des moyens propres à me procurer de pareils avantages.

Nature des idées conforme aux lieux où l'on eſt.

Il eſt donc certain que nos idées nous ſont fournies par tous les objets qui nous environnent, que nos raiſonnemens tiennent de la nature de nos idées, & qu'ils ſe manifeſtent par conſéquent ſous les couleurs que doivent leur donner la ſituation & la forme des endroits où nous méditons. Pour rendre la choſe encore plus ſenſible, parcourons différens lieux que l'art a arrangé pour nos plaiſirs, en cherchant à exciter en nous divers ſentimens auſquels l'ame la moins ſouple ne peut ſe refuſer. Dans le Parc de Bagnolet on cherche la ſolitude, on y reſpire un air qui ſemble diſpoſer à la mélancolie, on y réfléchit malgré ſoi, & l'on n'y connoît d'autre étude que la Morale &

la Philoſophie. Celui qui ſe promene dans le Parc de Saint Cloud erre avec les Nymphes & les Nayades ; ſon cœur ſe diſpoſe inſenſiblement à la tendreſſe, & au pied de la Caſcade il médite les ſaillies d'une chanſon, les murmures de l'Elégie, ou la chute d'un Madrigal. Auprès des paliſſades de Marli on cherche à plaire ; la coqueterie du lieu prépare à la galanterie. A Verſailles près du baſſin de Latone, on devient politique. Il ſemble que toutes les démarches & tous les geſtes ſoient à découvert : on diſſimule, & par une adreſſe de la vanité on cherche à paroître ce qu'on n'eſt pas (*a*).

(*a*) Voici comme s'exprime avec ſon éloquence ordinaire J. J. *Rouſſeau* dans ſa *Nouvelle Héloïſe*, *tome.* 1. *pag.* 122. *édit. d'Amſterdam* 1761. » Ce » fut là (ſur ces montagnes) que je demêlai ſenſiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la » véritable cauſe du changement de mon humeur, & » du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue » depuis ſi longtems. En effet c'eſt une impreſſion » générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils » ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes monta» gnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de » facilité dans la reſpiration, plus de légereté dans le » corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y » ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les » méditations y prennent je ne ſai quel caractere grand » & ſublime, proportionné aux objets qui nous frap» pent, je ne ſai quelle volupté tranquille qui n'a rien

Mais nous ne nous arrêterons pas davantage à prouver ce que l'expérience confirme. Combien de fois chacun a-t-il éprouvé que les sensations qu'il avoit au Luxembourg étoient différentes de celles qu'il avoit aux Thuilleries, & que les idées qui résultoient de ces diverses motions des sens, étoient bien différentes de celles qu'on avoit à Sceaux ou à Meudon? Chacun de ces aimables séjours paroît bien différent soit qu'il soit agité par

» d'âcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-» dessus du séjour des hommes on y laisse tous les » sentimens bas & terrestres, & qu'a mesure qu'on » approche des régions éthérées l'ame contracte quel-» que chose de leur inaltérable pureté. On y est grave » sans mélancolie, paisible sans indolence, content » d'être & de penser : tous les désirs trop vifs s'émous-» sent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend » douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une » émotion légere & douce, & c'est ainsi qu'un heu-» reux climat fait servir à la félicité de l'homme les » passions qui font ailleurs son tourment. Je doute » qu'aucune agitation violente, aucune maladie de » vapeurs put tenir contre un pareil séjour prolongé, » & je suis surpris que les bains de l'air salutaire & » bienfaisant des montagnes ne soient pas un des » grands remedes de la médecine & de la morale, &c.

Si M. *Bergier*, Principal du College de Besançon, ci-devant Curé de Franchebouche, eut connu notre Ouvrage, il n'eût pas manqué de faire voir la conformité de ce passage de J. J. *Rousseau*, avec la doctrine contenue dans ce chapitre. Voyez *les Plagiats de* J. J. Rousseau *de Geneve, sur l'Education*, à la Haye, Paris, chez Durand 1766.

les vents & peu fréquenté, ſoit qu'il ſoit calme & animé par la préſence des objets qui s'y promenent. Il nait donc encore de ce principe une autre conſéquence bien naturelle, c'eſt que l'on peut quelquefois aider la faculté qui eſt en nous de raiſonner par la ſituation des lieux qu'on doit choiſir la plus conforme à favoriſer le genre d'ouvrage ſur lequel nous nous exerçons, & à fournir des images les plus propres à féconder notre imagination. Cette conſéquence eſt d'autant mieux fondée, que nous avons fait voir que preſque toutes les ſciences prenoient leur origine des ſens : or les ſciences ſont une ſuite de raiſonnemens qui conduiſent peu-à-peu à une vérité pratique.

Obſtacles Phyſiques qui empêchent le Raiſonnement.

Parmi les obſtacles que l'on rencontre dans le chemin qui conduit à la vérité, l'Auteur de la Médecine de l'ame & du corps compte certaines indiſpoſitions qui empêchent ou retardent les progrès que nous devrions faire (*b*). Ces mauvaiſes diſpoſitions ne ſont pas des maladies, mais de ces

(*b*) *Medicina mentis*, &c. *Part.* 2. *pag.* 217. *ad* 226.

choſes qui nous rendent dans différens tems plus ou moins propres à la recherche de la vérité. Chacun en a pû faire l'expérience. Il faut donc ſaiſir le moment, employer utilement les intervalles de langueur où l'ame ſe trouve, & bien diſpoſer ſon corps pour ſe retirer de cet état d'inertie. Il nous cite ſa conduite pour exemple, & nous croyons qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici un modele. J'ai expérimenté, dit-il, que j'ai toujours retiré de grands fruits de mes études quand 1°. j'avois mangé ſobrement. 2°. Lorſque j'avois laiſſé écouler un tems ſuffiſant après mes repas. 3°. Si je m'appliquois pendant la nuit, parce qu'alors tout eſt dans le ſilence & dans le repos. 4°. Ou bien avant le lever du ſoleil, parce que l'air n'eſt pas raréfié par la chaleur. 5°. Pendant l'hiver j'employois à mettre en ordre mes raiſonnemens, tandis que je m'occupois pendant l'Eté à faire des expériences. 6°. Toutes les fois que j'avois lû les Ouvrages de ces Ecrivains qui enchaînent leurs idées avec un tel art qu'elles ſemblent naître immédiatement les unes des autres,

alors éguillonné par les vérités que je venois d'apprendre, je me ſentois diſpoſé à faire de nouvelles découvertes. 7°. Après avoir converſé avec des perſonnes qui s'adonnoient au même genre d'étude que moi, & leur avoir expliqué mes penſées, j'acquerrois de nouvelles forces. 8°. Si je me ſentois peu propre au travail je l'abandonnois, je me livrois pour quelque tems au plaiſir, & je ne revoyois mes livres que lorſque je m'appercevois d'une nouvelle ardeur pour l'étude. 9°. Le matin lorſque j'étois éveillé, je reſtois dans la même ſituation, ſi je me rappellois toutes les idées & tous les ſonges que j'avois eus pendant la nuit, c'étoit pour moi un heureux préſage de la facilité avec laquelle je travaillerois. 10°. Quelquefois je n'éprouvois pas la même agilité dans tous mes membres; au contraire je me ſentois lourd & peſant. Comme je n'attribuois cet état qu'à une ſurabondance d'humeurs, je me faiſois ſuer, & je remarquois que j'en avois plus de force ſoit d'eſprit, ſoit du corps. 11°. Toutes les fois que je prenois la plume avec plaiſir & que

je

je la quittois sans être fatigué, j'étois certain du succès. 12°. Accoutumé à réfléchir au milieu du tumulte, ce qui est un grand avantage, je me débarrassois bientôt de quelques sentimens importuns qui me detournoient lorsque je me trouvois dans un état plus tranquille & que je voulois me livrer tout entier à mes réflexions. C'est ainsi qu'un homme, qui rencontrant un fait intéressant dans l'Histoire, poursuit sans être distrait, sa lecture malgré le bruit que font les personnes qui l'environnent, poussé par le desir d'apprendre quelque chose de nouveau ou de voir la fin de l'événement dont il vient de voir l'origine.

Hobbes, ce Philosophe Anglois, suivoit un sistême de vie bien différent des autres Savans. Il ne travailloit que l'après-midi. Il consacroit le matin à sa santé. Après son dîner il se retiroit dans son cabinet. Il y trouvoit dix ou douze pipes de tabac avec une chandelle pour les allumer. Après avoir fermé sa porte, il fumoit, méditoit & écrivoit pendant plusieurs

heures (*c*). Perſonne n'étoit plus hardi que lui pour avancer des ſiſtêmes téméraires, mais auſſi perſonne ne l'étoit moins pour les défendre. Il n'auroit pas été d'humeur à être le martir de ſes opinions : au contraire, ſon grand principe étoit qu'il ne falloit pas ſouffrir pour quelque cauſe que ce fût.

Toutes ces obſervations ne ſont pas inutiles, & les favoris des Muſes en ſentent tout le prix. Ceux-ci réveillent leur ame de ſa nonchalance & de ſon aſſoupiſſement par les ſons harmonieux de la Muſique : ceux-là la retirent de ſon état de langueur par la repréſentation de quelque fait tragique, ou de quelque piece qui peint le ridicule des hommes. En un mot, il eſt mille moyens proprés à raſſembler nos idées & à favoriſer nos raiſonnemens, qu'on ne doit pas négliger lorſqu'on veut réuſſir dans le genre d'étude qu'on a embraſſé. Ce ſont pluſieurs petites ſources, qui réunies, forment enſuite une grande riviere.

(*c*) Hiſtoire des Philoſophes modernes, par M. *Savérien.*

ARTICLE II.

De la premiere cauſe des Raiſonnemens défectueux.

LA meſure qui doit faire eſtimer les relations qu'ont entre elles les perceptions, eſt vicieuſe de deux manieres : elle peut être ou trop grande, ou trop petite ; c'eſt ce que nous allons examiner plus en détail.

Moyen choiſi incapable de faire ſentir la liaiſon ou la ſéparation des idées.

Dans l'état parfait du genre nerveux il doit y avoir une certaine harmonie qui ne peut être troublée ſans que le raiſonnement ſoit dérangé. De même que cette harmonie générale ſe ſoutient par le reſſort meſuré des fibres : de même auſſi décline-t-elle par le reſſort peu ménagé, ou trop affoibli des fibres. Ce reſſort eſt trop conſiderable par la trop grande tenſion des fibres ; il eſt trop foible par leur relâchement. C'eſt ce que l'on doit entendre par la meſure trop grande, ou trop petite dont nous venons de parler. Il ne s'agit pas ici d'une tenſion, ou d'un relâchement total, ce ſeroit maladie ; mais d'une

tension & d'un relâchement particulier dont nous rendrons compte à la fin de cet Article.

Effets que doit produire la tension particuliere de quelques fibres.

Cette tension de quelques fibres au-dessus du ton nécessaire doit occasionner des oscillations plus fortes & plus promptes ; ce qui les empêchera de correspondre au mouvement des autres fibres moins tendues. Or cette tension partielle plus considérable, peut être produite soit par le défaut des choses non naturelles, comme la sécheresse de l'air, la chaleur du régime de vivre, l'exercice & les veilles outrés ; soit par la nature de notre constitution, comme dans les tempéramens vifs & bouillans, dans ces complexions chaudes où les digestions sont promptes, le battement des arteres violent, & l'habitude du corps presque toujours séche & brûlante. C'est principalement dans ces sortes de constitutions que l'on remarque peu de raisonnement quoiqu'il y ait beaucoup d'imagination, parce que plusieurs idées qui pourroient être liées ou séparées, ne peuvent plus l'être. Au contraire il arrive souvent qu'on unit des idées qui devoient être

ſéparées, & que l'on déſunit des idées qui pouvoient être jointes enſemble. Nous nous répeterions en vain ſi nous faiſions ici l'énumération des moyens que nous avons rapporté pour déraciner de pareils vices. Qu'il nous ſuffiſe d'avertir ici que pour remédier aux défauts qui doivent naître d'un tel état des fibres, il faut éviter les cauſes éloignées & combattre efficacement les cauſes prochaines.

Effets que doit produire le relâchement particulier de quelques fibres.

Le relâchement de quelques fibres ne peut arriver, que leur reſſort ne ſoit en même tems diminué. De-là leurs vibrations plus foibles & plus lentes. Or ce relâchement peut être produit par deux cauſes générales & oppoſées à celles qui ont occaſionné la trop grande tenſion. Tel eſt le mauvais uſage des choſes qui ſervent à conſerver la vie, comme le climat trop humide, le régime de vivre trop aqueux, le repos outré qui dégenere en pareſſe & en lenteur dans toutes les actions. Telle eſt la condition de ces tempéramens froids & pituiteux, & de ces hommes tranquilles, preſqu'inſenſibles, difficiles à ſe mettre en colere, preſque toujours ſurchar-

gés d'une sérosité trop abondante & attaqués de fluxions pour la moindre cause. Si l'imagination est fort lente dans ces personnes, le raisonnement n'est pas moins embarrassé. Ajoutez encore que ne concevant pas les choses dans le degré d'existence qui leur est propre, elles ne peuvent pas en raisonner avec autant de certitude que celles qui jouissant d'une constitution plus parfaite, combinent exactement tous les rapports & sont en état d'en juger plus sainement. Elles raisonnent juste, il est vrai, suivant l'état actuel de leur individu : mais le raisonnement est défectueux relativement à l'essence de la chose. Pour remédier à un pareil défaut il faut longtems combattre la cause & éviter soigneusement tout ce qui peut en rapprocher : notre méthode a été suffisamment développée dans le chapitre précédent.

Eclaircissement sur une difficulté qui pourroit se présenter dans la pratique des moyens enseignés.

Il se présente naturellement ici une question à laquelle il faut répondre ; il s'agit de savoir si ayant deux fibres agissant d'un mouvement égal, & un autre qui a un mouvement inégal, on peut dessécher, ou amollir cette

derniere ſeule, ſans deſſécher, ou amollir les deux premieres. La choſe étant poſſible, on avouera aiſément que les vibrations de celle-ci pourront devenir égales à celles des deux autres. Ce que nous diſons d'une fibre ſeule qui reſte dans ſon état, doit s'entendre auſſi de pluſieurs.

Pour réſoudre cette difficulté nous ſerons obligés de remonter un peu plus haut dans la compoſition de nos corps, mais nous éviterons toute longueur & nous ne chercherons qu'à faire voir l'étendue de nos principes.

1°. Nous ne connoiſſons pas d'autres élémens du corps humain que ces molécules de matiere, qui ſans être indiviſibles, ſont cependant le dernier terme de la diviſion. Ce n'eſt donc que de ces molécules que ſont compoſées les premieres fibres de nos corps.

2°. Ces particules bien différentes des principes d'*Ariſtote* & des Chimiſtes, leſquelles ne peuvent être compoſées que de ces particules bien différentes encore des atomes de *Gaſſendi*, de *Zenon* & d'*Epicure*, qui tenoit ſa doctrine de *Démocrite*, celui-ci

de *Leucippe*, & celui-là de *Moschus*, ces particules, dis-je, peuvent être plus ou moins ſerrées, plus ou moins liées dans leur arrangement. Il y aura donc des fibrilles élémentaires plus ou moins fortes, contenant plus ou moins de matiere, plus ou moins élaſtiques. Il ſuit de-là une infinité de combinaiſons, & cette conſéquence qu'il n'y a peut-être pas quatre fibres parfaitement ſemblables dans notre organiſation. Cette diverſité une fois établie, il n'eſt plus difficile de concevoir qu'une fibre ſoit deſſéchée ou amollie ſans que l'autre le ſoit.

3°. Comme ces fibrilles ſimples auroient été continuellement expoſées à être briſées, la nature prévoyante, a dû réunir pluſieurs fibrilles ſimples pour en compoſer une ſeule fibre. Il peut donc y en avoir quelqu'une de plus dans un faiſceau & quelqu'une de moins dans un autre. Parmi les faiſceaux il y en aura donc de plus forts & de plus foibles ; il y en aura donc de plus ſuſceptibles de modalités accidentelles les uns que les autres.

4°. Une fibre nerveuſe qui ſe ren-

contre ſous une des arteres qui arroſent l'organe, pourra être, à cauſe de la chaleur du ſang contenu dans ce canal, plutôt deſſéchée que celle qui en ſera plus éloignée.

5°. Une fibre ſera nourrie d'un ſuc plus groſſier, tandis que celle-là recevra un ſuc plus délicat. Ce qui dépend du diamêtre du canal artérioſo-lymphatique qui leur diſtribue la nourriture.

On pourroit encore produire un grand nombre de cauſes pour appuyer ce ſentiment : mais ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, il nous ſuffiſoit de faire voir par des raiſons puiſées dans la nature, qu'il étoit poſſible qu'une fibre acquiere une certaine meſure de mouvement, ſans que le mouvement qu'avoit les autres fibres ſe trouvât altéré.



PARAGRAPHE III.

De la ſeconde cauſe des Raiſonnemens défectueux.

On ne raiſonne pas toujours ſuivant l'évidence, on a quelquefois recours à l'analogie.

L'ÉVIDENCE eſt *la connoiſſance intime du rapport des idées.* Elle nous conduit immédiatement à la vérité qui eſt la juſte conjonction ou ſéparation des idées. Nous ſerions trop heureux ſi nous pouvions toujours juger des choſes par elle : mais les connoiſſances humaines ont des bornes, & là où nous manquons d'idées ſenſibles, nous ſommes obligés d'avoir recours à l'analogie ou à la probabilité, qui ſont l'apparence de la convenance ou de la diſconvenance des choſes ſur des preuves qui ne ſont pas infaillibles. Ces preuves en effet partent toutes ou de la conformité des choſes avec notre expérience, ou du témoignage de l'expérience des autres. Ce qui eſt ſuſceptible de mille variétés & peut nous induire ſouvent en erreur, comme il arrive dans les raiſonnemens mixtes ou réfléchis.

Souvent

Accoutumés à abandonner l'évi-

dence lorſqu'il s'agit de raiſonner, la plupart du tems nous n'écoutons plus que nos paſſions, qui de tous les moyens ſont les plus propres à pervertir notre raiſonnement. Combien de fois a-t-on vû des perſonnes qui avoient toutes les diſpoſitions néceſſaires pour raiſonner juſte, ſe laiſſer aveugler par les préjugés, les vues d'intérêt, l'amour propre, l'eſprit de parti, l'entêtement, la complaiſance, l'humeur, le caprice & mille autres mouvemens qui ſont comme les branches des paſſions principales ? De même qu'il y a des paſſions qui élevent les fonctions de l'ame au-deſſus de leur ton naturel; de même il y a des défauts oppoſés à ces paſſions, qui occaſionnent une certaine langueur dans toutes ces opérations. La prévention, la colere, la vengeance, l'ambition & mille autres principes de nos raiſonnemens, ſont rangés dans la premiere claſſe. La pareſſe, la négligence, la molleſſe, l'indolence & pluſieurs autres vices qui conduiſent l'ame à l'apathie, tiennent le ſecond rang. Nous avons fait voir que toutes les paſſions dépendoient d'un cer-

dans nos Raiſonnemens nous ſuivons nos préjugés & nos paſſions.

tain méchaniſme propre à nos corps ; il eſt donc hors de doute que les paſſions & les vices ci-deſſus mentionnés, reſſortiſſent de ce méchaniſme général, en conſervant cependant des différences eſſentielles pour chaque eſpéce particuliere. Nous ſerions obligés de faire ici un long Traité ſi nous entreprenions d'examiner ces différences.

Les cauſes ſont les mêmes que celles qui ont été détaillées dans l'article précédent.

Pour abréger nous rapporterons la premiere claſſe à la trop grande ſécchereſſe ou tenſion des fibres, & la ſeconde à leur trop grand relâchement. Nous avons dit que de ces deux cauſes dépendoit la gravité ſpécifique du cerveau, & nous avons vû dans l'article précédent la maniere dont ces deux cauſes occaſionnent les raiſonnemens défectueux : il ne s'agit plus que d'appliquer ces principes à tous les motifs des raiſonnemens dont il eſt ici queſtion ; ce que chacun pourra faire aiſément en comparant les deux termes. Nous n'en diſons pas davantage afin que le lecteur puiſſe raiſonner ſur cet article, & juger par lui-même ſi la pratique eſt d'accord avec notre théorie. Si les

causes & les effets sont les mêmes, il faut employer les mêmes moyens pour les détruire.

CHAPITRE VI.

Du Jugement.

Propriétés du Jugement. Maniere dont on en parle dans les écoles.

LE Jugement est une des plus essentielles opérations de l'entendement. C'est par lui qu'on distingue les idées entre elles, & qu'on remarque leur différence si petite qu'elle puisse être. Ce sont ces prérogatives si estimables, qui ont engagé les Logiciens à donner un si grand nombre de regles pour s'assurer de son exactitude. Afin d'y parvenir ils examinent la nature des propositions simples, composées, universelles, &c; copulatives, disjonctives, causales, conditionnelles, exclusives, comparatives, &c. Ensuite comme la définition & la division sont d'un grand usage dans les Sciences, ils parlent de ces sortes de propositions. Enfin ils traitent de la conversion & de la

réduction des propoſitions tant affirmatives que négatives, tant générales que particulieres. Il eſt vrai qu'une grande partie des remarques que l'on a fait ſur ces matieres, ſont néceſſaires, & nous ſoutenons même qu'on ne peut pas porter un jugement certain, ſi l'on n'a égard à la nature de la propoſition que l'on avance. Mais de même que ce ſont des perſonnes de bon ſens qui ont écrit toutes ces loix, de même un homme de bon ſens voit tout-à-coup ſi la conſéquence qu'il tire eſt déduite exactement des prémiſſes. C'eſt pourquoi ſans avoir égard à toutes ces regles, nous allons examiner les défauts des organes qui occaſionnent le manque de jugement & qui ſont les cauſes des vices les plus remarquables de cette eſſentielle opération de l'ame.



ARTICLE I.

Du défaut de Jugement.

EN général le manque de jugement ſuppoſe un défaut dans les organes des ſens : car comment pourroit-on juger de certaines qualités des objets, ſi l'on étoit dépourvû de l'organe qui en doit recevoir l'impreſſion, ou que cet organe manque de la ſenſibilité néceſſaire. Il ſuppoſe encore le défaut de raiſonnement, ou de mémoire. En effet d'où partiroit une conſéquence ſi les prémiſſes n'étoient énoncées ou préſuppoſées. Or en parlant du raiſonnement, nous avons propoſé les moyens de raſſembler pluſieurs idées pour remédier au défaut de raiſonnement, & conſéquemment nous avons établi par anticipation la cure du défaut de jugement. Sans mémoire il ne peut y avoir auſſi de jugement : car qui oubliroit les prémiſſes, ne pourroit tirer aucune concluſion. Ainſi lorſque nous propoſerons les moyens qui tendent à rectifier ou perfectionner la mé-

D'où naît le manque de Jugement.

moire, nous indiquerons en même-tems les remedes propres à dissiper le manque de jugement qui part de cette source.

Nous ne parlerons pas ici de ces cas où le jugement manque tout-à-fait, comme dans l'affaissement du cerveau, ou le ralentissement de la circulation; quoiqu'avant on n'ait jamais été taxé de manquer d'imagination, de raisonnement ou de mémoire. Ces états sont contre nature, comme on peut le voir dans la léthargie, dans la sincope, dans l'épilepsie, &c. Le jugement manque dans ces cas, parce que l'imagination, le raisonnement, la mémoire manquent aussi. Ce qui confirme ce que nous avons avancé : ce qui fait voir que toutes les opérations de l'entendement s'entraident mutuellement : ce qui fait comprendre qu'on peut y parvenir par degrés.

Nécessité du Jugement.

Après ce début on nous dira peut-être qu'il suffit selon ces principes de bien raisonner, & qu'on ne doit pas s'embarrasser de juger, puisque les prémisses étant bien posées, toute personne sera à portée de bien tirer

tirer la conclusion. Oui, sans doute, toute personne conclura exactement si elle suit les regles que nous avons donné dans notre premier Livre. Mais il n'est pas indifférent de tirer ou de ne pas tirer la conséquence : car on ne raisonne que pour trouver la convenance ou la disconvenance de deux idées par le moyen d'une troisieme : or on ne peut connoître le rapport que par la conclusion ; donc la conclusion est nécessaire. C'est elle qui dissipe les ténebres de l'ignorance & qui dévoile la vérité qui étoit cachée. Nous n'en voulons d'autres preuves que les Sciences Mathématiques. Quelle suite innombrables d'idées conséquentes à l'infini ! Ce n'est que par des définitions, des axiomes, des propositions fort simples qu'on parvient à la connoissance des théorêmes les plus difficiles, & qu'on trouve la solution des problêmes les plus compliqués. On ne peut donc faire des progrès dans les Sciences que par l'esprit de conséquence. Souvent il prévient l'expérience, presque toujours il est auteur des plus belles découvertes, & c'est lui qui nous conduit comme par la

Livre 1. part. 1. ch. 4. art. 2.

main au temple de la vérité. Nous n'avons pas d'autre chemin pour y parvenir.

Au reſte comme toute notre doctrine n'eſt pas ſeulement ſpéculative, mais qu'elle eſt encore pratique, nous allons deſcendre dans un certain détail, & nous allons chercher les remedes Phyſiques qui conviennent au manque de jugement dans les connoiſſances ſoit ſenſibles, ſoit réfléchies, ſoit mixtes.

Manque de Jugement dans les choſes ſenſibles.

I. Le jugement ſenſible dépendant abſolument des ſens ou des idées qui en réſultent, il eſt certain qu'on doit être privé de cette eſpece de jugement lorſqu'on eſt dépourvu du ſens qui doit fournir les notions ſur leſquelles on voudroit raiſonner. Tel ſeroit un aveugle qui prétendroit juger des couleurs; ou un ſourd qui voudroit apprécier les ſons. Ce ſeroit en vain qu'ils prétendroient ſubſtituer un autre ſens à celui qui leur manque, & que par le toucher ils croiroient pouvoir également juger des couleurs ou des ſons comme ils en pourroient décider par les yeux ou par les oreilles. Il eſt vrai qu'ils peuvent par le tou-

cher appercevoir différentes qualités dans les objets colorés, ou différentes vibrations dans les corps qui produifent différens fons : mais il leur fera toujours impoffible de fe procurer la moindre connoiffance de la nature de l'impreffion que font ces objets ou fur la rétine, ou fur le timpan de l'oreille. Il faut donc que ceux qui font abfolument dépourvus de quelque fens, s'abftiennent entierement de prononcer aucun Jugement fur les connoiffances qui naiffent de ce même fens, & fur les Sciences qui en font le produit.

Heureufement il n'y a que le plus petit nombre des hommes qui fe trouve dans ce cas; il y en a une plus grande partie qui pourroit fe plaindre d'avoir les organes ou trop foibles ou trop vifs. C'eft à cette foibleffe qu'il faut remédier. Elle eft la caufe de la perte d'un grand nombre d'impreffions dont nous ne pouvons avoir connoiffance. Elle eft auffi la fource d'un grand nombre de jugemens imparfaits, puifque fouvent on fe trouve obligé de juger de certains objets,

n'en ayant que des notions incomplettes. C'eſt à cette vivacité qu'il faut remédier. Elle nous fait appercevoir dans les objets des choſes qui n'y ſont pas, ou elle en augmente les qualités. Elle nous met dans le cas d'avoir mille diſtractions qui nuiſent toujours à l'attention qui eſt néceſſaire lorſqu'on veut juger des choſes exactement. Nous avons déja propoſé les remédes convenables à chacune de ces ſituations, lorſque nous avons parlé de la ſenſibilité.

Incertitude des Jugemens qu'on porte lorſqu'on eſt malade.

Nous établirons ſeulement ici une regle générale pour ne pas porter de faux jugemens, ſoit ſenſibles, ſoit réfléchis. Elle émane des principes déja établis. C'eſt de ne porter aucun jugement lorſqu'on eſt malade ; parce qu'alors les ſens ſont comme engourdis ou altérés par le vice des humeurs qui eſt la cauſe de la maladie. L'ame toute occupée de la douleur qu'elle reſſent, fait peu d'attention à des impreſſions plus légeres que lui occaſionneroit le mouvement des objets extérieurs. Inattentive à ſes propres opérations, elle ſeroit encore moins en

état de prononcer aucun jugement réfléchi bien ſolide (*d*). Auſſi la ſageſſe des Légiſlateurs a-t-elle pourvû que dans les cas où la force de la maladie doit opprimer la raiſon, les jugemens fuſſent regardés comme incertains & de nulle autorité. Mais ſans avoir égard ici à ces affections qui dérangent toute l'intégrité des fonctions qui s'exécutent dans le cerveau, ne faiſons attention qu'à ces maladies qui ne paroiſſent que troubler l'économie animale ſans rien offenſer de ce qui appartient aux opérations de l'ame.

Dans toutes les affections du corps humain les ſolides ou les fluides ſont attaqués ſéparément ou tous les deux enſemble. Parmi les vices des ſolides choiſiſſons-en un des plus ordinaires; le ſpaſme par exemple. Le cœur trop irritable, ou trop irrité darde le ſang avec violence, le battement du pouls eſt vif, ſerré, dur, le genre nerveux ſera tendu & ébranlé à chaque pulſation des artéres. Sans léſion apparente dans les fonctions animales,

(*d*) *Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit ſenſum multa cogitantem.* Sapient. cap. 9. ℣. 15.

l'eſprit ſera inattentif, l'imagination vague, les idées ſeront jointes enſemble lorſqu'elles devroient être ſéparées. Si le raiſonnement eſt altéré, quel fondement peut-on faire ſur le jugement? A l'égard des fluides, ils peuvent pécher de trois manieres; ſavoir par la quantité, par la qualité & par le mouvement. Or le ſuc nerveux ſe prenant ſur la maſſe totale des humeurs, il péchera auſſi de ces
Liv. 3. ch. 3 trois manieres. Nous avons déja examiné ces vices, & nous avons fait voir comment ils préjudicioient à la liberté des opérations de l'entendement. Si un ſeul de ces vices eſt capable de produire de grands dérangemens, combien à plus forte raiſon lorſqu'ils ſeront réunis? Que ſera-ce lorſque les maladies des ſolides & des fluides ſeront enſemble combinées? Ce n'eſt donc pas par un ſimple ſcrupule, ou par trop de timidité que nous engageons les hommes à ne porter aucuns jugemens lorſqu'ils ſont malades, & que nous les invitons à attendre le parfait rétabliſſement de leur ſanté pour travailler à ces Ouvrages qui partent plutôt de l'effort

du jugement que de la fécondité de l'imagination.

II. Quoiqu'on ait des ſens exquis & délicats, un grand nombre d'idées vives & frappantes, un certain raiſonnement, on peut cependant manquer de jugement réfléchi, parce que l'ame toujours agitée par de nouveaux mouvemens, n'a pas le tems de ſe recueillir en elle-même & de faire une attention ſérieuſe à toutes ſes idées.

Manque de Jugement réfléchi.

Ce vice eſt fréquent parmi les jeunes gens. On les voit la plupart avoir des ſens vifs & exquis, une imagination forte & échauffée, raiſonnant ſur bien des choſes, mais manquant de jugement. Tantôt frappés de cette idée, tantôt affectés de celle-là, ils flottent dans un doute qui ne ſe terminera que quand la vivacité de l'impreſſion ſera un peu rallentie & leur permettra de choiſir. Ici les traits d'une image détruit les traces de l'autre, là la nouveauté, peut-être la biſarrerie du ſentiment entraîne ; d'où il ſuit néceſſairement une inconſtance réelle dans la façon de penſer, une contradiction perpétuelle des ſentimens avec

Perſonnes qui y ſont ſujettes.

la conduite, quelquefois un pyrrhonisme déclaré. On ne peut pas dire que dans ces états il se trouve cette décision certaine sur le rapport des idées que nous avons assuré être nécessaire pour former le jugement.

Les flegmatiques sont trop froids, les mélancoliques sont trop rassis pour être sujets à cet inconvénient. Les bilieux sont quelquefois taxés de ce désordre : mais il n'est pas de tempéramens qui l'emportent de ce côté-là sur les sanguins. Nous avons vû malades quelques-uns de ces jeunes étourdis ; qu'on nous passe le terme, le vulgaire les appelleroit écervelés. La fiévre inflammatoire qui les tourmentoit, faisoit des progrès très-rapides : en un mot, tels qu'elle les doit faire dans une complexion chaude & sanguine ; l'insomnie, les agitations, le délire ne cessoient qu'avec la fiévre. Après les précautions nécessaires & les remedes usités, le danger s'évanouissoit & le calme succédoit à l'orage. Pendant les premiers tems de la convalescence, même après le rétablissement parfait de la santé, on les trouvoit plus posés, plus paisibles
&

& plus modérés. La raiſon avoit repris ſes droits & les ſens ne l'enchaînoient plus en vainqueurs. Ce n'étoit point à la foibleſſe des organes qu'on pouvoit imputer cette tranquillité Phyſique ; ils avoient déja ſuffiſamment de forces pour obéir aux paſſions. Ce n'étoit pas non plus à la diſette des eſprits cauſée par les évacuations, qu'on pouvoit l'attribuer, la réparation étoit ſuffiſante, mais ne s'étendoit pas au-delà des bornes qu'on ne peut paſſer ſans craindre d'être le jouet des paſſions, ou de manquer de l'opération la plus eſſentielle de l'entendement.

Remédes contre cette cauſe.

Sur une pareille induction nous nous croyons aſſez autoriſés à pouvoir conſeiller ici aux perſonnes qui manquent ſouvent de cette réflexion néceſſaire pour porter certains jugemens, tous les remedes propres à diminuer le volume du ſang & capables d'en tempérer l'ardeur. La ſaignée, les purgations rafraîchiſſantes, les acides, les relâchans rempliront la premiere indication. Les bains, les boiſſons aigrelettes, les ſels nitreux, les alimens doux, émolliens, laxatifs,

froids, acides, tendent au but que propoſe la ſeconde indication. C'eſt à l'homme prudent & au Médecin ſage à en décider, & non pas aux perſonnes attaquées du vice que nous reprenons ici.

Manque de Jugement mixte.

III. On doit manquer de cette eſpéce de jugement que nous appellons *mixte*, lorſqu'on eſt privé en même tems & de connoiſſances ſenſibles & de connoiſſances réfléchies. C'eſt alors ce qu'on nomme ignorance, qu'il faut vaincre par tous les moyens que nous avons déja propoſé, par l'application aux leçons des Maîtres qui doivent nous inſtruire, & par l'exécution des préceptes qu'ils nous donnent.

Des Goûts.

C'eſt ici le lieu de parler des goûts. Nous avons dit qu'ils appartenoient au jugement & à chacun des ſens. Celui-là nous donne du goût pour la muſique, l'éloquence, la poëſie & la danſe ; celui-là nous donne le goût pour la peinture, la ſculpture & l'architecture. Si ces gouts ſont naturels, ils ſont preſque toujours ſûrs, & valent mieux que tous les préceptes des maîtres & les regles de l'art.

Ils guident le plus ſouvent dans le cours de la vie, ils inſpirent le choix que l'on fait d'un état dans lequel il eſt impoſſible de réuſſir ſans le goût, ils ſont propres aux individus, & caractériſent les talens & le génie. Ce ſont donc les ſens qu'il faut attaquer lorſqu'on veut corriger les goûts puiſque ce ſont eux qui les donnent & les fomentent, de maniere que les goûts ne peuvent être exquis & délicats ſi les ſens eux-mêmes ne ſont exquis & délicats.

Il eſt un goût artificiel, c'eſt celui qu'on acquiert par la vue des ouvrages d'autrui, par l'étude des belles productions. C'eſt lui qui doit diriger le goût naturel, le rapprocher ſans ceſſe de la belle nature pour l'empêcher d'être biſarre & ſingulier, pour lui aſſurer le ſuffrage de tous les hommes & de tous les ſiécles, de ſorte qu'il ne paſſe pas pour le goût d'un ſeul homme, d'un ſeul jour, ou d'un ſeul ſiécle. C'eſt ce goût artificiel qui diſtingue l'homme inſtruit de celui qui ne l'eſt pas; quoique cependant beaucoup de Savans manquent de ce goût, & ſe livrent plus aux recher-

ches, à l'érudition, à l'utile, qu'à la politeſſe, aux graces & à l'agréable.

Article II.

Des vices du Jugement.

Cauſes de la fauſſeté des Jugemens.

Il ſe trouve ici pluſieurs vices qui tombent plutôt ſur les jugemens ſoit réfléchis ſoit mixtes, que ſur les jugemens ſenſibles. Ces vices ſe réduiſent à deux principaux; la fauſſeté & l'inconſtance dans les jugemens qu'on porte.

I. La fauſſeté des jugemens eſt ſouvent la fille de la crédulité & des préjugés, de l'opinion & de l'entêtement, des paſſions & du vice favori. Il n'y a que l'inattention qui, ſans aucune voie feinte ou détournée, ſoit capable de nous empêcher de porter un bon jugement. Nous ne parlerons pas ici des autres cauſes, qui ſont plutôt du reſſort de la Morale que de la Phyſique, & nous chercherons ſeulement à remédier à cette inattention, qui eſt ſouvent la mere des faux jugemens. Cette inattention peut par-

tir de trois causes. 1°. Inattention produite par les sens ; nous l'avons appellée distraction, & nous en avons parlé lorsque nous avons examiné les sensations. 2°. Inattention qui procede d'une occupation antécédente. 3°. Inattention qui vient de la précipitation. Nous allons parler de ces deux dernieres especes d'inattentions en rendant nos remarques sensibles par les exemples.

Liv. 3. *part.* 1. *ch.* 1. *art.* 3.

Inattention qui vient de l'application antécédente.

Une application antécédente & sérieuse sur une matiere quelconque peut nous faire mal juger d'un autre sujet par inadvertance : parce que les nerfs mus selon une détermination ne se prêtent pas aisément à une nouvelle, & nous empêchent par conséquent de saisir les choses sous le point de vûe qu'on les avoit placé. Une personne sort de son cabinet après avoir lû quelque fait historique dont elle aura été vivement frappée. Elle entre ensuite dans une compagnie où l'on disserte sur quelque point de Physique ou de Morale. Cette personne, encore occupée du trait d'histoire qu'elle vient de lire, ne fait pas attention à tous les moyens qu'on

apporte pour éclaircir le ſujet dont il eſt queſtion, elle ne compare pas toutes les idées néceſſaires, & pourra par conſéquent mal juger du fait mis en délibération.

Maniere dont on peut ſe garantir de ces Jugemens défectueux.

On voit bien ici que c'eſt le mauvais raiſonnement qui a entraîné ce jugement défectueux. Le remede que nous croyons le plus convenable à ce défaut eſt fort ſimple. C'eſt de prendre quelques momens de repos ſans fixer ſon eſprit ſur aucune matiere. Alors le calme reviendra dans tous les organes, on prêtera toute l'attention néceſſaire à ſes idées, & l'on évitera les mauvais jugemens qu'on peut prononcer par mégarde.

Les perſonnes qui paſſent ſubitement d'une matiere à une autre toute oppoſée, ſont ſujettes à cet inconvénient. Un homme qui quitte une compagnie remplie des choſes dont on y a parlé, qui paſſe dans l'inſtant de la joie ou de la triſteſſe à l'étude, qui accablé de laſſitude veut décider de quelque matiere de controverſe, riſque ſouvent de tomber dans l'erreur. C'eſt toujours la même cauſe; le même reméde préviendra

les effets dangereux qu'elle peut produire.

Le trop grand empressement à prononcer son sentiment, la vivacité, l'étourderie, l'inconsidération font souvent avancer bien de faux jugemens. Le secret le plus sûr pour obvier à cet inconvénient, c'est de réfléchir pendant quelque tems sur les moindres actions mêmes que l'on entreprend. Les commencemens seront sans doute difficultueux, mais l'exécution deviendra facile lorsqu'elle sera passée en habitude. Le sang & ses esprits, forcés de prendre un cours reglé & moderé, obéiront à la réflexion, & l'on ne sera plus emporté dans tous les écarts où jette la précipitation.

Précipitation. Remedes contre cette cause des faux Jugemens.

Les personnes promptes, actives, d'un naturel vif & bouillant, se laissent souvent emporter par les saillies & le caprice de leur imagination, & portent quelquefois des jugemens peu réfléchis. Il seroit à propos dans ce cas de moderer la course trop rapide du sang, L'hygiene & la therapeutique nous offrent plusieurs moyens pour atteindre à ce but. Quand nous par-

Personnes qui sont sujettes à ces faux Jugemens.

lons ici d'arrêter la fougue du ſang ; ce n'eſt pas un vain conſeil que nous donnons, il eſt ſuffiſamment autoriſé par la raiſon, comme nous l'avons fait voir dans l'article précédent. Conſiderez que dans la vieilleſſe la circulation eſt plus lente que dans la jeuneſſe. Auſſi voyez-vous les têtes blanchies par les années, & courbées ſous le poids de l'expérience, pleines d'un ſain jugement. Par la même raiſon, dans ces tempéramens doux & tranquilles l'imagination eſt peu brillante, mais le jugement eſt exact. La comparaiſon des idées eſt juſte : or lorſque deux prémiſſes ſont bien poſées, l'eſprit eſt néceſſité à bien conclure.

Cauſes de l'inconſtance des Jugemens.

II. L'inconſtance dans les jugemens peut venir ou de certaines diſpoſitions corporelles, ou de certaines affections de l'ame qui empêchent l'effet de la réflexion.

Toutes les diſpoſitions des corps affectent tellement l'eſprit, qu'il eſt fort difficile de ne pas s'en appercevoir lorſqu'on y fait la moindre attention. Nos corps paſſant ſucceſſivement d'âge en âge, éprouvent divers

changemens. Après trente ans révolus ils ſembleroient ne plus appartenir au même individu que l'on a vû dans les bras de ſa nourrice, ſi notre propre conſcience & l'expérience journaliere ne nous atteſtoient cette vérité. Il en eſt de même de notre eſprit. A peine à quinze ans voudrions-nous avouer les jugemens de notre enfance; à peine à vingt-cinq ans voudrions-nons reconnoître les jugemens de notre plus tendre jeuneſſe. Nos corps ont-ils pris tout leur accroiſſement, & paroiſſent-ils à l'abri de ces grandes révolutions qui renverſent l'état actuel de l'ame pour la faire paſſer dans des conditions pires ou meilleures? Alors les jugemens ſont plus ſtables & plus ſolides. C'eſt ici où ſe montre dans toute ſon étendue le conſeil du premier Poëte Lyrique des Romains, qui nous avertit de conſerver nos ouvrages pendant neuf années avant de les mettre au grand jour. Ce conſeil eſt encore plus néceſſaire pour la jeuneſſe que pour l'âge viril, & regarde plus les Ouvrages du jugement que ceux de l'imagination.

Nous avons déja dit comment on pouvoit résister au pouvoir tyrannique de l'âge, & comment on pouvoit fixer ou échanger la nature de son tempérament. C'est-là sans doute le seul reméde qu'on peut appliquer à l'inconstance des jugemens qui viennent des dispositions corporelles dont nous venons de parler.

Quoique dans l'âge viril le jugement paroisse être sur son point le plus fixe, il peut arriver cependant par des causes naturelles, que l'on change de sentiment sans que la réflexion ou de nouvelles idées accessoires y ayent aucune part. En effet par mille causes fortuites qui agissent sur les corps, par des vibrations trop fortes, quelques fibres peuvent s'allonger & acquerir par-là un mouvement égal ou inégal à celui des fibres déja ébranlées. De-là l'inconstance du rapport des mouvemens que doivent avoir ces fibres ; de-là on niera d'une chose ce qu'on auroit dû en affirmer ; de-là l'inconstance du jugement dans un âge où on pouvoit s'attendre à une certaine fermeté & une certaine solidité dans le

jugement. Ce changement ne doit être que ſucceſſif dans l'état naturel : s'il étoit ſubit, on ne ſeroit pas éloigné de la folie. Il n'y a que les ſeules cauſes qui produiſent la folie ou d'autres maladies auſſi graves, qui puiſſent occaſionner tout-à-coup un pareil dérangement. Ainſi nous ne devons pas parler ici de cet état qui ſort des limites de ce Traité.

Les vices qui appartiennent à la réflexion & qui ſont capables de faire porter de mauvais jugemens, ſont encore en plus grand nombre que les vices de nos organes. Ici la prévention nous rend ſourds aux preuves démonſtratives qu'employe la raiſon, & nous fait avaler à longs traits le poiſon que préparent les flateurs, les fourbes & les calomniateurs. Là l'envie & la jalouſie ne nous laiſſent voir qu'au travers d'un voile épais qui répand une nuit ſombre ſur les objets les plus éclatans. La beauté, les talens, les bonnes actions, le mérite, la vertu ſont les objets antipathiques qui bleſſent le plus notre vûe. Pour ne pas nous jetter dans de trop longues diſcuſſions

nous disons ici en un mot, qu'il n'y a pas de défaut que reprenne la Morale, qui ne puisse nous faire porter de faux jugemens, & dèslors nous rendre inconstans dans nos sentimens lorsque la raison & la vérité dissipent par leur lumiere les ténébres qui enveloppoient les puissances de notre ame. Heureuse inconstance que celle qui fait passer du mal au bien, du vice à la vertu, des passions au bonheur. Heureuse inconstance & digne de plus grands éloges, que la constance la plus inébranlable & la fermeté la plus Stoïque. Nous n'en disons pas de même de celle qui de la vérité fait passer au mensonge, de la saine raison aux illusions de la préoccupation, de la droiture de l'ame aux vices les plus contagieux & les plus incurables. Cette inconstance est un monstre, que les hommes nés pour la société, ne devroient point connoître : mais hélas! on ne la voit que trop paroître tous les jours sur le théâtre du monde.

CHAPITRE V.

De la Mémoire.

QUINTILIEN appelle la Mémoire le trésor de l'Eloquence (*a*). C'est l'ouie des sourds, dit *Plutarque*, & la vûe des aveugles (*b*). C'est la source des sciences, & si les Poëtes ont feint que *Mnémosine* étoit la mere des Muses, c'étoit pour nous faire entendre qu'il n'y a rien qui contribue davantage à l'invention & à la conservation des Belles-Lettres, que la mémoire (*c*). C'est elle qui est la dépositaire des richesses de l'imagination, & il y a même des personnes en qui elle tient lieu d'esprit. Avoir de la mémoire, c'est posséder l'esprit d'autrui, & pour peu que l'on ait un certain fond, l'on est toujours très-riche avec elle. La mémoire étant décorée d'aussi beaux titres, nous ne

Eloge de la Mémoire.

(*a*) *Neque immeritò Memoria thesaurus eloquentiæ dicitur.* Instit. Orat. lib. XI. cap. 2.

(*b*) Traité des oracles qui ont cessé.

(*c*) *Id.* Traité de la maniere d'élever les enfans.

ſommes plus ſurpris que l'on ait dit que le Marchand de mémoire avoit fait fortune, tandis que le Marchand d'eſprit n'avoit pas étrenné. C'eſt pourquoi nous eſperons que ſi l'on héſitoit de mettre en pratique les conſeils que nous avons donné pour corriger ou perfectionner les opérations de l'entendement, l'on ſera au moins tenté d'eſſayer la méthode que nous allons propoſer pour rectifier ou augmenter la mémoire. Ce ſera une douce ſatisfaction pour nous de voir nos intentions remplies, au moins dans un point. Nous ne prétendons pas cependant donner ici de ces mémoires auſſi heureuſes que celles qui ont illuſtré quelques grands hommes. On peut ſe contenter d'un riche talent ſans déſirer des prodiges. On eſt peut-être plus heureux dans l'abondance, que lorſqu'on a du ſuperflu. Contentons-nous d'admirer *Cyrus* (*d*), *Themiſtocle* (*e*), *Mithridate* (*f*), *Lucullus* (*g*), *Hortenſius*

Mémoire heureuſe de quelques grands hommes.

(*d*) *Ex* Thucydid. *lib.* 1. Plin. *lib* 7 *cap.* 24. Valer. *lib.* 8. *cap.* 7. Gell. *lib.* 17. *cap.* 17. Xenophon *in Cyropædiâ*, *&* Quintil. *lib. XI. cap.* 2

(*e*) Plato 1. *Polit* Plutarch. *in* Themiſt. *&* *Apoph.*

(*f*) Mithridates *Rex Ponti oriundus à ſeptem*

(*h*), *Seneque* (*i*), *Cyneas* (*k*), & plusieurs autres qui ont eû une mémoire si prodigieuse qu'à peine ose-t-on croire les fidèles témoins qui ont rapporté de pareils faits. *Jean Pic*, Comte de la Mirandole, suivant le témoignage de *Jean-François Pic*, son neveu, récitoit les mots contenus dans deux pages entieres, ou dans leur ordre naturel, ou dans un ordre rétrograde, n'en ayant entendu la lecture que trois fois. Un jeune homme de l'Isle de Corse répétoit trente-six mille noms dans l'ordre qu'il les avoit entendu prononcer une seule fois. *Muret* (*l*) assure qu'il en a été témoin lui-même sans le pouvoir comprendre. On rapporte de M. *Pascal*,

Persis, magnâ vi animi & corporis, ut sex juges equos regeret, duorum & vigenti gentium ore loqueretur. Aurel. Victor *de Viris illustr.*

(*g*) Plutarchus *in Luculi.* 3. Florus, *lib.* 5.

(*h*) Cicero, *Acad. Quæst. lib.* 4 *& Tusculan. quæst. lib* 1. non quæro quantâ memoria *Simonides* fuisse dicatur, quantâ *Theodectes*, quantâ is qui à Pyrrho Legatus ad Senatum est missus, *Cyneas*, quantâ nuper *Carneades*, quantâ qui modo fuit Sceptius metrodorus, quantâ noster *Hortensius*.

(*i*) Plinius, *lib.* 7. *cap.* 24. Seneca, *Controv. lib.* 1 Jonston, *Thaumat. class.* 10. *cap* 9.

(*k*) Seneca, *Controv. lib.* 1. *cap.* 24.

(*l*) *Variarum lect. lib.* 1. *cap.* 1. *de quorumdam admirabili memoriâ.*

dont le grand eſprit tenoit du prodige, que jusqu'à ce que le déclin de ſa ſanté eut affoibli ſa mémoire, il n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit fait, lû, ou penſé depuis l'âge de raiſon (*m*). On dit la même choſe du Pape *Clement* V (*n*), & de *Thomas Dempſter*, qui dans le dernier ſiécle a fait des commentaires ſur *Claudien* & ſur *Corippus*. On l'appelloit une grande bibliothéque parlante (*o*).

Mémoire naturelle & artificielle, ſujet du préſent chapitre.

Nous diviſerons avec le reſte des Philoſophes, la mémoire en naturelle & en artificielle, & nous en ferons la matiere de ce Chapitre. Nous ne parlerons ni de la perte de mémoire qui arrive dans la léthargie, l'apoplexie & quelques autres maladies du cerveau; ni de ce dérangement de mémoire que l'on remarque ſouvent dans les phrénétiques & dans les

(*m*) *Locke*, liv. 2. chap. 2. Vie de *Paſcal*, pag. 37.

(*n*) S. Evremont.

(*o*) *Mentis acumine ſatis valuit, ſed memoriæ tenacitate longè plurimum, adeò ut multoties diceret, ignorare ſe quid ſit oblivio. Nihil adeò abditum in antiquis monumentis cujus non meminiſſet, ita ut* Franciſcus cupius, *vir in litteris omni comparatione major* Dempſterum *magnam bibliothecam loquentem compellare conſueverit.* Miræus *de ſcrip. ſæc.* XVI. *pag.* 147.

les maniaques. Ces accidens appartiennent à la Pathologie. Nous ne dirons rien non plus du défaut total de mémoire : car il ne peut provenir que du manque d'imagination & de raisonnement ; on ne peut pas se ressouvenir des idées qui n'ont jamais été excitées : or dans le cas proposé les nerfs ne sont pas capables de recevoir une suffisante quantité de mouvement par les impressions qui doivent exciter les idées & produire le raisonnement , donc il ne peut y avoir de mémoire. L'expérience nous fait voir tous les jours que les personnes qui ont le moins d'esprit sont celles qui ont le moins de mémoire (*p*). Ainsi le moyen de remédier à ce défaut total de mémoire , c'est de remédier au manque d'imagination & de raisonnement. Nous avons exposé ci-devant les remédes qui attaquent directement l'une & l'autre cause.

(*p*) *Non omittemus quod quotidianis experimentis deprehenditur , minimè fidelem esse paulò tardioribus ingeniis memoriam.* Quintilianus , *lib. XI. cap.* 2.

ARTICLE I.

De la Mémoire naturelle.

IL y a deux défauts à corriger dans la mémoire naturelle : la lenteur & l'infidélité.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la lenteur de la Mémoire.

Causes de la lenteur de la Mémoire.

LA lenteur de la mémoire provient ou du relâchement des fibres, ou de leur trop grande rigidité & du peu d'action du liquide qui doit les mouvoir. De-là vient que ce vice est ordinaire aux vieillards, aux personnes d'une complexion trop séche & à celles qui sont d'un tempérament pituiteux. Nous nous répeterions inutilement si nous détaillions ici les secours que nous avons indiqué déja pour éloigner de pareils défauts : nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit, soit en parlant de la sensibilité, soit en parlant de l'imagination.

Livre 3. *sect.* 1. *ch.* 1 *art.* 1. & 2 Ibid. *ch.* 2. *art.* 1.

Nous ajouterons cependant ce que pensoient les Anciens à ce sujet. Ils attribuoient les défauts de la mémoire soit à l'humidité & au froid, soit à la sécheresse & à la chaleur. En rapprochant ce que nous avons dit, on verra que nous sommes d'accord avec eux. L'humidité produit le relâchement des fibres; la lenteur avec laquelle se meuvent les fluides, occasionne le froid; la chaleur & la sécheresse sont causes de la rigidité des fibres.

Sentiment des Anciens sur les défauts de la Mémoire.

Quant aux signes ausquels on peut reconnoître de quelle source provient le défaut de mémoire, ils ont eu soin de nous les indiquer (*q*). Les personnes dont le défaut de mémoire est produit par l'humidité, ont une grande pente au sommeil, mouchent beaucoup & ont la bouche inondée de salive. On reconnoîtra aux signes contraires les personnes dont la sécheresse du tempérament est le principe du défaut de leur mémoire. Elles dorment peu, crachent peu, & mouchent peu; elles ont les yeux enfon-

Signes ausquels on peut connoître la cause physique du défaut de la Mémoire.

(*q*) *Vid.* Guillelmum Grataroluni *de memoriâ reparandâ, augendâ, conservandâque.* Cap. 2.

cés & font sujettes à devenir chauves. Si c'est le froid qui domine, le visage est pâle, les yeux sont languissans, les veines sont si petites qu'à peine peut-on les appercevoir, il y a peu de chaleur à la tête & beaucoup de facilité pour s'endormir. Au contraire si c'est la chaleur qui surpasse toutes les autres qualités, le visage est rouge & brûlant, les yeux sont vifs & se fixent peu, les vaisseaux sont apparens, les cheveux forts & frisés, & le sommeil de courte durée. On jugera que deux de ces causes sont jointes ensemble, comme il arrive souvent, par la grandeur & la proportion des simptômes. Nous ne faisons qu'indiquer en passant les signes les plus sensibles : nous nous sommes suffisamment étendus sur cette matiere lorsque nous avons parlé des tempéramens.

Livre 2. ch. 4. art. 2

Sécheresse, chaleur, humidité, froid à combattre comme causes du défaut de Mémoire.

Il faut donc remédier au défaut de mémoire selon la différence des causes : mais deux de ces causes étant ordinairement jointes ensemble, la sécheresse avec la chaleur, l'humidité avec le froid, & les remedes d'ailleurs qui conviennent à l'une convenant aussi à l'autre, il est inutile de les sé-

parer & d'indiquer une méthode particuliere pour chacune, ayant ſoin cependant de proportionner les remédes à l'énergie de la cauſe & à la force du mal.

Remédes contre le défaut de Mémoire qui provient du trop grand froid ou de la trop grande humidité.

C'eſt pourquoi nous approuvons la doctrine des anciens Médecins qui dans le défaut de mémoire provenant ou du trop grand froid, ou de la trop grande abondance de féroſité, ordonnoient les purgations, les exercices, les frictions, les fomentations, les gargariſmes & les fumigations. Ils conſeilloient encore d'habiter des logemens élevés & bien éclairés, d'éviter de demeurer auprès des rivieres & des étangs. Ils recommandoient les fleurs & les feuilles de romarin, l'origan, la méliſſe, l'hyſope, le thim, la ſarriette & toutes les autres plantes aromatiques mêmes étrangeres, comme le gingembre, la canelle, le gérofle, la muſcade, le macis, l'encens, la myrrhe, &c. Ils en compoſoient des poudres, des opiats, des bols, des huiles, &c. Pour en uſer plus facilement dans l'occaſion. On trouvera dans le Traité de *Gratarole* un grand nombre de ces compoſi-

tions (*r*), dans quelques-unes desquelles on appercevra encore quelques préjugés des Anciens : mais toute personne éclairée sçaura bien s'en garantir. On consultera aussi le Traité des Médicamens d'*Antoine Fumanelle*, Médecin de Vérone (*s*), auquel cet Auteur renvoye comme contenant plusieurs préparations propres à attaquer les vices dont nous faisons ici mention.

Ettmuller nous dit que lorsqu'il étoit jeune & qu'il avoit de la peine à retenir les leçons de ses Maîtres, il avalloit trois ou quatre cubebes, ce qui lui donnoit une merveilleuse facilité pour apprendre & pour retenir. Il attribue la même propriété aux grains de Cardamome (*t*). Les cubebes sont de petits grains sphériques qu'on nous apporte de l'Isle de Java. Il ressemblent assez au poivre, mais ils sont moins âcres. Ils fortifient l'estomac, en divisent les glaires & font cracher beaucoup. Les grains de Cardamome ou de Paradis ont la

(*r*) *Loco jam cit. & cap.* 5.
(*s*) *De compositione Medicamentorum*, *cap.* 16.
(*t*) *Colleg. pract. de memoriæ læsione*, pag. 853.

même vertu. Ainsi ces médicamens doivent convenir dans des tempéramens froids & pituiteux, & aux vices de la mémoire, qui résultent d'une pareille constitution.

Remédes contre le défaut de Mémoire provenant de la trop grande chaleur & sécheresse.

Lorsque le défaut de mémoire étoit produit par la trop grande chaleur ou la trop grande sécheresse. Alors ils avoient recours au jus de citron, au nénuphar, à la bourache, à la buglose, à la pariétaire, aux amandes douces & autres remédes qu'ils prenoient dans les classes des tempérans, des acides, des nitreux & des rafraîchissans. Ajoutons à ces médicamens qui ne peuvent que procurer de bons effets lorsqu'ils sont sagement administrés, ajoutons, dis-je, les bains, la boisson plus abondante de l'eau simple, & l'usage du lait sur lequel il faut toujours consulter le Médecin auparavant.

Mémoire affoiblie par les grandes maladies, & régime à observer.

A la suite d'une grande maladie la mémoire a pû être affoiblie par les grandes évacuations qu'on a été contraint de faire. On trouve des exemples de la mémoire considérablement affoiblie par la saignée seule (*u*).

(*u*) Th. Bartholin. *Act. Hafniensia vol.* V. *pag.* 169.

Alors il ne faut employer d'autre remede que le régime de vivre restaurant. La mémoire répare les forces à mesure que le corps répare les siennes. De bons bouillons, de bons consommés, des viandes de facile digestion, de bon vin vieux, les promenades, le sommeil un peu plus prolongé, la gaité feront aisément passer de la convalescence à une santé parfaite.

PARAGRAPHE II.

De l'infidélité de la Mémoire.

Ce que c'est que la Mémoire infidelle.

LA mémoire infidéle suppose une impression faite. Cette impression peut avoir été faite facilement & s'effacer de même, ou bien elle a pû être produite difficilement & être anéantie avec facilité. C'est pourquoi en donnant les différences de la mémoire, nous avons dit qu'elle pouvoit être prompte & infidéle, lente & infidéle. L'observation ne nous contredit pas : car il est ordinaire de voir les personnes qui apprennent fort facilement, oublier de même, ce qui est très-commun parmi les enfans,

Liv. 1. par 3. chap. 5.

ſans. On voit auſſi les perſonnes d'un âge avancé retenir difficilement ce qu'elles apprennent, & oublier facilement.

Pourquoi la mémoire qui eſt ſi prompte eſt-elle ſujette à être infidéle ? Nous penſons que la promptitude de la mémoire dépend de la délicateſſe & de la vibratilité des fibres. L'impreſſion faite par une fibre délicate eſt très-vive, mais elle n'eſt que momentanée, & n'eſt pas auſſi durable que celle qui auroit été procurée par une fibre plus groſſiere qui exige plus de force pour être remuée, mais qui conſerve plus long-tems le mouvement reçu. Ajoutez encore la vibratilité, qui empêche que les oſcillations ſoient toujours les mêmes en nombre, mille cauſes différentes pouvant occaſionner des mouvemens différens. Ce qui explique cette facilité à recevoir l'impreſſion, & en même tems cette facilité à la perdre. Mémoire prompte & infidéle.

Le régime de vivre plus nourriſſant & plus incraſſant, joint à un exercice plus grand que de coutume, doit remédier à ces cauſes. Peut-être que la boiſſon la plus convenable dans ce Maniere de remédier à ce défaut.

cas feroit l'eau pure. Elle remplit exactement l'une & l'autre indication. *Cyrus* dont nous avons loué la prodigieufe mémoire, difoit que le meilleur mets étoit celui qu'affaifonnoit la faim; & le meilleur breuvage celui que l'on puifoit dans le courant d'un fleuve (*x*).

Mémoire lente & infidelle.

L'infidélité de la mémoire peut être auffi compagne de la lenteur. Des fibres difficiles à mouvoir ne répetent guéres leurs mouvemens; principalement lorfque le liquide qui doit les ébranler, manque d'activité. Ceci eft fur-tout remarquable dans les perfonnes d'un âge avancé. *Théodore de Beze* oublioit les chofes récentes & fe fouvenoit des anciennes (*y*). Le P. *Porée*, Jéfuite & célebre Profeffeur de Rhétorique, dont le fouvenir fera toujours cher tant que la probité & la pureté des mœurs feront de quelque prix dans le monde, avouoit qu'il fe reffouvenoit mieux de ce qu'il avoit appris de mémoire pendant fa jeuneffe, que de ce qu'à l'âge de

(*x*) Xenophon *de Inftit. Cyri hiftor. lib.* 4. *Is verò* (Cyrus) *famem dixerat obfonium, & potum, eum qui de præterfluente amne hauriretur.*

(*y*) Thuanus, *lib.* 134.

ſoixante-ſix ans il avoit appris deux jours avant avec grande peine.

Ce vice ſera très-difficile à déraciner par rapport aux contrindications auſquelles il faut avoir égard ſi l'on veut obtenir une cure radicale. Les alimens humectans, les boiſſons adouciſſantes, les bains, l'air tempéré, le ſommeil plus long remédieront à la rigidité des fibres : mais auſſi par ces moyens le fluide animal perd de ſon activité. Il ne faut donc pas tellement compter ſur ces moyens, qu'on néglige de fournir au ſang une quinteſſence ſpiritueuſe. Le vin pris ſobrement, la décoction de caffé, les infuſions théiformes des plantes amères & aromatiques miſes en uſage avec prudence, rempliront cette indication ſans nuire à la premiere.

Maniere de remédier à ce défaut.

Au reſte, ſi quelqu'un a ſuivi exactement les conſeils que nous avons déja donné, il trouvera en lui toutes les diſpoſitions propres à avoir une heureuſe mémoire : tant il eſt vrai que toutes les opérations de notre ame dépendent les unes des autres, & ce qui nous fait entrevoir que ſi nous ne touchons pas à la vé-

rité, nous avons au moins la vraisemblance.

PARAGRAPHE III.

Moyens d'avoir une Mémoire prompte & heureuse.

APRÈS avoir remédié aux défauts de la mémoire, nous allons dire actuellement plus en détail ce qu'il faut faire pour avoir une mémoire prompte & heureuse.

Comme c'est une qualité moyenne entre la sécheresse & l'humidité, entre le froid & la chaleur qui constitue cet état dans lequel nous pouvons avoir une heureuse mémoire, nous devons donc employer les moyens qui tendent à nous procurer cet état exactement proportionné.

Qualité de l'air qu'on doit respirer pour cet effet.

1°. Il faut habiter dans un endroit où l'air soit pur & serain. *Laurent Phrysius* qui nous a laissé un Traité sur la mémoire, prétend (z) que cette demeure doit être exposée aux vents

(z) *Artis memorativæ naturalis & artificialis certa facilis, & verax traditio experientiâ.* Laurentii Phrisii *Med. Doct. in-8°.* 1523.

du Midi & de l'Oueſt ; qu'autant qu'il ſera poſſible l'air y ſoit chaud & ſec ; & que ſi la nature refuſe cet avantage, il faut l'aider par l'art ; ce que l'on obtiendra en brûlant du bois de chêne ou du bois de genievre, en jettant ſur des charbons ardens du labdanum, du ſtirax, du bois d'aloës, de la muſcade, des gérofles, de la canelle, &c ; ou en allumant des bougies aromatiques telles qu'on peut s'en ſervir dans les tems de peſte.

2°. Les alimens doivent être de facile digeſtion. Les viandes les plus préférables ſont celles de poulets, de chapons, des petits oiſeaux, des jeunes lievres, &c ; les œufs ſont très-recommandables. Mais il faut éviter les légumes, les porreaux, l'ail, les oignons, les poiſſons, toutes les fritures & généralement tout ce qui demande une grande quantité de beurre pour être mangé. Il faut ſurtout éviter la crapule & les excès ; rien de plus contraire à la ſanté de l'ame & du corps ; un corps trop engraiſſé, dit *Porphyre* (*a*), » fait déchoir l'ame » de ſon bonheur, augmente ce qui

Qualité des alimens qu'on doit prendre ou éviter pour cet effet.

(*a*) *In libro de Antiquorum abſtinentiâ.*

» eſt terreſtre en elle, lui fait perdre » ſon immortalité & la rend preſque » corporelle «. Ne vaut-il pas mieux imiter la ſobriété de *Platon*, d'*Apollonius de Tyane* (*b*), de *Caton* le Cenſeur (*c*), de *Seneque* & de mille autres Philoſophes, qui, de peur d'obſcurcir la lumiere de leur entendement, obſervoient les regles les plus ſéveres de la tempérance.

Qualité de la boiſſon dont on doit uſer ou ſe priver pour cet effet.

3°. La boiſſon la plus convenable eſt le vin mêlé avec l'eau. Les liqueurs ſont trop dangereuſes pour n'en pas fuir l'uſage. Rien n'abrutit l'homme comme l'ivrognerie. L'Empereur *Claude*, au rapport de *Suetone*, avoit tellement perdu la mé-

(*b*) *Apollonius de Tyane*, qui vivoit ſous le regne de *Domitien*, nous fournit un exemple remarquable de ſobriété. Ce ſavant homme avoit obtenu de la nature pluſieurs dons excellens. Il ſçut ſi bien les perfectionner par la converſation, la lecture, les reflexions, qu'il paſſoit pour prédire l'avenir. C'eſt à cette occaſion qu'il fut accuſé devant l'Empereur d'avoir commerce avec le diable. La réponſe qu'il fit pour ſe juſtifier, fut qu'il avoit toujours vécu d'alimens legers, pris en petite quantité & ſans les rendre dangereux par la variété. Cette maniere de vivre, ajouta-t-il, a produit une telle perſpicuité dans mes idées, que je vois comme dans une glace les choſes paſſées & les futures. *Voyez* Philoſtrate *in vitâ Apollonii*.

(*c*) Plutarchus *in Catone majore* init.

moire par ses débauches, qu'il oublioit ce qu'il venoit de commander & qu'il ignoroit à qui il parloit.

De l'Exercice.

4°. L'oisiveté, dit *S. Jérôme*, est la rouille de l'esprit, & la mere de tous les vices. Elle engourdit tellement les sens, dit *Horace* (*d*), qu'on oublie toutes choses, comme si l'on avoit bû des eaux du fleuve Lethé. *Nicolas Chappus*, qui nous a laissé un petit Traité sur l'Esprit (*e*), compare la volupté à un lac empesté, d'où sortent quatre sources également funestes à la mémoire, savoir, la crapule, l'impureté, le sommeil & la paresse, qu'il compare au Cocyte, au Phlégéton, au Lethé & à l'Acheron. Tout ceci tend à prouver que l'homme est né pour le travail & que l'oisiveté énerve le corps & l'esprit. Un exercice moderé du corps aussi bien qu'une pratique habituelle des fonctions animales sont donc des

(*d*) *Mollis inertia cur tantam diffuderit oblivionem sensibus.*
Pocula letheos ut si ducentia somnos arente fauce traxerim? In Epodo.

(*e*) Nicolai Chappusii *de Mente & Memoriâ libellus cap.* X.

moyens ſûrs pour fortifier la mémoire, & en augmenter le tréſor. Voyez ce que nous avons déja dit à l'égard du repos que l'on doit prendre.

Livre 2. chap. 7. art. 3.

De la continence.

5°. Rien de plus propre à affoiblir la mémoire que l'incontinence. On en trouvera mille exemples dans les annales de la Médecine (*f*). Elle éteint le feu le plus pur de nos ames, elle ruine nos corps & avance notre vieilleſſe; la continence au contraire donne toute ſorte d'avantages à l'eſprit. On doit penſer la même choſe des autres paſſions; telles que les inquiétudes, le chagrin, la triſteſſe, l'avarice, qui, pouſſées juſqu'à un certain degré, étouffent ce principe d'activité qui fait ſentir & penſer nos ames.

De la veille & du ſommeil.

6°. *Guillaume le Lievre* regarde le ſommeil comme le premier obſtacle à la mémoire (*g*). Ce n'eſt pas ſans raiſon : car pendant ce tems le cerveau s'affaiſſe, & les fibres per-

(*f*) Vid. Schenckium *in obſervat.* Ettmullerum *tom. 2. part. 1. Collegii Practici pag.* 852. Salmuth. *Cent. 1. Obſerv. 61.*

(*g*) *Ars memorativa* Guillelmi Leporei. *Lib. 4. & 5. in-8°.* 1523

dent leur reſſort. Il faut éviter avec ſoin les narcotiques. *Riviere* rapporte l'hiſtoire d'un homme qui devint fou (*w*) par l'uſage ſeul de l'eau de coquelico. *Willis* cite un autre exemple d'une perſonne qui perdit entierement la mémoire par l'uſage de l'opium (*h*). Vous trouverez dans *Sennert* des exemples de perte de mémoire par l'application extérieure des narcotiques (*i*). Il faut donc non-ſeulement éviter les ſomniferes, mais encore les travaux exceſſifs & la trop grande réplétion d'alimens : toutes ces choſes augmentent la pente que nous avons au ſommeil, & doivent nuire par conſéquent à la mémoire. Par la raiſon des contraires la veille doit fournir quelques avantages à la mémoire. Lorſque *Ariſtote* compoſoit, il tenoit dans ſa main une boule d'airain. S'il venoit à s'endormir cette boule d'airain tomboit dans un baſſin de même métal & le réveilloit.

(*w*) Lazari Riverii *Obſervat. Med. obſ. 41. communic. à* D. Petro Pachequo.

(*h*) *Pharm. ration. part. 1. pag. 306.*

(*i*) *Prax. lib. 1. pag. 241, 242, & 296.*

PARAGRAPHE IV.

De quelques remédes regardés comme ſpécifiques pour donner de la Mémoire.

Remedes réputes ſpécifiques.

NOUS avons vû combien la pratique des anciens Médecins pour remédier aux vices de la mémoire étoit conforme à la ſaine raiſon; mais il ſemble que les hommes ne puiſſent pas toujours marcher dans le droit chemin de la vérité, très-ſouvent ils s'en écartent. Nos peres attribuoient une vertu particuliere à la méliſſe, au creſſon, à la ſclarée, pour fortifier la mémoire. Cette vertu ſpécifique n'eſt que rélative aux diſpoſitions des corps, & c'eſt pure charlatannerie que de conſeiller un même remède pour des cas qui peuvent varier à l'infini. On doit dire la même choſe de la graiſſe d'ours, des cerveaux de poules, de perdrix & des autres oiſeaux qui volent avec une grande vîteſſe. Dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre, on ſent bien qu'elle eſtime on peut faire

La meliſſe, le creſſon, la ſclarée.

La graiſſe d'ours, les cerveaux des oiſeaux qui volent avec une grande rapidité.

de ces remédes que le caprice a inventé & qu'une aveugle prévention a mis en uſage.

Fontaines ſingulieres.

Il y avoit en Béotie deux fontaines ſingulieres, l'une donnoit de la mémoire, l'autre ôtoit le ſouvenir. Ce fait ſeroit difficile à vérifier.

Les pierres précieuſes.

Par les compoſitions Pharmaceutiques que nos peres nous ont laiſſé, on s'apperçoit aiſément qu'ils attribuoient de grandes qualités aux pierres précieuſes : l'agathe, diſoient-ils, donne de l'eſprit & rend éloquent (*k*). Aujourd'hui que l'on a examiné toutes choſes avec un peu plus d'attention, le prix de ces pierres eſt bien diminué dans l'uſage de la Médecine. La curioſité, ou la vanité en fait à préſent toute la valeur.

Les feuilles de laurier.

Si l'on mettoit des feuilles de laurier ſur la peau de la tête, à l'endroit où l'on raſe la couronne des Prêtres, ou ſi l'on ſe couchoit ſur le côté gauche, ayant la tête baſſe, ils ſoutenoient que la mémoire en étoit très-fortifiée (*l*). Nous croyons que l'expérience feroit bientôt ceſſer la con-

(*k*) Agrippa *Philoſ. occult. lib.* 1. *cap.* 15.
(*l*) *Ex adſcriptis* Alberto.

fiance qu'on auroit dans de pareilles recettes.

Autres remedes ridicules.

Quelques uns ont conseillé de se faire raser la tête, d'autres de se faire couper la barbe (*m*). Nous ne voyons pas la raison de pareilles ordonnances, & de quel but partent ces indications. Si de pareils moyens réussissoient, il faut les placer à côté de l'histoire de la grande mémoire du Cardinal *Du Perron*, qui fut attribuée à l'envie que sa mere étant grosse de lui, avoit eu d'une Bibliothéque (*n*).

Tous les corps odoriférans.

Les Anciens prétendoient encore que les corps odoriférans étoient d'un grand secours pour fortifier la mémoire. Ils conseilloient de flairer souvent le bois d'aloës, les œillets, le succin oriental, les roses, le chevrefeuille, l'ambre-gris, le musc, &c. Mais par les mêmes raisons qu'ils condamnoient les narcotiques comme nuisibles à la mémoire, ils devoient aussi se méfier des odeurs aromatiques qui sont très-souvent somniferes.

(*m*) Levinus Lemnius, *lib.* 2. *cap.* 4.

(*n*) Traité de l'opinion, liv. 4. chap. 8. des Naturalistes.

Nous pourrions encore exposer ici plusieurs formules que l'on trouve dans les Ecrits des anciens Philosophes & des anciens Médecins : mais outre que ce ne seroit que relever des erreurs & faire tomber dans le discrédit des Ouvrages qui ont été l'aurore des Sciences ; il nous suffisoit de faire voir que la prévention étouffe les meilleurs principes, & que la façon la plus sage & la plus sûre pour guérir, est de bien saisir les indications & de les remplir.

ARTICLE II.

De la Mémoire artificielle.

LA mémoire artificielle est une induction qui réveille en nous les idées que nous avons déja eû. On croit que ce fut *Simonide* (*o*) qui fut l'inventeur de cette espece de mémoire. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les circonstances. Les uns disent que les vers qu'il récitoit, étoient à la gloire d'*Agatharcus* ou de *Léocrate*, les autres prétendent qu'ils

Définition de la Mémoire artificielle, & son inventeur.

(*o*) Poëte natif de Chio, Isle de l'Archipel.

avoient été faits en l'honneur de *Glaucus* ou de *Scopa*. *Apollodorus*, *Eratosthene*, *Euphorion* & *Euriphyle* le Larifféen, disent que la maison d'où il sortoit étoit à Pharsale, ville de Thessalie, & il semble que *Simonide* lui-même le donne à entendre. Mais *Ciceron* qui a suivi *Callimachus* à ce qu'il paroît, dit que c'étoit à Crannone, ville aussi de Thessalie.

Maniere dont elle fut trouvée.

Quoiqu'il en soit, voici le fait en mettant à peu près d'accord tous ces différens sentimens, & en suivant les autorités les plus respectables. *Scopa* noble Thessalien & homme riche, voulant donner un grand repas, avoit prié *Simonide* de faire son éloge & lui promit de payer gracieusement ses vers. Le jour de l'Assemblée arrivé, le Poëte se mit à table avec les autres convives. Au milieu du repas *Scopa* ennuyé de ce que *Simonide* n'avoit pas encore débité son compliment, lui commanda de le réciter. Le Poëte obéit, & après avoir beaucoup élevé les deux fils de *Tyndare*, il fit tout-à-coup l'éloge de *Scopa*. Le panégyrique fini, les convives applaudirent. Le maître seul

du logis refuſa ſon approbation, & croyant que *Simonide* devoit le louer ſans s'écarter de ſon ſujet, il ne lui paya que la moitié du prix convenu pour ſa piece de vers, en lui diſant que *Caſtor* & *Pollux* lui payeroient l'autre moitié.

Simonide indigné d'entendre une pareille propoſition, ſe retira (*p*). A peine fut-il dehors, que la maiſon s'écroula; de ſorte que tous les convives furent écraſés ſous les ruines. Comme ils étoient tellement défigurés qu'on ne pouvoit plus les reconnoître, l'on fut fort embarraſſé lorſqu'il s'agit de les enterrer chacun ſelon leurs dignités. On eut recours à *Simonide* pour avoir quelques éclairciſſemens; mais il ne put diſtinguer ces malheureux dans un pareil état. Il s'aviſa d'un expédient; ce fut de ſe rappeller dans quel ordre ils étoient à table. Par ce moyen il les diſtingua tous à meſure qu'on les retiroit de deſſous les débris. Cette idée lui donna lieu de penſer à une mémoire

(*p*) *Ciceron*, ſur la fin du 2. Livre *de Orat.* dit que deux jeunes hommes vinrent demander *Simonide* à la porte de la maiſon où il étoit à dîner. Voyez auſſi les fables de *Phedre*, liv. 4. fab. 23.

artificielle, & à ceux qui l'ont ſuivi, de ſe ſervir des mêmes moyens dans les cas où leur mémoire ſeroit infidéle.

Avantages de cette eſpece de Mémoire.

On peut regarder cet artifice comme une eſpece de méchanique qui dirige la mémoire & la conduit ſûrement à ſa fin. Car de même que lorſque nous entrons dans quelque palais, nous retenons parfaitement la diſtribution & la place de tel ou tel meuble; de même auſſi ſi nous avons attaché différentes idées à différens objets qui nous environnent, nous nous rappellerons ces idées lorſque nous appercevrons ces objets. Ainſi après avoir bien diſpoſé vos organes ſuivant les principes déja établis, exercez votre mémoire en choiſiſſant différens objets qui la fixent. Attachez par exemple, quelque phraſe d'un diſcours que vous voudrez apprendre, à un tableau qui ſera dans votre chambre. Attachez-en un autre à la cheminée, puis un autre à un fauteuil; ainſi de ſuite. Recitez ces phraſes les unes après les autres & vous verrez que vous les retiendrez & que vous les reciterez par ordre.

Quintilien

Quintilien donne un autre expédient (*q*) : c'eſt de faire à la marge de ſes cahiers quelque ſigne qui ait rapport avec ce qui eſt contenu dans l'article que l'on veut apprendre. Si l'on parle de guerre, l'on repréſentera une pique, ſi l'on fait la deſcription d'une tempête, l'on mettra une ancre, &c. Auſſitôt que ces repréſentations arbitraires frapperont la vûe, on ſe reſſouviendra facilement de ce que l'on aura à dire. Ces moyens peuvent être d'un grand ſecours pour la mémoire, & ils ſont ſi faciles à employer que nous croyons qu'il eſt inutile d'en recommander l'uſage.

Autre Mémoire artificielle propoſée par *Quintilien*.

Les vers téchniques donnent encore une merveilleuſe facilité pour retenir les noms, les faits & les époques. La meſure où ces choſes ſont enchaſſées, ouvre à l'eſprit un chemin ſûr pour trouver ce qu'il cherchoit. Nous renvoyons ſur cet article au P. *Buffier* qui a excellé dans cet art (*r*).

Vers techniques.

Nous ſerions trop longs s'il falloit

(*q*) *Lib.* XI. *cap.* 3.

(*r*) Pratique artificielle pour apprendre l'hiſtoire univerſelle.

détailler ici la pratique particuliere qu'ont enſeigné divers Auteurs, on doit voir ce qu'ils en ont dit eux-mêmes dans leurs ouvrages. Ainſi conſultez *Publicius* (*s*), *Meyſſonnier* (*t*), *Maraſiotus*, *Bruxius*, *Ravellin*, *Jean Paëpp*, *Spagenberg* & pluſieurs autres qui ont donné de ſages conſeils pour faciliter l'exercice de la mémoire.

Que le plus ſûr moyen eſt de ſouvent exercer ſa Mémoire.

Quoique l'on employe un ou pluſieurs des moyens indiqués, il eſt néceſſaire d'exercer encore ſouvent ſa mémoire. C'eſt une régle dont on ne ſauroit trop recommander l'exécution. Les plus grands Maîtres (*u*) l'ont regardé comme la voie la plus certaine pour acquérir de la mémoire. En effet plus les fibres ſont mûes, plus elles deviennent vibratiles ; par la même raiſon que plus un inſtrument eſt touché, plus il devient ſonore. C'eſt ſur ce principe qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe rendit compte à ſoi-même tous les ſoirs de ce qui s'eſt paſſé chaque jour. *Ciceron* paroît avoir

(*s*) Jacobi Publicii *in arte memoriæ.* in-8°. Pariſiis.

(*t*) La clef des Aphoriſmes d'*Hippocrate*, p. 160.

(*u*) Cic. *lib.* 2. *de Oratore* Quintil. *lib.* *XI*. *cap.* 2.

été dans cette louable habitude. Pour exercer ma mémoire, dit-il (*x*), » je » me rappelle tous les ſoirs ce que j'ai » dit, ce que j'ai entendu, ce que j'ai » fait dans la journée «. Par ce retour ſur ſoi-même, on trouve dans l'occaſion de bonnes proviſions amaſſées ſans peine, & néceſſaires dans le commerce de la vie, ſoit que l'on veuille débiter un Sermon, un Plaidoyer, ou un Ouvrage plus étendu, ſoit que l'on veuille faire une Relation, détailler les faits & garantir les époques.

La mémoire ſe perfectionne donc par l'exercice, & elle peut même ſe perfectionner au point qu'elle devienne aiſée, ſûre & bonne, d'ingrate & infidéle qu'elle étoit. Cet exercice n'eſt que la répétition des mêmes actes. M. *Wolf* le juge ſi néceſſaire, qu'il dit (*y*) qu'inutilement ſe flatteroit-on de pouvoir acquérir les idées des choſes, ſi on néglige de s'exercer à les apprendre, & à les

(*x*) *Cato major de Senectute. Exercendæ Memoriæ gratiâ quid quoque die dixerim, audierim, egerim commemoro veſperi.*

(*y*) Pſychologie ou Traité ſur l'ame, par M. *Wolf*. Amſterdam 1745, *in*-12. *pag.* 187. *& ſuiv.*

retenir après les avoir appriſes. Et afin de nous faire mieux ſentir les avantages de cet exercice, il rapporte l'exemple d'un certain *Jean Georges De Pelshover* de Konisberg, qui en s'exerçant continuellement à extraire par mémoire les racines des nombres, étoit parvenu à un tel point de perfection que pendant la nuit il vint à bout d'extraire dans ſon lit, ſans lumiere, par la méthode ordinaire, la racine de 57 chiffres, qui eſt elle-même de ~~27.~~ 59

M. *Wolf* dit de lui-même qu'au commencement de ſes études de Mathématique, & ſurtout de l'Algébre, il n'avoit réſolu que dans ſon lit, & dans les plus épaiſſes ténébres de la nuit ſes problêmes algébriques; qu'après en avoir achevé la ſolution, il avoit de même composé géométriquement d'imagination & de mémoire toutes ſes méthodes, & que quand il étoit venu à vérifier au retour du jour, l'une & l'autre de ces opérations, il les avoit toujours trouvé juſtes : mais que ce n'eſt auſſi que par des exercices continuels qu'il étoit parvenu à ce point là.

On ſent bien que ces exercices demandent un certain art, & le voici : On ne réuſſiroit pas en voulant outrer dès le commencement la mémoire, & exiger d'elle d'entrée de jeu ce qu'il y a de plus difficile ; il ſeroit à craindre qu'elle ne ſe refuſât à un travail ſi effrayant. Il faut uſer d'adreſſe & de ménagemens ; l'accoutumer d'abord à retenir des choſes faciles & en petite quantité, & ajouter enſuite par degrés à cette quantité. Les accroiſſemens preſqu'inſenſibles font qu'elle apperçoit moins la différence des premieres tâches aux ſuivantes, quoique cette différence devienne par la ſuite fort conſidérable. C'eſt ainſi que lorſqu'on a quelque choſe de longue haleine à apprendre par cœur, le moyen le plus court & le plus aiſé pour y réuſſir n'eſt pas d'embraſſer d'abord l'objet dans toute ſon étendue, mais de le partager par parties, d'apprendre ces parties ſéparément, & de les réunir enſuite par des liaiſons que la mémoire ſaiſit aiſément.

Art que demande cet exercice.

C'eſt par ces deux moyens que l'on parvient à étendre l'imagination

& la mémoire, & que l'on accoutume l'une à reproduire en même tems plusieurs idées, ou à les retenir longtems, & l'autre à les reconnoître.

De l'oubli. Ce qui le produit.

Comme l'oubli est opposé à la mémoire, il s'ensuit que celle-ci se perfectionnant par l'habitude de reproduire les mêmes actes, celui-là doit être occasionné, ou produit par la négligence à cultiver la même habitude.

En effet si, comme nous l'avons déja dit, on n'acquiert la facilité de reproduire une idée qu'en la répétant souvent, l'habitude de les reproduire venant à cesser, la mémoire doit s'affoiblir, & se perdre. Aussi M. *Wolf* rapporte à ce sujet deux exemples remarquables, qui prouvent bien que la mémoire ne se conserve que par l'exercice. Le premier est de M. *Hudde* & qu'il dit tenir de *Leibnitz*, & le second de *Newton* (z).

M. *Hudde* s'étoit fait un grand nom dans la Géométrie par deux lettres qu'il avoit donné sur la réduction des équations, & sur les questions qu'on appelle *maximis*, *minimis*,

(z) Liv. déja cité, *pag.* 203.

c'eſt-à-dire, les plus grandes & les plus petites lignes droites qui ſe terminent aux circonférences des ſections coniques. M. *Leibnitz*, curieux de voir tous les ſavans, paſſa en revenant de France par Amſterdam pour y voir celui-ci, & s'entretenir avec lui ſur la plus ſublime Géométrie; mais il fut bien ſurpris lorſqu'il vit que M. *Hudde* au lieu d'entrer en converſation, lui préſenta ſeulement un manuſcrit qu'il avoit fait autrefois ſur ces matieres, & lui dit tout en ſouriant, que ce livre étoit plus habile que ſon Auteur, lequel avoit oublié toutes les idées d'algébre & de géométrie, depuis qu'il étoit Bourguemeſtre d'Amſterdam.

On croit communément que *Newton* qui a vécu quatre-vingt cinq ans, n'entendoit plus dans un âge ſi avancé ſon grand & ſublime ouvrage des principes de la Philoſophie naturelle. M. *Wolf* ne l'attribue, comme dans le premier exemple, qu'à ce que le Philoſophe Anglois ceſſa de s'appliquer à la Géométrie.

M. l'Abbé *Allaire* qui a analiſé l'ouvrage de *Wolf*, ajoute à ces exem-

ples celui de M. *Malet* de l'Academie Françoise, qui après avoir ſu la langue Grecque au point de pouvoir la parler auſſi facilement & auſſi purement que la ſienne, l'avoit tellement oublié depuis qu'il s'étoit entiérement livré aux affaires, que lorſqu'il rencontroit un mot Grec dans un livre, il demeuroit vis-à-vis de ce mot, comme un âne vis-à-vis d'une borne. C'étoit ſa propre expreſſion.

Tous ces exemples prouvent autentiquement que l'exercice eſt néceſſaire pour acquérir de la mémoire, & pour la conſerver. Ils ſerviront encore à expliquer un phénoméne qui paroît d'abord ſingulier, c'eſt que *Menage* qui conſerva juſqu'à la vieilleſſe une excellente mémoire, la recouvra, à ce qu'il dit, après quelque interruption (&). Il eſt vraiſemblable que *Menage* négligea pendant quelque tems de cultiver ſa mémoire, ce qui occaſionna l'éclipſe dont il ſe plaint; qu'enſuite il la remit au travail, ce qui lui donna de nouvelles forces & une nouvelle vigueur.

(&) Voyez l'Hymne qu'il adreſſa à la Déeſſe de la Mémoire. *Menag. poemat. lib. 1. pag. 13.*

SECONDE



SECONDE PARTIE.

De la Volonté.

La Volonté considerée en elle-même ne fournit pas de grandes ressources à l'esprit.

Le sens le plus étendu qu'on puisse donner au terme de *Volonté*, est celui par lequel on entend une faculté libre de l'ame que l'on peut diriger vers un objet quelconque. Ainsi supposant qu'un homme jouisse naturellement des biens que fournit un entendement facile, ou qu'il les ait acquis par les moyens déja indiqués ; il est certain qu'il se portera de plus en plus a perfectionner les talens, ou que la nature lui aura accordé d'une main libérale, ou que l'art, vainqueur d'une nature marâtre à son égard, lui aura procuré. Tout ce que peut donc nous donner la volonté prise en elle-même, c'est un certain goût pour le travail, & une certaine inclination pour les Sciences. Présent bien médiocre, il est vrai, si elle ne nous fournissoit d'autres ressources.

Mais considérée comme sujet des

Les vertus & les passions, filles respectables de cette même volonté,

vertus & des passions, sa puissance est bien plus étendue.

se liguent entre elles pour commencer & finir l'ouvrage, & deviennent les inſtrumens de la perfection, du ſolide & de l'élévation de l'eſprit. Eh! qui pourroit en douter, bien loin d'en être ſurpris? elles forment le contraſte de la vie; elles tiennent les rênes du monde, elles ont un empire abſolu ſur tous les cœurs: en un mot, ce ſont des maitreſſes qui affectent tous les hommes d'une telle maniere, qu'ils ne peuvent ſe dégager de leurs loix. Heureux qui poſſede les unes & combat les autres; c'eſt la voie la plus ſûre où l'homme puiſſe marcher pendant ſa vie.

Ordre qu'on doit garder dans cette II. Partie.

Une puiſſance ſi générale mérite bien d'être examinée un peu plus en détail. Nous avons déja vû quels mouvemens dans nos corps étoient les cauſes occaſionnelles ſoit des vertus, ſoit des paſſions; il s'agit de voir maintenant comment nous pourrons les faire concourir tant à l'accroiſſement & à la perfection, qu'au ſolide & au brillant de l'eſprit. C'eſt ce que nous allons faire en gardant l'ordre établi dans la ſeconde Partie de notre premier Livre.

CHAPITRE PREMIER.

Des Vertus.

Liaison des Vertus & des passions, & raison de cette liaison.

Le désir de persévérer dans son être, ou d'être heureux est le sein d'où naissent les vertus & les passions, comme nous l'avons déja prouvé. Ce désir n'est pas par lui-même ni vertu, ni passion; il ne change de titre que par la fin qui le dirige. Les vertus & les passions sont donc des sœurs inséparables qui s'entraident & se détruisent mutuellement. La vertu qui combat & qui soumet les passions, ressemble à cet or épuré par les flammes de la fournaise. La passion qui cede aux vertus & leur occasionne une continuelle victoire, ressemble à cet arbre sauvage qu'a greffé un habile Jardinier, il porte ensuite des fruits d'autant meilleurs que la vigueur de son naturel fortifie ses racines & lui fournit une plus grande abondance de sucs. Voilà pourquoi l'Artisan Eternel du bien, incapable de faire le mal, &

qui a ſagement fait tout ce qu'il a fait, nous a donné des vertus apparentées des vices. C'eſt à la raiſon de l'homme à diſtinguer le bien réel du bien apparent. C'eſt à elle à lui dicter les moyens qu'il doit employer pour être heureux. Mais peut-il être malheureux ou vicieux avec elle ? Si *Neron* l'eut voulu il eut regné comme *Titus*. L'impétuoſité qu'on abhorre dans *Catilina* charme dans *Decius*, eſt divine dans *Curtius*. La même ambition a produit la perte ou le ſalut, elle fait un vrai citoyen & un traître également.

Qu'il eſt en notre pouvoir d'être vertueux.

Il dépend donc de nous d'être vertueux ; c'eſt-à-dire, qu'il ne tient qu'à nous d'être prudens, juſtes, tempérans, magnanimes : puiſque la prudence, la juſtice, la tempérance & la force dépendent de mouvemens purement méchaniques. Ces mouvement purement méchaniques ne ſont que des combinaiſons des différentes parties de l'entendement. Ici les ſenſations, l'intelligence & le raiſonnement s'aſſocient ; là le jugement & la mémoire s'uniſſent par un aimable accord. De tous ces différens produits

naît un total, ſavoir les vertus. Ainſi l'on pourroit dire d'un homme qui ſeroit vertueux, qu'il a de l'eſprit. Ainſi en rendant l'homme vertueux, c'eſt le rendre ſpirituel; mais de quelle maniere le rendre vertueux? C'eſt ce que nous allons développer en gardant l'ordre que nous avons tenu dans notre premier Livre.

Que l'homme vertueux eſt néceſſairement ſpirituel.

ARTICLE I.

De la Prudence.

LA Prudence eſt une des vertus les plus propres à former l'entendement, & à lui procurer toutes les qualités eſſentielles à ſa perfection. C'eſt elle qui tient en bride l'imagination, & l'empêche de tomber dans ces écarts, qui font voir plus de vivacité que de raiſonnement. C'eſt elle qui étouffe dès leur naiſſance, ces monſtres que les paſſions enfantent. Satyres effrénées & injurieuſes, libelles diffamatoires, réflexions irréligieuſes, livres impurs & licentieux, en un mot tout ce qui tend au vice, ou au déſordre, eſt condamné à ſon tribu-

Que la Prudence eſt une vertu des plus propres pour former l'entendement.

nal, ou doit fuir le jour & craindre celui qu'il respire. C'est elle qui prescrit la fin aux autres vertus morales & qui se prescrit les limites dans lesquelles elle doit se renfermer : car si elle évite la précipitation, elle craint la lenteur, si elle fuit la nouveauté, elle appréhende la prévention. Elle ne marche qu'avec circonspection & précaution. C'est le seul moyen de mériter l'estime des gens raisonnables & de s'attirer la confiance même des plus pervers.

Maniere physique d'acquérir la Prudence.

Des avantages aussi réels engageront sans doute chacun à acquérir ou à conserver cette premiere vertu morale que nous avons dit dépendre de toutes les opérations de l'entendement. Ainsi tout ce qui peut tendre à corriger ou à perfectionner les opérations de l'entendement, doit conduire aussi à la prudence ; & par la raison des contraires, toutes les causes qui peuvent vicier ces mêmes opérations doivent nuire à cette vertu. Or nous avons déja détaillé les causes qui vicioient l'entendement, nous avons proposé les remédes propres à les combattre, nous avons fait

voir l'état le plus avantageux des corps pour l'exercice des fonctions animales & nous avons indiqué les moyens les plus propres pour entretenir cet état. Pour éviter les redites & la longueur, nous renvoyons à ce que nous avons déja dit. Qu'il nous suffise ici de proposer l'exemple de ces heureux vieillards, qui jouissant d'une admirable conformation d'organes & du cours libre d'un sang bien constitué, jouissent en même tems du privilége de donner des conseils inventés par la sagesse, & dictés par la discrétion. Qu'il nous suffise de faire jetter les yeux sur ces tempéramens fortunés où l'on trouve dans un âge quoiqu'encore tendre, la prévoyance des têtes blanchies par les années & qu'a dû instruire une longue expérience. Enfin qu'il nous suffise de proposer pour modele ces personnes dans lesquelles ces dispositions excellentes dévoilent les secrets de la nature, & leur font découvrir les principes généraux & les raisons universelles des choses faites ou à faire.

ARTICLE II.

De la Force.

Etendue de la Force & ses noms divers.

NOUS avons dit qu'il n'y avoit pas de vertu qui reçut autant de noms que la Force. Tantôt on l'appelle valeur, courage, magnanimité, constance ; tantôt on la nomme intrépidité, héroïsme, grandeur d'ame. Marque évidente de l'estime générale qu'elle s'est acquise de tous les hommes qui desirent la reconnoître par tout où elle se rencontre : car cette vertu se manifeste également dans les grandes comme dans les moindres actions, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la paix comme dans la guerre : mais elle fait toujours soupçonner dans celui qui agit ou qui souffre avec elle un esprit au-dessus du vulgaire.

Sa puissance sur l'esprit.

Exemples de *François* I. & de *Henri* IV.

Celui qui vainquit les Suisses à Marignan, qui chassa l'Empeureur Charles V. de la Provence, & qui perdit une bataille & la liberté devant Pavie, aussi grand dans l'une que dans l'autre occasion, *François* I.

ſut le pere & le reſtaurateur des Lettres en France. Ce Prince invincible qui gagna en perſonne les batailles de Coutras, d'Arques & d'Yvri, qui s'eſt trouvé à mille combats, qui a aſſuré par l'épée ſon droit à la Couronne, *Henri* IV. toujours égal dans l'une & l'autre fortune, plus prompt à pardonner qu'à ſe venger, jouiſſoit d'un génie ſi brillant qu'il en échappoit les éclairs les plus vifs, ſi étendu qu'il embraſſoit tous les reſſorts de la politique, ſi ſolide que les moyens les plus ſages étoient employés dans les cas les plus épineux.

Ce ſeroit ici le lieu de dévoiler la capacité des *Ceſars*, des *Turennes*, des *Condés* & de tant d'autres Héros dont la gloire ne finira qu'avec le monde. Ce ſeroit encore ici le lieu de rappeller dans la mémoire les entrepriſes hardies & ménagées de ces illuſtres Généraux, les ſentimens généreux de ces intrépides Capitaines, la fermeté & la ſcience de ces habiles Miniſtres, dont les noms ſeront reſpectés juſqu'à la fin des ſiécles. Ce ſont autant de faits qui prouvent la puiſſance qu'a ſur les eſprits cette

vertu capable de placer un cœur mâle dans un corps féminin.

La crainte & la timidité dépravent l'esprit.

Au reste ceux qui revoqueroient en doute la these que nous soutenons, s'assureront de sa vérité en considerant les passions opposées à la force. La crainte & la timidité peuvent tellement altérer les esprits qu'on n'en puisse plus reconnoître la trempe.

Moyens pour se disposer à la Force.

La force suppose donc de l'esprit dans celui qui la possede. Ainsi ceux qui voudront acquérir cette vertu, doivent songer à se procurer une imagination libre, un raisonnement juste & un jugement certain. Nous en avons proposé les moyens dans toute la suite de ce troisieme Livre. De plus, nous avons ajouté précédemment que dans la force l'esprit s'élevoit, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même, ce qui exigeoit sans doute une plus grande mobilité dans les fibres & une plus grande vîtesse dans le cours du liquide animal. L'on y parviendra par l'étude, la réflexion, le régime de vivre & sur-tout le changement de climats, qui souvent peut métamorphoser un lâche & un pol-

Livre 1. sect. 2.

tron en homme brave & intrépide, comme nous l'avons déja dit. *Livre 2. chap. 3.*

Il ne faut pas entendre ici par la force la ſeule magnanimité & la ſeule valeur. Ce terme eſt beaucoup plus étendu, & renferme encore la conſtance, la patience, la clémence, eſpéces de courages qui conviennent beaucoup mieux aux gens de lettres, que l'audace guerriere. Sans cela nous nous trouverions en contradiction avec bien des faits poſitifs, & ce ſeroit avec raiſon qu'on nous objecteroit qu'*Alcée* (*a*), *Archiloque* (*b*), *Demoſthene* (*c*), *Horace* (*d*) & beaucoup d'autres gens d'un grand génie ont fui devant l'ennemi. Ecoutons la-deſſus *Eraſme*, peu s'en faut qu'il

(*a*) Herodot. *lib.* 5. *art.* 25. & Strab. *liv.* 13. *pag.* 412.

(*b*) Ælianus *variar. hiſt. lib.* 10. *cap.* 13. & *ſchol.* Ariſtophan. *in comed. de pace circà finem.*

(*c*) *Plutarque* dans la vie de *Demoſthenes.*

(*d*) Voyez l'Ode 5. du Liv. 2. où il dit poſitivement de lui-même :

Tecum Philippos, & celerem fugam
Senſi, relictâ non benè parmulâ ....
Sed me per hoſtes mercurius celer
Denſo paventem ſuſtulit aere.

Et dans ſes Epitres, *lib.* 2. *epiſt.* 2. il ajoute :

Civilis que rudem belli tulit æſtus in arma.

ne faſſe paſſer les gens d'eſprit pour des lâches, ſi l'on ne ſavoit d'ailleurs qu'en déracinant un grand nombre de préjugés, ils ont tellement détruit en même tems mille ſujets de crainte, qu'il n'y a que la plus ignorante populace qui les redoute encore. » Lorſque les armées ſont en ordre » de bataille, dit-il (*e*), & que l'air » retentit du bruit des trompettes & » des tambours, dites-moi, je vous » prie, quel ſervice peuvent rendre » alors ces ſages qui épuiſés par l'é» tude & par la méditation, jouiſſent » à peine d'une vie que leur ſang » appauvri rend infirme & languiſ» ſante? Ce ſont ces hommes épais » & matériels, robuſtes & de très» peu d'eſprit, ce ſont ces gens là » qu'il faut pour le combat. N'étoit-il » pas ſingulier de voir un *Demoſthene* » ſous le harnois militaire? Auſſi ſui» vit-il le ſage conſeil d'*Archiloque :* » dès qu'il apperçut l'ennemi il jetta » ſon bouclier & s'enfuit à toute » jambe; auſſi lâche ſoldat, qu'il étoit » excellent orateur.

(*e*) Eloge de la folie, traduction de M. *Gueudeville*, pag. 58.

» Vous me direz, continue *Erasme*, » la guerre demande une extrême » prudence. Oui, dans les Généraux: » encore eſt-ce une prudence parti- » culiere au métier des armes, & qui » n'a rien de commun avec la ſageſſe » philoſophique. A cela près les pa- » raſites, les voleurs, les meurtriers, » les laboureurs, les ſtupides, les » banqueroutiers & généralement » tous ceux qu'on nomme la lie du » genre humain peuvent s'immorta- » liſer par la valeur; ce qui ne con- » vient nullement aux hommes atta- » chés jour & nuit à la contempla- » tion «.

ARTICLE III.

De la Juſtice.

Moyens pour ſe diſpoſer à la Juſtice.

LA Juſtice prenant ſon origine de l'heureux aſſemblage d'un raiſonnement juſte & d'un jugement ſûr, il eſt auſſi aiſé de conclure que d'obvier aux cauſes qui peuvent affoiblir ou dépraver le raiſonnement & le jugement, c'eſt remédier aux cauſes qui bleſſeroient l'intégrité de la juſ-

tice, & que d'entretenir dans un état ſain ces deux opérations de l'entendement, c'eſt employer les moyens néceſſaires pour conſerver cette troiſiéme vertu morale, qui regle toutes les autres vertus. Comme l'on trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage la Phyſiologie, l'Hygiene & la Thérapeutique des fonctions animales, on trouvera en même tems les moyens de reſtituer & de conſerver la juſtice.

Avantages que procure la Juſtice à l'Eſprit, & vertus compagnes de la Juſtice.

Conſiderant la juſtice ſous ce point de vûe, l'on s'apperçoit facilement que l'ame qui la poſſede en doit retirer de grands avantages : mais ſi on la regarde encore comme un ſoleil entouré d'un grand nombre de vertus auſquelles elle communique ſon éclat, ſes influences paroîtront d'autant plus avantageuſes, & ſon effet d'autant plus certain. La vérité, la religion, la piété ſont des enfans ſortis de ſon ſein, qu'elle chérit & qu'elle protégera juſqu'à la fin des ſiécles. L'amitié, la confraternité, la libéralité ſont pour elle des ſœurs qui font reconnoître ſa légitimité. La reconnoiſſance, fidéle compagne de la juſtice, prend ſa ſource dans la con-

ſcience de l'homme & n'eſt pent-être elle-même que la juſtice. Les Athéniens n'avoient point de loix contre les ingrats, parce que diſoient-ils, s'ils ne ſont pas condannés par des loix expreſſes, ils ſont aſſez condannés par la nature (*f*); & *Seneque* penſoit que c'étoit anéantir la reconnoiſſance que de la fonder ſur la crainte des loix (*g*).

Que celui qui eſt juſte eſt vraiment ſpirituel & raiſonnable.

Nous ſerions trop longs s'il falloit faire ici l'énumération de toutes les parties acceſſoires de la juſtice, & l'anatomie de ces mêmes parties. On voit aſſez que celui qui poſſede cette vertu, jouit d'une raiſon épurée & d'un bons ſens à l'épreuve, puiſqu'il faut comparer tant de moyens, peſer tant de motifs, diſcuter tant de jugemens pour parvenir à cette certitude qu'exige la juſtice. Au reſte, quand cette vertu auroit moins de pouvoir ſur l'eſprit qu'elle réforme eſſentiellement, elle n'en devroit pas moins avoir d'attraits pour les hommes: elle ſeule eſt capable de regler leur

(*f*) *Non damus leges, ſatis natura condemnat* Xenophon. *Cyrop. lib.* 1.

(*g*) *De Beneficiis*, lib. 3. cap. 6 & 7.

conduite. Eh! qu'y a-t-il de plus important?

ARTICLE IV.

De la Tempérance.

Deux choses à conſiderer dans la Tempérance.

L'EMPIRE avec lequel on gouverne ſes appétits, exige de l'homme ſage deux devoirs eſſentiels. Le premier, de ſatisfaire ſa faim & ſa ſoif avec modération. Le ſecond, de contenter l'appétit vénérien avec beaucoup de retenue. Devoirs dont la pratique eſt auſſi avantageuſe pour l'ame que pour le corps.

Par la ſobrieté l'on s'exempte des maladies & l'on ſe diſpoſe à avoir de l'eſprit.

I. Celui qui eſt ſobre évite un grand nombre de maladies, puiſque l'expérience journaliere apprend qu'il n'y a peut-être pas une ſeule maladie dont le foyer ne puiſſe être dans l'eſtomac. De plus, il obtient les avantages qu'on doit retirer des bonnes digeſtions. La quantité & la qualité des ſucs nourriciers ſe trouvant proportionnées aux parties qu'ils doivent nourrir, il eſt certain que tous les reſſorts néceſſaires à ſa conſervation jouiront de toute la ſoupleſſe & de

de toute l'élaſticité propres à leurs mouvemens. Tandis que d'un autre côté les liqueurs ſans mélange & ſans altération couleront avec facilité dans leurs canaux, ſe ſépareront ſans trouble dans leurs vaiſſeaux ſécrétoires, & donneront la liberté & la vie aux inſtrumens qui compoſent la machine humaine. Il eſt vraiſemblable qu'avec de pareilles diſpoſitions dans un corps, l'ame doit jouir des plus grandes prérogatives poſſibles. Ce qui prouve évidemment ce que peut la ſobriété ſur l'inſtrument par le moyen duquel s'exécutent les fonctions de l'entendement & de la volonté, & ſur la ſubſtance inétendue, inviſible, & indiviſible par laquelle nous concevons & nous voulons.

Nous n'avons pas d'autre regle à propoſer pour devenir ſobre, que celle d'écouter la voix de la nature qui eſt ennemie de tout excès. Nous avons indiqué dans notre premier Livre les ſignes auſquels on pouvoit reconnoître que la faim & la ſoif étoient éteintes, & les riſques que l'on couroit ſi l'on paſſoit au-delà de ce terme qu'on appelle *Suffiſance*,

c'eſt pourquoi nous ne nous répéterons pas ici.

Néceſſité de la continence pour conſerver les forces du corps & de l'eſprit.

II. La continence eſt tellement utile pour la conſervation du corps, que celui qui ſatisfait avec excès l'appétit vénérien, tombe dans la phthiſie, le maraſme, la conſomption & pluſieurs autres maladies qui naiſſent de l'épuiſement. L'ame dans ce corps énervé & ſans vigueur, devient triſte & moins agile, ne reſſent plus ce beau feu qui l'animoit, & eſt retenue par un poids accablant qui l'entraîne vers l'apathie & l'indolence. Si nous comparons un Eunuque avec un homme qui jouit de toutes les prérogatives de ſon ſexe; quelle différence? l'un mol & efféminé, ne s'occupe que de bagatelles, l'autre hardi & entreprenant, tend aux plus grandes choſes; l'un délicat & pacifique, n'eſt propre qu'à filer des jours tranquilles & délicieux; l'autre robuſte & intrépide, eſt fait à la fatigue d'une vie turbulente & agitée. L'un annonce par ſa voix aiguë & argentine qu'il n'eſt qu'un enfant, l'autre fait entendre par ſa voix mâle & grave qu'il eſt homme, c'eſt-à-dire, capable des

plus grandes choſes. Cette comparaiſon ſuffit ſeule pour faire connoître le prix d'une liqueur qui opere de ſi grands changemens, & qu'on ne doit perdre que quand la nature pourroit être la victime de ſa fécondité.

Favori des neuf Sœurs qui chéris ta ſanté,
Fuis la tendre Venus qu'on adore à Cythere :
Rarement à la voix de la raiſon ſevére
S'éveille un cœur qu'endort la molle volupté.
Jamais dans les boſquets du Pinde ne s'amuſe
La lubrique Venus avec la chaſte Muſe ;
Et la ſage Pallas qui préſide aux beaux Arts,
A toujours conſervé ſon cœur dans l'innocence :
Tant il eſt vrai qu'il faut vivre avec continence
Pour ſuivre d'Apollon les nobles Etendards (*h*).

Deux ſortes de Moyens pour vivre

Les moyens qu'on peut employer pour obſerver les loix que preſcrit

(*h*) *At tu cui ſtudii flores, fructuſque petuntur,*
Si poſſis Venerem ſpernere ſanus eris :
Namque nec Aonidum Venus improba ludit in hortis,
Nec turpes flammas Muſa pudica probat.
Ipſa gubernatrix ſtudiorum caſta Minerva eſt,
Artibus ingenuis eſt inimica Venus.
Ab Eobano Heſſo *lib. de tuendâ valetudine.*
Nulla magis mentis vires induſtria firmat,
Quam Venerem & cœci ſtimulos avertere amoris.
Virgilius *Georg. lib.* 3.

dans la continence. Moyens Physiques.

la continence, sont de deux espéces; les uns Physiques, les autres Moraux.

Les moyens Physiques sont de maintenir les sensations dans un tel état, que la raison ne perde rien de son empire, ou qu'elle se puisse retirer victorieuse du combat si elle a quelques obstacles à surmonter. Il faut pour cela éviter toutes les liqueurs trop restaurantes, spiritueuses, irritantes; les mets trop salés, poivrés, épicés; en un mot tout ce qui occasionneroit soit par sa qualité, soit par sa quantité, une certaine acrimonie dans le sang, qui provoqueroit au-delà des forces aux plaisirs amoureux. Il est très-vraisemblable que la liqueur séminale est de la nature du liquide animal, si ce n'est le liquide animal lui-même; puisqu'il n'est pas possible que le corps humain perde cette liqueur en si petite quantité & soit si sensiblement altéré, sans donner lieu de croire que l'esprit séminal est sans doute ce feu inné qui vivifie matériellement l'économie animale (*i*).

(*i*) Voyez les *Mémoires sur différens sujets de Medecine*. Mem. 1 & 2, chez Ganeau 1760.

Les moyens Moraux ſont de fermer ces livres où ſont crayonnées la molleſſe & la débauche ; de ne pas ouvrir les yeux ſur ces objets laſcifs, qui flattant notre cupidité, empoiſonnent la ſource de la vie ; d'éviter ces penſées, ces ſpectacles, ces converſations, ces compagnies badines où ſous des images riantes la pudeur ſe trouve immolée, de s'occuper d'objets ſérieux qui ramenent toujours l'attention ſur des choſes peu capables d'émouvoir les ſens. Mais ces conſeils, quoique très-ſages, nous éloignent du but de cet Ouvrage ; pourſuivons. Moyens Moraux.



CHAPITRE II.

Des Passions.

Passions sont essentielles à l'homme. Usage qu'on en doit faire.

LES Passions ne sont ni bonnes ni mauvaises par elles-mêmes, puisqu'elles ne renferment en elles ni l'idée du bien ni l'idée du mal. Ce sont des instrumens de la Providence & des moyens du bien général pour tendre à une fin glorieuse. Ce sont autant d'élémens qui composent l'homme & qu'on ne peut détruire sans anéantir son être. Aussi l'homme sage ne prétend pas les anéantir ; ce seroit se flater de l'impossible. Il s'en rend le maître & non pas l'esclave, il se contente de les ralentir & de les gouverner par sa raison, & cherche seulement à leur ôter le moyen de nuire en devenant trop violentes. C'est moins un pouvoir despotique qu'un gouvernement attentif & circonspect, par lequel il empêche ces passions de devenir des vices, & les force d'être des vertus.

Luisinus nous a donné un excellent Traité sur cette matiere (*a*). Ce savant Médecin qui comprenoit fort bien que pour regler les mouvemens précipités de l'ame, les sages conseils de la morale ne suffisoient pas seuls, découvre les moyens les plus convenables que la Médecine puisse employer pour calmer la colére, adoucir les chagrins, prévenir la crainte & étouffer la jolousie. Mais ce n'est pas là le but que nous nous sommes proposés dans notre travail : notre intention est de faire servir les passions à la perfection de l'esprit, de l'élever par elles au grand, au sublime, au pathétique. Sans passions en effet, il n'y a plus de graces ni de variété dans le discours, il n'y a plus d'élévation ni de maniere de plaire, il n'y a plus de brillant ni cette onction qui persuade avant qu'on ait réfléchi (*b*). » Que si *Cecilius* s'est ima-

Traité des passions par *Luisinus*, Médecin.

Avantages que l'Esprit peut retirer des passions.

(*a*) *De componendis animi affectibus per moralem Philosophiam & medendi artem tractatus, Autore* Aloysio Luisino *Utinensi Medico*.

(*b*) La nature est en nous plus diverse & plus sage
Chaque Passion parle un différent langage ...
Que dans tous vos discours la Passion émue,

Autorité de *Longin*, d'*Horace* & de *Quintilien*.

» giné, dit *Longin* (*c*), que le pathétique en général ne contribuoit » pas au ſublime, & qu'il étoit par » conſéquent inutile d'en parler, il » s'eſt trompé lourdement : car j'oſe » dire qu'il n'y a rien qui releve peut- » être davantage un diſcours, qu'un » beau mouvement & une paſſion » pouſſée à propos. C'eſt une eſpéce » d'entouſiaſme & de fureur noble » qui anime l'oraiſon & qui lui donne » un feu & une vigueur toute di- » vine «. Si vous voulez que je pleure, dit *Horace*, commencez vous-même à pleurer (*d*). C'eſt ce précepte que *Quintilien* nous répete ſous d'autres termes : » Soyons touchés nous-mê- » mes, dit-il (*e*), avant de chercher » à toucher les autres « ; en un mot, c'eſt une vérité reconnue dans tous les tems, que ſans paſſion il n'y auroit plus d'éloquence, ou du moins

Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue ...
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.
Boileau, Art. Poëtique, chant. 3.

(*c*) Traité du Sublime, Chap. 6.

(*d*) *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſi tibi. De Arte Poëticâ.*

(*e*) *Afficiamur antequam afficere conamur.* Lib. 6. cap. 2.

qu'il

qu'il n'y auroit qu'une éloquence froide, monotone & languissante. La raison n'inspire pas communément aux hommes autant d'activité que les passions. Elles sont à l'homme ce que les vents sont au navire. Si les voiles n'en sont enflés, il ne fait pas route & n'arrive pas au port pour lequel il étoit destiné. De-là vient que les Grecs, les Latins & tous les Rhétoriciens de différentes nations nous ont laissé d'excellens Traités sur les diverses affections de l'ame, soit pour les placer à propos, soit pour parler le langage qui leur convient.

Sans les passions on ne peut ni plaire ni toucher.

C'est donc avec raison que nous concluons ici que les Passions sont nécessaires pour plaire & pour toucher, & qu'elles sont de véritables moyens qui conduisent sûrement à l'esprit & au génie en dépit quelquefois de la nature (*f*). C'est à ce titre qu'elles ont droit d'entrer dans le plan de notre Ouvrage, & c'est sous ce point de vue que nous allons considérer celles qui enchaînent toutes les autres & qui forment les plus

(*f*) *Si natura negat, facit indignatio versum.* Juvenal. *Sat.* 1. *v.* 65.

beaux traits du tableau de la vie humaine.

ARTICLE I.

De l'Amour.

De l'Amour propre légitime. Ses propriétés.

CETTE affection qui nous lie avec tous les êtres, suppose une certaine complaisance avec nous-mêmes, qui nous engage à persévérer dans notre existence commune avec ces mêmes êtres. Cette complaisance avec nous-mêmes, nous l'appellons amour propre. C'est le plus fort & le plus indélébile de tous les désirs. Viennent ensuite ces affections qui nous unissent avec tous les êtres, & qui nous serrent encore plus ou moins étroitement avec eux. Tels sont ces mouvemens qui attachent un pere à son fils, un époux à une épouse, & qui sont aussi vifs que l'amitié ou l'humanité, & moins forts que la sympathie. Toutes les nuances de ces désirs nous méneroient trop loin, s'il falloit les examiner séparément. Nous ne parlerons ici que de l'amour propre, & de cet amour qui prend sa

ſource dans les attraits de l'un & l'autre ſexe, nous l'avons nommé amour ſocial.

TITRE PREMIER.

De l'Amour propre.

L'AMOUR propre pouſſé trop loin, eſt le plus vil de tous les flateurs; c'eſt un fils de l'orgueil qui nous rend fades & inſipides. Il y a peu d'avantage de ſe plaire à ſoi-même, quand on ne plaît pas aux autres. L'amour propre dont nous parlons ici & que nous déſirerions dans chacun des hommes, eſt cette noble émulation qui fait tendre aux grandes choſes; cette émulation qui, une fois évanouie, nous feroit peut-être voir un *Alexandre* ſans courage, un *Ptolomée* ſans ſavoir, un *Scipion* ſans continence, & tant d'autres héros ſans la vertu fondamentale qui étoit la ſource de leurs plus belles actions; en un mot, cette émulation qui donne naiſſance à la gloire & à l'ambition reſtraintes dans de juſtes bornes. Gloire & ambition, quel plus beau

motif pour entrer dans les ſciences? Quels chefs plus courageux pour leur avancement? Quels Docteurs plus infatigables pour tendre à leur perfection?

L'Amour propre conſidéré comme auteur de la gloire, diſpoſe aux Sciences.

Cette gloire qui a paru à quelques Philoſophes une chimere, un fantôme, une ombre, une fumée ſéduiſant les regards des ſpectateurs, eſt moins vaine qu'ils ne penſent. C'eſt un feu allumé dans nos ames, qui par ſon mouvement direct éclaire & échauffe les autres, & qui par ſon mouvement réfléchi retourne à ſon premier principe & lui ſert de nourriture. La gloire a donc autant beſoin de nous-mêmes que d'autrui; ſans cela il n'y auroit rien qui nous l'appropriat; c'eſt une image qui paroît dans un miroir; elle dépend autant de la préſence de l'objet que du miroir même. Mais pour parler ſans allégorie c'eſt un déſir qui tend à nous rendre plus parfaits, afin de mériter une plus haute eſtime dans l'idée d'autrui. Nous ſoutenons qu'il n'y a pas de motif plus puiſſant ni plus certain pour nous exciter à embraſſer ce qu'il y aura même de plus difficile,

pour nous contraindre à cultiver nos talens, & pour nous engager à les mettre dans tout leur jour, & par ce moyen être utiles aux autres & à l'Etat. Voyez *Themiſtocle* que les victoires de *Miltiade* ſur les Perſes empêchoient de dormir (*g*), & *Alexandre* qui pleuroit ſur les triomphes de ſon pere, craignant l'un & l'autre qu'il ne leur reſtat pas aſſez de peuples à vaincre & de royaumes à conquérir (*h*). Voyez *Jules Céſar* qui ſe plaignoit en regardant la ſtatue d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à l'âge que le fils de *Philippe* de Macedoine avoit conquis toute la terre (*i*). Cette émulation n'a pas été infructueuſe dans ces grands hommes; elle leur a fait entreprendre des choſes qui tiennent du prodige, & les a fait réuſſir dans les projets qu'elle leur avoit dicté. Elle ne ſera pas non plus infructueuſe dans les perſonnes qui veulent ſe faire un nom dans les Sciences. Ils combattront ſans ceſſe l'erreur & les préjugés, triompheront

Exemples.

(*g*) *Plutarque* dans la vie de *Themiſtocle*.
(*h*) *Idem*. Vie d'*Alexandre* au commencement.
(*i*) *Idem*. Vie de *Julius Céſar* vers la fin.

de leur ignorance & des obſtacles que la nature marâtre mettoit à leur avancement, & parviendront au temple de la vérité.

L'Amour propre comme auteur de l'ambition diſpoſe auſſi aux grandes actions.

Quand nous parlons ici de l'ambition comme ſeconde fille de l'amour propre, nous entendons cette noble ardeur qui fait abhorrer le néant, qui ſert d'aiguillon à la vertu, & qui eſt la mere de toutes les grandes actions : il eſt naturel aux hommes dont les ſentimens ſont nobles & élevés, d'entreprendre de grandes choſes, afin que de leurs cendres naiſſent des lauriers qui faſſent l'admiration de la poſtérité, comme ils ont fait l'étonnement & l'ornement de leurs ſiécles. *Pline* le jeune fait cet aveu : » Je confeſſe, dit-il, que rien n'occupe plus » mon eſprit que l'extrême déſir d'immortaliſer mon nom ; ce qui me paroît un deſſein digne d'un homme » vertueux : car qui connoît ſa vie » ſans reproche ne craint pas le ſouvenir de la poſtérité «. C'eſt à cette penſée d'immortalité que nous ſommes redevables des plus grandes merveilles. Penſée qui a bien pû pouſſer un *Eroſtrate* à brûler le temple de

Diane d'Ephese. Pensée qui rend les hommes capables d'entreprendre les choses qui paroissent impossibles au premier aspect.

Moyens Physiques pour se disposer à l'Amour propre légitime.

Concluons donc ici que l'amour propre accompagné de ces deux soutiens, la gloire & l'ambition, fera parcourir les routes les plus épineuses des Sciences. Point de difficultés qui ne soient applanies, point de productions hardies qui soient négligées, point d'idées abstraites qui ne soient saisies. Nous avons vû que l'état de tranquillité & de paix physiques étoit la cause efficiente de l'amour propre. Concluons donc encore que toutes les causes non naturelles employées dans un juste milieu seront des causes secondaires de l'amour propre; par conséquent que l'air, les alimens, les exercices, &c, moderés, produiront ce tempérament que nous avons dit être le plus susceptible de cet amour. Si l'on suit ces inductions, on se trouvera animé de cet esprit de gloire & d'ambition si désirable, de cet amour propre si nécessaire pour tendre à la perfection. Par conséquent l'on se trouvera habile à la profession des

Sciences ou des Arts que l'on aura choisi selon son caractere & l'inclination de son tempérament.

TITRE SECOND.

De l'Amour social.

Puissance générale de l'Amour social, & ses dangers.

IL ne s'agit pas ici d'enseigner l'art d'aimer; nous ne cherchons qu'à tirer tous les avantages possibles de nos désirs. En est-il un plus général que l'amour social? Nul endroit de la terre ne lui est impénétrable; les deserts, les villes, la solitude, les palais, l'univers entier est son partage, il ne respecte aucune vertu, la force d'un *Samson*, la prudence d'un *David*, la sagesse d'un *Salomon* n'ont pû s'en défendre, mais aussi l'expérience a fait voir que si cette passion étoit la plus générale, elle étoit aussi celle qui étoit accompagnée de plus de foiblesse. *Hercule*, *Annibal*, *Ptolemée*, *Pyrrhus*, *Jules Cesar*, *Auguste* & mille autres sont des exemples incontestables & des preuves sans replique de ce que nous avançons.

L'Amour so-

Qu'on ne s'attende donc pas à trou-

ver ici aucuns remedes propres à exciter à l'amour ; ce ſeroit à nous une témérité inexcuſable de placer ſur le bord d'un précipice celui qu'une nature tardive, ou qu'un défaut d'uſage en a éloigné. Tout ce que nous pouvons faire ici ſans bleſſer les loix d'aucune vertu, c'eſt de déclarer avec un homme très-prudent, que » ſi une ſageſſe trop farouche, plutôt rudeſſe » que vertu, nous inſpire l'abandon » des femmes, peu-à-peu notre eſprit » ſe rouille, notre imagination s'é- » paiſſit, nos manieres deviennent » rudes. Au lieu d'un génie orné par » cette envie de plaire, qui produit à » la fin le je ne ſai quoi qui plaît, on » ne ſe trouve plus que la ſéchereſſe » d'une Philoſophie mal entendue. » On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt » qu'un eſprit faux. Le renoncement » au commerce des femmes fait d'un » galant homme un miſantrope inſup- » portable aux autres, & ſans reſ- » ſource pour lui-même (*h*).

cial quoique dangereux a cependant de grands avantages pour l'eſprit.

Ne fuyez donc pas la ſociété des femmes comme on fuiroit celle des tigres & des pantheres, c'eſt une ti-

(*k*) Traité du vrai mérite, tom. 1. chap. 4.

midité inexcuſable, une erreur & un aveuglement préjudiciable. De-là ne tombez pas dans une autre extrêmité : aller juſqu'à la familiarité, c'eſt imprudence ou impudence. Mais ſi par haſard l'amour ſe mettoit de la partie, ne craignez rien ; vous aurez d'autant plus d'eſprit que vous aimerez davantage. Pour vous en convaincre, jettez les yeux ſur un homme amoureux : qu'il a d'eſprit dans les momens que ſa paſſion ſe renouvelle dans ſon ame! le ſentiment le plus exquis, les penſées les plus délicates, les expreſſions les plus touchantes coulent de ſa bouche. Voyez, dit *Longin* en parlant de *Sapho* exprimant les fureurs de l'Amour (*i*), » voyez de combien de » mouvemens contraires elle eſt agi» tée, elle géle, elle brûle, elle eſt » folle, elle eſt ſage, ou elle eſt en» tierement hors d'elle-même ou elle » va mourir. En un mot, on diroit » qu'elle n'eſt pas épriſe d'une ſimple » paſſion ; mais que ſon ame eſt un » rendez-vous de toutes les paſſions. » C'eſt en effet ce qui arrive à tous » ceux qui aiment. Dans ces momens

(*l*) Chap. 8.

» pouvoit-elle manquer d'être bien » éloquente «.

Comparerons-nous à l'illuſtre *Sapho* la célebre *Héloïſe*. Quels charmes plus ſéducteurs que les lettres qu'elle écrit à ſon amant ! Avec quel art elle entretient un amour dont elle craint la tiédeur ! Que d'artifices pour ſe conſerver le cœur d'*Abailard ;* d'*Abailard* mutilé & par conſéquent plus difficile à maintenir dans la chaleur d'une paſſion qui n'eſt plus pour lui qu'une ſource d'inutiles regrets (*m*). *Anacréon*, *Ovide*, *Catulle*, *Tibulle*, *Pétrarque*, *Bonnefons* (*n*) & preſque tous les Poëtes François qui ont paru à la naiſſance des Lettres en France, ont chanté avec complaiſance leurs

(*m*) Voyez la charmante épitre d'*Héloïſe à Abailard*, par M. *Colardeau*. Vous la trouverez dans le *Tréſor du Parnaſſe* ou *le plus joli des Recueils*, page 99. tom. 2. *Londres* (*Paris*) 1762. 4. *vol. in*-12.

(*n*) *Jean Bonnefons*, né à Clermont en Auvergne l'an 1554, mort en 1614, Poëte Latin. Sa *Pancharis* & ſes vers phaleuques lui ont acquis beaucoup de réputation. Ses pieces ſont ſi amoureuſes qu'on les a intitulées *Baſia*, baiſers ; elles ont été imprimées à Amſterdam en 1725, ſous ce titre *Joannis Bonefonii* patris, Arverni, opera omnia, *tam latino quam gallico idiomate ab* Ægidio Durant *donata. Editio nova, prioribus emendatior. Cum pluribus fragmentis nondum editis.*

maitreſſes. C'étoit l'Amour qui montoit leur lyre, qui animoit leur génie, qui leur inſpiroit toute la molleſſe, la laſciveté & la délicateſſe de la galanterie qu'on remarque dans leurs écrits. *Vincent Voiture*, né à Amiens en 1598, étoit d'une complexion fort amoureuſe, & ſe vantoit d'avoir obtenu les faveurs des dames de la plus haute & de la plus baſſe condition (*o*); ſes lettres & ſes poëſies ſont pleines de fineſſes & d'agrément. A la lecture des piéces de *Racine*, on voit que ce Poëte avoit un caractére porté à la galanterie. *Quinault*, dans ſes opera, parle toujours le langage de l'amour quelque forme que puiſſe prendre cette paſſion.

Que l'Amour fournit de l'eſprit même à ceux qui paroiſſent plus imbéciles.

Il n'y a rien d'étonnant, dira-t-on; ſans doute que les perſonnes dont nous alléguons l'exemple, jouiſſoient déja de tous les priviléges d'une imagination vive & d'une étude conſommée qui élevoit leur eſprit au-deſſus de celui du vulgaire. Ce n'eſt point là notre ſentiment. Nous ſoutenons que les mêmes diſpoſitions ſe rencontrent dans un ruſtre amoureux comme dans

(*o*) Anecdotes Littéraires, tom. 1, pag. 107.

un homme lettré amoureux. Regardez ce payſan que la phiſionomie lourde & peſante feroit croire un imbécile, dont le peu d'education & les manieres dures indiqueroient un homme incivil & brutal. Il approche de l'objet de ſes déſirs ; tout-à-coup il ſe trouve dépouillé de ſa groſſiereté ; c'eſt le plus habile & le plus flateur courtiſan ; rien de plus enjoué que ſa perſonne, rien de plus tendre que ſes diſcours, rien de plus engageant que ſes manieres (*p*). Il ſait parler tant de langages différens, qu'on le croiroit volontiers auſſi ſavant que celui qui a paſſé toute ſa vie à apprendre

(*p*) Maître ne ſçai meilleur pour enſeigner
Que Cupidon ; l'ame la moins ſubtile
Sous ſa férule apprend plus en un jour
Qu'un Maître-ès-Arts en dix ans aux Ecoles.
Aux plus groſſiers par un chemin bien court
Il ſçait montrer les tours & les paroles.
M. de la Fontaine.

Et dans un autre endroit (*le Cuvier*).
Soyez amans vous ſerez inventif,
Tour ni détour, raiſon ni ſtratagême
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Eſt vieux routier dès le moment qu'il aime,
On ne vit onc que cette paſſion
Demeurât court faute d'invention.

les langues les plus difficiles. L'eſpérance, la joie, la confiance, la crainte, la jalouſie, l'ennui, les ſoupçons, la colere, le déſeſpoir, la vengeance tout parle chez lui un jargon différent. L'on diroit d'une muſique dont le deſſus toujours uniforme, ennuiroit, mais qui relevée par l'accompagnement d'une baſſe tantôt vive, tantôt lente, tantôt affectueuſe, tantôt impétueuſe, forme le concert le mieux ménagé & qui touche le cœur auſſi agréablement qu'il a touché l'oreille.

L'Amour regardé comme l'inventeur de toutes les Sciences.

Ne ſoyons plus étonnés qu'on ait regardé l'Amour comme le pere de toutes les Sciences; il eſt facile d'en trouver les raiſons. L'homme eſt dans cet état le plus proche de celui qui fait le génie le plus élevé. Etat dangereux, il eſt vrai; mais il n'y a pas de victoire ſans combat, & l'on ignoreroit ce que c'eſt que la ſûreté s'il n'y avoit pas de péril. Ainſi ne nous faiſons pas une gloire d'être inſenſibles; mais que notre paſſion bien loin d'être un ſupplice pour nous, ſerve à notre bonheur. N'écoutons pas ces Philoſophes qui par orgueil ſe van-

tent d'avoir un cœur à l'épreuve, il vaudroit autant qu'ils se vantassent d'avoir toujours été stupides. Car enfin la tendresse pour le beau sexe est le plus noble présent que nous ayons reçu du Ciel. C'est la délicatesse dans les sentimens qui nous distingue du reste des animaux ; c'est à l'ardeur de plaire que l'on doit les plus belles connoissances. La Sculpture & le Dessein ont été inventés par une ingénieuse amante (*q*), & l'on pourroit dire de cette passion :

C'est d'elle que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées (*r*).

Si nous examinons les évenemens les plus considérables, nous trouverons qu'ils prennent leur source dans

(*q*) Les Auteurs qui ont écrit de l'invention de la Sculpture, veulent que ce soit un potier de Sicione nommé *Dibutade* qui fut le premier Sculpteur, & que sa fille donna le commencement à la portraiture en traçant l'image de son amant sur l'ombre que la lumiere d'une lampe marquoit contre une muraille. *Felibien*, des principes de la Sculpture, liv. 2. page 219. Œuvres de *Fontenelle*, tom. 6. pag. 253.

(*r*) Vers de *Brebeuf* sur l'écriture en parlant de Cadmus.

la tendresse. L'Europe est redevable à cette passion de la plupart de ses amusemens. Tous les plaisirs n'ont été inventés que pour plaire au beau sexe. Sans l'Amour tout languiroit dans la nature. Il est l'ame du monde & l'harmonie de l'univers. Le Ciel donne à l'homme en naissant le penchant qui l'entraîne vers les femmes & la tendresse que nous avons pour elles est un gage de notre bonheur présent & de notre félicité future. Nous ne devons donc pas rougir d'être sensibles : en cela nous suivons les impressions naturelles qui n'ont rien de criminel qu'autant que nous les corrompons par nos vices & par nos débauches.

Dangers qu'il faut éviter dans l'Amour.

Pourrions-nous dire sans crainte : heureux celui dont le cœur est rangé sous les loix d'un amour rangé lui-même sous les loix de la raison ! chose rare & difficile à trouver. Nous avons vû que l'état qui disposoit le plus au génie, étoit celui qui nous approchoit le plus de la folie. Cependant mettons-nous toujours en garde contre la précipitation & la force de l'amour. Méfions-nous de cet aveuglement

ment qu'il produit (*s*) & craignons ſa dépravation qui entraîne avec elle la dépravation du cœur de l'homme.

Il eſt aiſé de conclure de ce que nous avons dit juſqu'ici, que le ménagement qu'on peut garder à l'égard des cauſes non naturelles, & que leur direction à la plus grande ſenſibilité nous diſpoſeront efficacement à l'amour. Nous ne diſons rien de plus, de peur de donner occaſion à des expériences dont le ſuccès ſeroit dangereux dans des perſonnes foibles ou téméraires. Il a toujours exiſté des eſprits prêts à abuſer même des choſes les plus ſacrées.

Remarques ſur les philtres, qu'ils ſont des poiſons, ou des potions ſans effets. Exemple.

Nous ajouterons cependant ſur ce que les Anciens ont écrit au ſujet des philtres (*t*), que ces breuvages ſont des poiſons ou des potions qui n'ont qu'une vertu chimérique lorſqu'il s'agit d'un objet déterminé. Un court

(*s*) Horat. *lib. Sat.* 3. *v.* 38. *Amatorem quod amicæ Turpia decipiunt cæcum vitia, aut etiam ipſa hæc Delectant, veluti Balbinum polypus Agnæ.*

(*t*) Cette matiere a été traité par le Pere Delrio, *Diſquiſit. mogicar*, *lib.* 3. *quæſt.* 3. par Tiraqueau, *ad leg. connub.* 14. par Pomponace, *de incantat. cap.* 8. par Apulée, *apolog. lib.* 1. par Cœlius Calcaginus, *de amatoriâ. mag.* ἐξέτασις *de mag. act. à* Martino Biermanno *Med. ſub fin.*

examen des faits allégués prouvera évidemment ce que nous avançons. L'Aréopage ne condamna à aucune peine une fille qui avoit empoisonné son amant en lui donnant un breuvage pour le rendre fidéle (*u*). Un philtre rendit furieux le Poëte *Lucrece* qui se tua lui-même (*x*). *Lucullus* & *Properce* perdirent la vie par de semblables breuvages qu'on leur fit prendre pour les rendre amoureux (*y*). *Césonie* ne contribua pas peu aux extravagances de *Caligula* en lui faisant avaler un philtre composé de l'*hyppomanes* (*z*). *Ferdinand le Catholique* fut empoisonné par un philtre qui lui fut donné par *Germaine de Foix* sa seconde femme, dans le désir d'en avoir un garçon (&). Un Prêtre nommé *Gaufridi* fut brûlé par Arrêt du Parlement de Provence du dernier

(*u*) Aristot. *magnor. moral. lib.* 1. *cap.* 17.

(*x*) Ovidius 1. *Amor. Eleg.* 15. Vossius *de Poët. Lat.* Scaliger & Gassendi *in vitâ Epicuri*, *lib.* 2. Hyeronimus *ad Rufinum* Lilius Gregor. Giraldi *in vitâ T. Lucretii Cari.*

(*y*) Hyeron. *in Rufin.* Polit. *in nutrit.* Plutarchus & Cornel. Nepos *in Lucull.* Plin. *lib.* 25. *cap.* 3.

(*z*) Juvenalis *Satyr.* 6. v. 462. & Joseph. *lib.* 19. *cap.* 2. *Antiquit. Judaic.*

(&) Guichardin, *lib.* 12. Mariana, *liv.* 3. Sponde *aux Annales Ecclésiastiques.*

Avril 1611, rapporté dans le Mercure François, où l'on peut voir le détail des confessions de ce Prêtre & la maniere dont il avoua qu'il donnoit de l'amour (*a*).

De la *remore* & de la *séche.*

Les deux poissons appellés la *Rémore* & la *Seche* sont mis par *Aristote* au nombre des philtres (*b*). Ce Prince des Philosophes avance quelquefois des faits qui ne sont pas bien prouvés. Mais le plus renommé de tous les breuvages amoureux a été l'*Hippomanes*, l'objet des recherches de plusieurs Savans (*c*). Il est tout au plus un des exemples sensibles du grand nombre d'Auteurs qui concourent souvent à accréditer des fables (*d*). On a encore attribué faussement plusieurs vertus magiques à la *Mandragore* (*e*) : comme d'inspirer de l'amour, de donner de la beauté,

De l'*hippomanes.*

De la *mandragore.*

(*a*) Année 1611. pag. 19. Il y a un Traité particulier des confessions de *Gaufridi* au moment de son supplice.

(*b*) *Hist. animant. lib.* 2. *cap.* 14. & *lib.* 9. *cap.* 17.

(*c*) Solin. *cap.* 45. Salmasius *in Plin. exercitat. ad Solin. tom* 2. *pag.* 397. & *seq.* Aristot. *animant. lib.* 6. *cap.* 18 & 22. Bayle à la fin du Diction. critique, &c. *pag.* 677. *vol.* 5. *in-fol.* Amsterdam 1734.

(*d*) M. le Marquis de Saint-Aubin, *liv.* 3. *chap.* 6. *de la magie.*

(*e*) Agrippa, *Philosoph. occult. lib.* 1. *cap.* 36.

d'opérer des transformations, de rendre brave & heureux à la guerre. Un des chefs d'accuſation contre la Pucelle d'Orléans fut de porter ſur ſoi la *Mandragore* (*f*). Les Anciens compoſoient encore des philtres avec le jus d'une herbe qui excite à l'amour, on la nommoit *Satyrion*, du nom des Satyres dont les ſaillies amoureuſes ſont ſi connues chez les Poëtes. C'eſt peut-être l'herbe de l'Indien qu'*Apulée* appelle *Priapiſcon*, ou *Teſticulus leporis* (*g*).

Du *ſatyrion*.

Remedes contre les philtres propoſés par les Anciens. Le foie de Caméléon.

Le ſaut de *Leucade*.

Les remedes qu'ils propoſoient contre l'amour n'étoient pas moins incertains. *Leonard Vaire* donne le foie du Caméléon pour un remede contre les filtres (*h*). Pluſieurs perſonnes firent le ſaut de *Leucade* pour ſe guérir de l'amour ; & les Auteurs rapportent que les uns s'en trouverent bien, & que les autres en perdirent

(*f*) Du Haillant, *Procès de la Pucelle d'Orleans. Hiſtoire de* Charles VII.

(*g*) *Adeò ubique omnes mihi videbantur Satyrion bibiſſe.* Tit. Petron. *Satyr. ſub. init.* Plin. *lib.* 26. *cap.* 10. Teſticulus canis, Cynoſorchis, apud Dioſcoridem *lib.* 3. *cap.* 142. Teſticulus ſatyrii, ſatyrium Erythronium, apud eumd. *lib.* 3. *cap.* 145.

(*h*) *De Faſcino, lib.* 1. *cap.* 14.

la vie (*i*). *Pausanias* rapporte que ceux de Patras croyoient qu'on pouvoit se guérir de l'amour en se baignant dans le *Selemnus*, par un privilege que Venus avoit accordé à cette riviere ayant pitié du Berger *Selemnus*, abandonné par l'inconstante Nymphe *Argyre* (*k*). Nous pensons que les eaux de cette riviere n'ont pas de vertus plus particulieres pour guérir de l'amour que celle des autres fleuves; & personne n'ignore l'efficacité des bains pour tempérer l'ardeur que l'amour a allumé dans les veines. L'*Anacampseros* a été regardé comme une herbe magique, de laquelle si on

L'eau du fleuve *Selemnus*.

L'*Anacampseros*.

(*i*) Photius *bibl. cod.* 190. Servius *in Eglog.* 8. & *in Æneid.* 3. Athen. *lib.* 14. *cap.* 6. Scaliger *in Auson.* Il y avoit sur le promontoire de Leucade un temple d'Apollon; il falloit, suivant l'ancienne coutume, que tous les ans, le jour de la fête de ce Dieu, on précipitat du haut de ce promontoire quelque criminel, afin de détourner les maux dont on pouvoit être menacé. On lui attachoit beaucoup de plumes & plusieurs oiseaux vivans, afin que par le battement de leurs aîles ils rendissent moins rude la chûte de ce misérable. On tâchoit de le recevoir au bas du précipice sur de petites barques rangées en rond, & si l'on pouvoit le sauver, on le bannissoit. *Strabon*, *lib.* 10. On dit que l'infortunée *Sapho* ne pouvant se guérir de son amour pour l'inflexible *Phaon*, se précipita du haut de ce promontoire.

(*k*) *Lib.* 7. *pag.* 229. Voyages de Dalmatie, de Grece, &c, par *George Wheler*, tom. 2. pag. 334.

touche, difoient-ils, une perfonne qui aura eu autrefois de l'amour pour une autre, elle l'oblige à l'aimer autant que jamais, quand même elle auroit conçu pour elle une extrême averfion (*l*). Cette fable fait voir que nos peres n'avoient pas moins de préjugés que nous. Nous aimons beaucoup mieux cette fiction dans laquelle ils nous peignent Venus couchant fur des laitues Adonis lorfqu'il fut mort (*m*). On fent bien que parlà les Poëtes ont voulu faire entendre que cette plante & les autres rafraîchiffans éteignent les feux de l'amour.

Ne nous arrêtons pas davantage fur les erreurs de nos peres, qui ne deviennent profitables qu'en ce qu'elles femblent nous dire qu'il faut avec grand foin nous garantir de la prévention. Ce que nous avons dit dans cet Article fur l'amour focial, doit auffi s'entendre de l'amitié & de la fympathie, de même que ce que nous allons dire de la haine doit également s'entendre de l'antipathie.

(*l*) Plin. *lib.* 24. *cap.* 17.
(*m*) *Apud* Athenæum *lib.* 2. *cap.* 18. *pag.* 69.

ARTICLE II.

De la Haine.

La Haine n'eſt qu'un amour empêché dans ſa fin. Ses avantages.

Les Manichéens ſe trompoient groſſierement, lorſqu'ils ſoutenoient qu'il y avoit un auteur du mal. Tout ce qui eſt, eſt bien : par conſéquent il n'y a rien de haïſſable en ſoi-même, & la haine n'eſt qu'un déſir empêché dans la poſſeſſion de l'objet chéri, & attaché à éloigner toutes les cauſes qui tendent à l'empêcher d'en jouir. Ainſi outre que la haine poſſede toutes les prérogatives de l'amour, elle a encore cet avantage d'être un amour irrité. Donc la haine eſt plus vive que l'amour. Elle tend à ſes fins avec plus de violence & plus d'adreſſe, elle médite, elle recherche, elle peſe exactement les moyens qui peuvent la faire atteindre à ſon but. Donc la haine avec peut-être moins d'éclat, a autant de pathétique que l'amour. Elle a tant de force, qu'on eſt quelquefois contraint de la retenir. Elle a tant de feu, qu'on eſt obligé dans quelques occa-

ſions d'en éteindre une partie. Elle parle avec tant de véhémence, qu'il faut ſouvent moderer ſes diſcours, de peur qu'elle ne paſſe pour médiſante, ou pour envieuſe.

A ces traits, il n'y a perſonne qui ne s'écrie, qu'il eſt beau d'être agité par quelques mouvemens de haine! Nous unirons notre voix à la leur, pourvû qu'ils entendent cette haine permiſe, telle que feroit celle qui ſe déchaîneroit contre les ſcélérats & les méchans, telle que feroit celle qui pourſuivant le vice, attaqueroit avec vigueur les prévaricateurs de la loi; telle que feroit celle qui chercheroit à punir les ingrats & les mauvais citoyens. Nous le répeterons ici avec eux, qu'il eſt beau de reſſentir de tels mouvemens de haine? La parole ne doit point alors manquer, les argumens doivent couler comme de ſource, & l'onction doit être néceſſairement le fruit d'un diſcours qui ſera toujours éloquent ſans art, & toujours perſuaſif quoique oppoſé à nos penchans.

Autres avantages de la Haine pour it

Faut-il pour relever encore plus les titres de la haine, mettre devant les yeux

yeux cette noble miſantropie, qui fait juger des choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes? Ce ne ſeroit que prouver une propoſition évidente. C'eſt ſouvent par cette ſombre Philoſophie que nous devenons capables des plus grandes choſes. Par elle nos livres ſont nos amis; notre cabinet, notre louvre; la nature, notre promenade; nos productions, nos enfans chéris; notre plume, l'objet de notre tendreſſe & de notre colere, ſelon qu'il plait à notre fantaiſie. Mere de la mélancolie, toutes les Sciences viennent lui faire hommage & ſe déclarent ſes tributaires. Tels ſont les droits de la haine ſur l'eſprit. Il y a des Philoſophes qui ne ſe ſont diſtingués que par leur haine pour le genre humain, tels que *Diogene* le Cinique, *Pirrhon*, *Heraclite* & *Timon* l'Athénien, qui mérita le ſurnom de Miſantrope par cette rigueur inflexible & ce caractere farouche qui le portoit à haïr tous les hommes. On pourroit croire que la haine étoit le levain qui remuoit l'ame de ces Philoſophes, & qui faiſoit fermenter leur eſprit.

Méchanisme de la Haine & moyen de l'exciter.

On a vû ailleurs toute la méchanique de cette passion, l'on voit donc aussi qu'il est possible par des causes purement Physiques d'exciter en soi des mouvemens de haine, & de haïr nécessairement un objet que l'on auroit aimé avant avec fureur. Mais les mêmes raisons qui nous ont engagé à nous taire sur l'amour, nous déterminent à ne rien avancer de plus sur la haine. La considération seule de son tempérament & le régime contraire sont toutes les indications que l'on peut tirer de ce que nous avons avancé. Ces indications une fois remplies, suffisent pour réussir. Ajoutez encore que la haine & toutes les autres passions qui en naissent, arrêtent la transpiration, comme l'a observé *Sanctorius*, & que tout ce qui peut supprimer cette excrétion salutaire rend triste & atrabilaire. Tout ceci demanderoit un détail où l'on feroit voir comment on peut ne leser, pour ainsi dire, que la superficie de sa santé, ce qui feroit susceptible des plus grands abus. Tout ce que la prudence nous suggére ici, c'est de prescrire deux principes moraux dont la

connoiſſance eſt néceſſaire pour marcher ſûrement dans les ſentiers que nous ouvre la haine.

Premiere regle morale. Exemples des faux jugemens par l'inobſervation de cette regle.

Evitez dans la haine les préjugés, l'eſprit de parti, la véhémence & le peu de réflexions. Souvent ces quatre verres groſſiſſent les objets & font condamner en tout point nos ennemis, quoiqu'ils ne ſoient répréhenſibles que d'un côté. Les livres nous offrent à chaque page des exemples fameux de ce que produit la contravention à cette regle. Les Carthaginois avoient diſputé l'Empire aux Romains, & avoient ſoutenu pendant pluſieurs années cette prétention au milieu même de l'Italie par de très-grandes victoires. Les Romains victorieux ne l'ont jamais pardonné aux vaincus ; ils ſe ſont vengés avec fureur & ont porté leur haine juſqu'à la ruine entiere de Carthage, & à la diſperſion de ſes Citoyens. Quand à Rome l'on vouloit parler d'une mauvaiſe foi, on la nommoit *Foi des Carthaginois*. C'eſt peut-être ſur ce principe que les Normans, qui ont été ſi ſouvent terribles par les armes à leurs voiſins, & par leur établiſ-

ſement dans la Neuſtrie, paſſent encore aujourd'hui dans l'eſprit de ceux qu'ils ont fait craindre, pour des gens d'une fidélité ſuſpecte. C'eſt de-là que ſont venus les guerres élevées avec tant de fureur entre les Philoſophes, les diſſentions invétérées parmi certains Savans ; & l'oubli preſque total de certains Maîtres reſpectables par leurs lumieres, qui n'ont commis d'autres fautes que d'avoir marché les premiers dans des routes qui n'avoient pas encore été pratiquées. C'eſt encore de-là que vient ce dégoût que l'on prend de quelques perſonnes, quoique le nombre de leurs vertus ſurpaſſe de beaucoup celui de leurs défauts ; de ces amis qui ont un foible, mais effacé par un nombre infini de bonnes qualités, de ces caractéres qui nous ont plû lorſque nous les avons regardé dans leur plus beau jour, & qui cependant pour avoir eu le malheur de ſe faire voir ſous un autre aſpect, ſont devenus le ſujet de nos mépris.

Seconde regle morale, & pernicieux effets arrivés

L'autre regle que l'on devroit ſuivre dans la haine, ce ſeroit de ne pas pouſſer ſa haine au-delà des tems

que durent les choſes qui empêchent la poſſeſſion de l'objet deſiré. Que de ſang épargné ſi cette regle eut été ſuivie. Les querelles du Peuple & du Sénat euſſent-elles duré à Rome ſous différens noms juſqu'à l'aſſerviſſement de l'un & de l'autre par *Jules Ceſar ?* Les *Gracques*, les *Scipions*, *Silla* & *Marius*, *Ceſar* & *Pompée*, *Auguſte* & *Antoine*, *Brutus* enfin & *Caſſius* furent ſucceſſivement héritiers de cette haine. Les *Guelfes* & les *Gibelins* depuis en Italie ont eu le même ſort (*n*). Les averſions des anciens Chrétiens avec les nouveaux durent encore en Eſpagne. Combien en Angleterre les *roſes blanches* & les *roſes rouges* ont-elles eu de ſuites fâcheuſes (*o*) ; & s'il falloit ſuivre en

par ſon infraction.

(*n*) La Famille des Colonnes compoſoit les Gibelins, & la Maiſon des Urſins, les Guelfes. Theodoric *à niem. lib.* 2. *de Schiſmate cap.* 34. Biondo, 2. *Dec.* 7. Sigonius, *lib.* 11. *&c.* Cuſpinien, *in Fred.* II. Villani, *liv.* 4. *chap.* 78. Krantz, *liv* 8 Saxon, *chap.* 8. Paul Emile *in Lud.* IX. Saint Antonin, tit. 17. *chap.* 8. Naucler, *gener.* 38. & 42. Sponde A. C. 1228. *n.* 4. & *ſeq.*

(*o*) Guerres entre ceux de la Maiſon de Lancaſtre & ceux de la Maiſon d'Yorck, dont les partis ſe diſtinguoient par la roſe rouge pour Lancaſtre & par la roſe blanche pour Yorck. On a remarqué que pendant ces guerres civiles on donna trente batailles, & que trois

France une ſucceſſion de partialité entre les Grands, on ſeroit étonné de voir depuis *Philippes de Commines* une ſuite preſque continuelle d'oppoſitions entre certaines familles.

On ſent aiſément que de tout ce que nous venons de dire, on pourroit en tirer des conſéquences pour ces guerres Philoſophiques, qui n'ont d'autre but que d'attaquer le Philoſophe à cauſe de certains motifs, ſans toucher à ſa doctrine. On pourroit le dire encore de ces Orateurs, qui, maîtres de leur imagination, ne ſont pas maîtres de leur cœur, & ſe laiſſent emporter à la médiſance, fondés ſur quelques prétextes frivoles. On pourroit le dire encore de ces Juriſconſultes qui, accablés ſous le fardeau des loix, levent le bandeau de Themis & ſe laiſſent aller aux invectives, parce que leurs adverſaires les obligent de tenir droite la balance. On pourroit le dire de ces Auteurs qui animés de l'eſprit de parti, ne trouvent rien de bon que ce qui eſt enfanté par leur

Rois & divers Princes y perdirent la vie. Ducheſne, *Hiſt. d'Angl. en Henri V. & ſuiv.* Polidore Virgile, *Hiſt. d'Angl. liv.* 25. Monſtrelet, &c.

ſecte, & mépriſent même les bons ouvrages & les bonnes actions de leurs adverſaires. Extrêmités auſquelles on eſt entraîné auſſi-tôt que l'on perd de vûe les regles que nous venons de propoſer, & les conſéquences qu'elles entraînent néceſſairement avec elles : mais inſenſiblement nous tombons dans des ſujets qui appartiennent à la Morale ; quittons cette route, & ſuivons le plan que nous nous ſommes preſcrits.

ARTICLE III.

Du Déſir.

Difficulté d'atteindre au Déſir par des voies phyſiques.

NOUS avons indiqué le méchaniſme qui produiſoit le déſir, mais il n'eſt preſque pas poſſible d'indiquer les moyens qui peuvent l'entretenir, par rapport à cette infinité de cauſes diverſes qui ſe trouvent réunies pour le produire. Tout ce que nous pouvons faire ici, c'eſt de découvrir le germe des déſirs qui naiſſent avec tous les hommes & d'en faire ſentir toute l'utilité pour les Sciences.

L'homme désire naturellement de connoître.

L'homme désire toujours, parce qu'il recherche toujours la jouissance de quelque bien. Parmi les biens que l'homme poursuit avec quelque ardeur, se trouve la multitude des connoissances. Sans nous embarrasser de ce que l'on pourra objecter ici, que ce désir prend peut-être sa source ou de l'orgueil, ou de la curiosité, nous ne laisserons pas d'être toujours attentifs à cette impression de la nature; parce que tout homme sage doit savoir se conduire, & réprimer tout ce qui ne part pas d'un motif légitime.

Source de ce Désir.

Si nous considerons l'origine de ce désir de connoître beaucoup, nous verrons qu'il part de l'idée que nous avons de notre imperfection. Ainsi aspirant tous au bonheur, notre premiere démarche est de nous rendre le plus parfait qu'il est possible, parce que la perfection est le terme où nous devons trouver ce repos qui fera notre félicité. Or nous n'atteindrons à cette perfection, si, livrés à l'ignorance dès le sein de notre mere, nous ne cherchons à briser ce bandeau fatal qui empêche de voir la lumiere. En effet, l'ame n'a que deux facultés,

l'entendement & la volonté ; elles ne peuvent être ſatisfaite que par la connoiſſance & l'accompliſſement des déſirs. Chercher donc à contenter ce déſir naturel de connoître, c'eſt courir après la poſſeſſion d'un bien qui doit rendre heureux par ſa jouiſſance. C'eſt de-là que dérivent les attraits qu'a pour tous les hommes la vérité à laquelle ils ne peuvent refuſer leur conſentement. De-là la multitude des connoiſſances vraies doit être le but auquel tous les hommes doivent viſer, comme étant un centre dans lequel ils ſe repoſeront.

Origine de l'amour que nous avons pour la vérité.

Il eſt vrai qu'il y a beaucoup d'autres déſirs qui agitent le cœur des hommes, tantôt c'eſt la poſſeſſion d'un objet aimable, tantôt la jouiſſance des choſes que la cupidité lui repréſente comme déléctables. Toutes ces agitations n'approchent pas de la pureté du déſir dont nous parlons, il faut ſe méfier de ſon intention toutes les fois qu'elle eſt guidée par les ſens. Cependant tous ces déſirs ne laiſſent pas de réveiller les idées, échauffer l'imagination & étendre les limites du rai-

Tous les Déſirs ne ſont paségalement purs, mais leurs effets pour l'eſprit équivalent à ceux de l'amour.

ſonnement. On voit alors arriver les mêmes effets qui ſont produits par l'amour ; ſi ce n'eſt , comme nous l'augurons , que l'amour ne nous rend ſouvent ſpirituels, qu'à cauſe du déſir que nous avons de poſſeder l'objet aimé.

Conſéquences que l'on doit tirer de tout ce que nous avons dit ſur le Déſir.

Nous ſommes donc aſſez fondés en raiſon pour cònclure ici que nous devons nous en tenir au déſir le plus pur ; que nous devons faire attention à ce déſir naturel d'augmenter de jour en jour nos connoiſſances ; que, puiſque nous pouvons par les connoiſſances vraies acquérir une félicité auſſi parfaite qu'elle puiſſe l'être ſur cette terre , nous devons prendre toutes les meſures néceſſaires pour nous rendre ſavans ; que nous devons rejetter toutes les connoiſſances qui n'ont pas pour objet la vérité : la vérité étant elle-même l'objet de nos recherches ; que le déſir , quoique paſſion , nous diſpoſe à être plus ſpirituels ; que le déſir en général eſt une aptitude aux Sciences ; enfin que l'on doit tâcher d'acquérir ou de conſerver cette diſpoſition organique ,

ou plutôt cette tendance de l'ame qui nous contraint d'apprendre & de perfectionner nos connoiſſances.

ARTICLE IV.

De la Joie & de la Triſteſſe.

Effets généraux de la Joie & de la Triſteſſe.

LES mouvemens de l'ame, très-différens entre eux, qu'on reſſent après la poſſeſſion de l'objet déſiré, & qu'on nomme Joie & Triſteſſe, produiſent le même effet. Ils tendent à nous rendre plus ſpirituels, ou plus attentifs; plus agréables, ou plus pathétiques. Ils ont encore quelque choſe de contagieux qui ſe communique rapidement & ſans qu'on s'en apperçoive à tous les objets qui nous environnent. L'homme gai & l'homme triſte montent les compagnies à leur ton & de même qu'ils changent l'air du viſage de ceux qui les écoutent, ils leur inſpirent auſſi un langage approprié à leurs paſſions. Le premier tel qu'un zéphire qui répand la ſérénité dans les airs, diſſipe les nuages de l'imagination, anime les charmes de la converſation, ſeme

par-tout l'enjouement & rappelle les ris & les jeux qui sembloient être exilés. Le second, au contraire, tel qu'un amas de vapeurs condensées, qui obscurcit l'air & qui menace de la pluie, rend toutes les humeurs mornes & taciturnes. Tous les esprits deviennent sombres en sa présence & par une compassion naturelle pour tout ce qui afflige autrui, on gémit & l'on est prêt à répandre des larmes si les circonstances l'exigent.

Malgré cette ressemblance dans les effets généraux, ces deux passions ont des effets & des ressorts qui leur sont particuliers, & ne se trouvent pas réunies en même-tems par un monstrueux accord dans le même sujet. Elles ont chacune leur utilité dans diverses circonstances, elles ont chacune un langage qui est propre à un genre d'écrire déterminé, enfin elles doivent produire dans le cœur des hommes des émotions ausquelles ils ne résistent que très-difficilement. C'est ce qui paroîtra plus évidemment par l'examen particulier que nous allons en faire.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la Joie.

NOUS ne parlons pas ici de la joie immodérée, qui, auſſi vive qu'un éclair, n'en a ſouvent que la durée. Tous les ſentimens violens ne durent pas longtems ; l'ame n'y ſuffiroit pas & le corps agité par des mouvemens ſi rapides ſeroit bientôt détruit. Il faut fuir cet extrême qui touche de bien près à la folie. Les plaiſirs ſe font mieux ſentir lorſqu'ils ne ſont pas ſi vifs & qu'ils augmentent de prix par la réflexion. La joie modérée laiſſe à l'eſprit la liberté de goûter ſon bonheur dans toute ſon étendue. Elle eſt toujours l'effet d'un certain contentement intérieur, & jamais elle n'eſt pure ſi la conſcience eſt agitée de remords. Oppoſée à ces humeurs que fabrique Saturne de concert avec l'ennui & le dégoût, elle excite les ris ſans devenir ridicule & raffine ſur les plaiſirs ſans les corrompre. Compagne fidéle de la bienſéance, elle cherche avec autant d'a-

De la Joie modérée & immodérée.

vidité la ſatisfaction d'autrui que la ſienne propre, elle abandonne pour quelque tems les maximes ſérieuſes de la Politique, de la Morale & de la Philoſophie, pour les goûter enſuite avec de nouveaux charmes; elle égaie les converſations par des ſaillies heureuſes, des reparties agréables, un bon mot, une hiſtoire plaiſante, quelquefois par des riens qui deviennent d'un grand prix, puiſqu'ils ſervent à notre amuſement.

C'eſt cette joie qu'*Horace* recommande à *Virgile*, lorſqu'il lui écrit de venir ſouper chez lui. Venez, lui dit-il, la tête parfumée de nard, abandonnez tous les ſoins de votre fortune, ſongez que vous devez mourir un jour, & que tandis que vous le pouvez il faut jouir des plaiſirs qui ſe préſentent. Il eſt doux de ſe livrer à propos aux tranſports de la folie. Par-tout cet aimable Ecrivain donne le même conſeil à ſes amis. S'il écrit à *Seſtius*, il lui décrit les douceurs du printems, qui peu-à-peu le doivent ramener à la volupté. S'il parle à *Thaliarcus*, il lui ordonne d'abandonner tout à la conduite des Dieux,

& de ne point s'inquieter de l'avenir. Vous ſupputez, dit-il, à *Telephe*, le tems qui s'eſt écoulé depuis *Inachus* juſqu'à *Codrus*, tandis que vous négligez la jeune *Chloé*, qui ſoupire après vous, elle dont la tête eſt ſi belle, qu'elle reſſemble à l'aſtre brillant qui annonce le coucher du Soleil. C'eſt à ce génie libre & enjoué que nous ſommes redevables de cet aménité & de ces graces, que ce Poëte rival des *Alcées* & des *Pindares*, a répandu dans ſes Odes au milieu des figures les plus hardies & des expreſſions les plus heureuſes.

Effets de la Joie ſur le corps & ſur l'eſprit.

La joie modérée eſt la puiſſance tutelaire de la ſanté & l'antidote des maladies. Elle mépriſe les caprices de la fortune & apprécie toutes choſes ſelon leur juſte valeur. Richeſſes & pauvreté, grandeurs & abaiſſement, faveurs & diſgraces ſont égales à ſes yeux. Senſible aux ſeuls agrémens de la vie, elle la prolonge des années entieres exempte de ces infirmités qu'entraînent à leur ſuite les chagrins, les embarras & les inquiétudes. Semblable à cette abeille qui ne cueille que le miel des fleurs & qui évite

tout ce qui pourroit être soupçonné d'amertume, elle tient les esprits dans une certaine souplesse & une certaine légereté qui les font distinguer de ces esprits aiguillonnés par toute autre affection.

Anacréon a chanté sur sa lyre les plaisirs de la vie. Il étoit né pour la volupté, & ne respiroit que la joie. Il y fut sensible avec excès jusqu'au dernier soupir (*p*), & dans ce qui reste de ses ouvrages nous y voyons par tout avec quel emportement il s'y abandonne tout entier (*q*). Il aimoit le vin comme source de la gaieté (*r*). L'Amour lui avoit déco-

(*p*) Il parvint avec toute sa gaité à une extrême vieillesse, car il mourut à 85 ans. » Les femmes, » s'écrie-t-il, me disent mon pauvre *Anacréon*, tu es » vieux, prens un miroir, regarde comme ta tête » est chauve. Pour moi, je ne sai si j'ai des cheveux, » ou non; mais je sai bien qu'un vieillard doit d'au- » tant plus se divertir, qu'il est plus près de la mort.

(*q*) » Eloignez-vous de moi peines, soins, sou- » pirs, inquiétudes, n'ayons rien je vous prie à dé- » mêler ensemble, la vie est trop courte & avant » que la mort vienne me surprendre, je veux badiner, » rire & danser avec le beau Bacchus.

(*r*) » Je veux boire couché sur le mirte verd & sur » l'alisier, car la vie roule comme un char, & dès » que nos os seront dissous, nous ne serons qu'un peu » de poussiere. A quoi bon repandre des essences sur » mon tombeau? parfumez-moi plutôt tandis que je » suis en vie. Mettez des couronnes de roses sur ma

ché

ché ſes traits les plus perçans. On voit par tout dans ſes vers que ſa main écrit ce que ſent ſon cœur, & que jamais cette paſſion n'a eu ſur d'autres plus d'empire. Il avoit un ſi grand fond de tendreſſe que le ſexe aimable ne ſuffiſoit pas ſeul pour l'épuiſer. J'ai beau varier mes ſons, dit-il, & changer les cordes de mon luth, il ne chante que l'Amour (*s*).

A la lecture des ouvrages de *Petrone*, on s'apperçoit aiſément qu'il étoit adonné à la volupté la plus délicate. Auſſi étoit-il un ſavant voluptueux; ce qui lui donnoit la réputation de dépenſer ſon bien non pas comme un débauché & un prodigue, mais comme un homme délicat & habile

Exemple de *Petrone*, de *Rabelais*, de *Montaigne*, de *Scaron*.

» tête. Jouiſſons, car qui connoît l'avenir? Plein de » Bacchus & comblé des faveurs de ma maitreſſe, je » conſens à devenir furieux. Faiſe la guerre qui voudra, je veux paſſer le tems à boire. Garçon, emplis » ma coupe, il vaut mieux qu'on me voie yvre, que » mort.

(*s*) » C'eſt en vain que je ſuis armé contre ce Dieu » & que je me défens contre lui, il entre dans mon » cœur & le met hors d'état de faire réſiſtance. C'eſt » donc en vain que je porte un bouclier : car à quoi » ſert de me défendre au-dehors lorſque l'ennemi eſt » au-dedans? Si tu peux compter toutes les feuilles » des arbres, & ſavoir le nombre des grains de ſable » de la mer, ce ſera toi ſeul qui pourra nombrer mes » maitreſſes «.

dans la ſcience de bien goûter les plaiſirs (*t*). *Rabelais* l'homme le plus ſavant de ſon ſiécle, étoit auſſi le plus gai. Il voyoit tout du côté le plus propre à faire rire. Souvent dans ſes ouvrages à côté des peintures les plus ſublimes & dignes d'Homere lui-même, on trouve une penſée comique, le trait le plus trivial, quelquefois une bouffonnerie auſſi ſale que riſible. Ce biſarre aſſortiment de couleurs forme un contraſte ſingulier qui divertit l'imagination en la ſurprenant; mais qui la fatigue lorſqu'il ſe préſente trop ſouvent. *Montaigne* ennemi déclaré de la triſteſſe, a répandu dans ſes ouvrages un certain ſel & une certaine aménité qui lui eſt particuliere (*u*). *Scaron* malgré le nombre d'infirmités dont il étoit accablé, conſerva toujours cet enjouement de l'eſprit qui l'a fait autant connoître

(*t*) *Habebatur non ganeo & profligator, ut plerique ſua haurientium, ſed erudito luxu.* Tacitus, *annal. lib.* 16.

(*u*) *Michel* Seigneur de *Montaigne*, liv. I. ch. 2. *de ſes Eſſais*, dit en parlant de la triſteſſe : » je ſuis » des plus exemts de cette paſſion & ne l'aime ni » ne l'eſtime, quoique le monde ait entrepris, » comme à prix fait, de l'honorer de faveur par- » ticuliere; ils en habillent la ſageſſe, la vertu, la » conſcience : ſot & vilain ornement.

que ses ouvrages (*x*). Il est pour ainsi dire, le pere de ce burlesque excellent qui a fait tant de mauvais imitateurs.

Desbarreaux, ce Poëte qui a laissé un Sonnet si célebre fait dans le moment de sa conversion, étoit dominé par le goût des plaisirs, & étoit ami de la bonne chere.

Nous retrouvons toujours l'Abbé *De Chaulieu* dans ses écrits, tel que ses contemporains l'ont peint dans la conversation & le commerce de la vie. Vif & brillant dans ses images, tendre & voluptueux dans ses sentimens, ingénieux & délicat dans ses pensées, jamais il ne se fit un tourment de l'art de rimer. Ordinairement simple & naturel, quelquefois fleuri, mais souvent négligé, toujours animé dans son stile, aisé, doux, coulant, harmonieux dans sa versification, il inspire de la gaieté à son lecteur & le charme lors même qu'il l'entretient de ses maux & des incom-

(*x*) *Balsac* dit qu'il avoit vû des douleurs constantes, des douleurs modestes, mais qu'il n'a vû de douleurs joyeuses que dans cet homme incomparable & qui tient du céleste.

modités qui accompagnent la vieilleſſe.

Nous pourrions encore ici inſcrire les noms des *La Fare*, des *Bachaumont*, des *Chappelle*, des *Grecourt*, vrais génies de l'enjouement & du bon goût. On puiſera dans leurs ouvrages cette gaieté qui donne tant de graces à l'eſprit, & que nous recommandons aux gens de lettres pour éviter la pédanterie, la miſantropie & cette humeur ſombre & morne dans laquelle ils tombent ſi ſouvent. La joie mêlée à l'étude la ſoutient & la fait durer en conſervant la ſanté, ſans laquelle il eſt preſqu'impoſſible de faire de grands progrès dans les Sciences qui demandent beaucoup de fatigues, de veilles & d'application. D'ailleurs quand un homme lettré s'entretient dans la joie, ſa converſation & ſes compoſitions mêmes ſe ſentent de cette agréable diſpoſition. On s'approche de lui, & on lit ſes ouvrages avec plus de goût & de plaiſir. *Selde*, par exemple, étoit un très-ſavant homme, mais ſon application inflexible aux travaux du cabinet le rendoit triſte & hériſſé, on ne

ſavoit par quel côté le prendre. On ſent encore préſentement quelque peine en liſant ſes livres quoique très-doctes ; à cauſe de l'impreſſion qu'ils retiennent de ſon humeur ſéche & atrabilaire. *Galilée*, au contraire, d'un caractére gai & qui ſavoit donner quelque relâche à ſes profondes méditations, répand de la gaieté dans ſes dialogues & nous amuſe de choſes qui, ſorties d'une autre plume que la ſienne, feroient froncer le ſourcil & noirciroient notre humeur.

C'eſt cette gaieté qui diſtingue le caractére des François de celui des autres nations. C'eſt elle qui lui inſpire ces genres de poëmes dans lequel il excelle. C'eſt en France que ſont nés le vaudeville & l'opera-comique. En vain tout autre peuple diſputeroit-il au François le premier rang dans ce genre.

Moyens pour parvenir à la gaieté. Les alimens.

Si dans notre propre fonds nous ne trouvons pas cette gaieté dont la douce influence répand un vernis gracieux ſur nos écrits les plus ſérieux & ſur nos converſations les plus intéreſſantes, nous avons des moyens faciles pour parvenir à cet état où

l'esprit libre, enjoué & plus entreprenant ne voit & ne présente les choses que sous des images riantes. Tous les alimens qui facilitent la transpiration disposent à la joie, de même que ceux qui tendent à la supprimer disposent à la tristesse. Le persil, l'ache, le safran (*y*) & tous les apéritifs rendent l'humeur plus joviale. La bourache & la buglose étoient encore employées par les Anciens pour se rendre plus joyeux, & chacun sait combien un exercice modéré, tel que celui de la promenade dispose à la gaieté. Les légumes, les viandes grasses & tous les incrassans qui re-

(*y*) Les Anciens estimerent si fort le saffran qu'ils l'appellerent *Aroph*, c'est-à-dire aromat des Philosophes, & médecine de la tristesse. Ses vertus sont si égayantes, dit *Boerhaave*, qu'un trop fréquent usage fait presque toujours rire : mais en en usant modérément il rend l'humeur joyeuse. Voila pourquoi *Cartheuser* veut qu'on ne le prenne qu'à petite dose pour éviter les ris déplacés & cette gaité qui va jusqu'à la folie *Mat. Med. sect.* 10. *chap.* 5. §. V.

Nous admettons volontiers cette vertu du saffran de donner de la gaité; mais on ne se persuadera pas aisément qu'il fut capable de faire mourir a force de rire. C'est cependant ce qu'on rapporte d'un homme qui en avoit pris plus qu'il n'en falloit, & d'une dame qui pour la même raison fut près de trois heures dans une convulsion qui lui causoit un ris forcé dont elle pensa mourir. *Nouvelles de la Republ. des Lettr.* 1688. *pag.* 346. Voyez aussi la *Mat. Med.* de Geoffroi, *tom.* 2. *pag.* 286.

tardent la circulation du ſang, rendent triſtes & peſans. C'eſt une obſervation qu'a fait *Sanctorius*, & qu'*Hippocrate* avoit fait avant lui (z).

Le vin; Exemple de *Zenon*, de *Caton*, &c.

Parmi les boiſſons le vin a les qualités les plus propres pour ramener à la gaieté un eſprit qui panche vers la mélancolie. Cette précieuſe liqueur le retire tout-à-coup de ſa léthargie, lui tranſmet la vivacité & les ſaillies d'*Anacréon*, lui inſpire les propos joyeux, les diſcours amuſans, le badinage le plus fin; en un mot, toutes les folies agréables qu'une imagination enjouée & réveillée par une ſeve délicate eſt capable de produire. Nous en trouvons plus d'un exemple dans l'hiſtoire, & nous y voyons ces hommes d'un tempérament ſérieux, ſombre & mélancolique, prendre un viſage ſerain lorſque le vin a un peu échauffé leur cerveau glacé. *Zenon* ce Philoſophe taciturne que l'on croyoit exempt des paſſions des autres hommes, n'avoit pas plutôt bû un peu de vin, qu'animé par cette liqueur, il prenoit un air plus ouvert & plus ſociable; la gaieté déridoit ſon front

(z) *Staticæ Medicinæ*, *ſect.* 7. *Aphor.* 30. 31. 32.

& bientôt il banniſſoit cette humeur noire, chagrine & miſantropique, qui ſouvent le rendoit à charge aux autres & à lui-même. Il reſſembloit, diſoit-il, aux lupins, légume extrêmement amer qui perd ſon amertume lorſqu'il eſt bien lavé (*a*). *Caton* qui a pouſſé ſi loin la ſévérité, étoit cependant un des plus agréables convives. Il ſentoit bien malgré toute ſa gravité Stoïque, que l'auſtérité avoit un terme, & que c'eſt une folie de vouloir être toujours ſage (*b*).

Il en faut uſer ſobrement.

Que ces exemples ne ſervent pas d'autorité pour tomber dans la crapule. Nous ne parlons ici que de l'uſage modéré du vin, & non pas de l'abus. Le vin chaſſe les ſoins qui rongent les ames, voyez-vous quelqu'un parler des miſeres de la guerre, ou des maux de la pauvreté, après qu'il a bien bû (*c*) : mais buvez ſobre-

(*a*) Zeno, *ut aiunt, dicere ſolebat, quemadmodum lupini amari in aquâ madentes dulces redduntur, ita ſe vino affici & exhilareſcere.* Galenus *lib. quod animi mores corporis temp. ſeq. cap.* 3.

(*b*) *Narratur & priſci Catonis*
Sæpe mero caluiſſe virtus.
Horat. *lib.* 3. *Ode* 21.

(*c*) *Spes jubet eſſe ratas, in prælia trudit inermem,*

ment

ment ; c'eſt l'excès de la débauche qui a excité les combats entre les Centaures & les Lapithes. C'eſt le précepte que nous donne (*d*) cet excellent Poëte, qui préconiſe Bacchus comme ſon maître dans la Poëſie, & qui entreprend l'Apothéoſe de *Céſar*, le génie un peu échauffé par le jus de la treille.

Auſſi-bien que des boiſſons ſpiritueuſes.

Nous diſons la même choſe des autres boiſſons ſpiritueuſes, des infuſions améres, des potions cordiales & céphaliques. Leur uſage modéré augmente la force tonique des artéres, accélere le cours du ſang, ſoutient la tranſpiration & diſpoſe par conſéquent à la joie, c'eſt-à-dire, à cet eſprit brillant, vif & amuſant, qui eſt le caractére propre de cette affection. Mais l'abus de ces liqueurs, bien loin de procurer ces bons effets, rend ſtupide, hébété & inſenſible.

Le vin ne convient pas à toutes per-

Cependant il y a certains tempéramens auſquels le vin eſt toujours nui-

Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.
Fæcundi calices, quem non fecere diſertum ?
Contractâ quem non in paupertate ſolutum.
Horat. *lib.* 1. *epiſt.* 5.

(*d*) Horat. *lib.* 1. *Ode* 18.

sonnes. Ce qu'elles doivent faire alors.

sible. Il y a encore des hommes tellement constitués, qu'une pointe de vin les rend chagrins, coléres, querelleurs, furieux. Ces sortes de personnes doivent toujours fuir le vin, & au lieu de la joie mettre en œuvre pour aiguillonner leur esprit une autre passion qui soit plus analogue à leur nature. Quoique buveurs d'eau, ils peuvent avoir des talens, & malgré cet air composé & ce flegme avec lequel ils s'annoncent, ils ne sont pas ennemis de tout plaisir.

Effets de la musique sur l'esprit.

Sans avoir recours à ces boissons qui agitent & qui subtilisent le sang, il y a encore d'autres moyens pour se disposer à la joie. Qui ignore avec quelle douce violence la Musique nous détermine à être gais. Chacun sait par sentiment intérieur qu'elle dissipe l'ennui, qu'elle chasse les affections les plus sombres de l'ame, qu'elle adoucit les mœurs, & que malgré nous elle excite dans nos cœurs des mouvemens qui se manifestent dans toute l'habitude du corps. On rapporte que le Centaure *Chiron*, cet habile Médecin, ne se servoit pas d'autre reméde que de la Musique

pour fléchir le naturel féroce d'*Achille* son éleve (*e*). Sans accumuler ici les exemples, rien prouve-t-il mieux les heureux effets de la Musique que celui que présentent les Livres sacrés au sujet de la fureur de *Saül*, qui s'appaisoit par l'harmonie de la harpe que touchoit *David* (*f*).

Dans tous les tems la Musique a fait le plaisir de toutes les nations ; des plus barbares, comme de celles qui se piquoient le plus de politesse : tant il est vrai que la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant secret pour le chant & l'harmonie, qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité, à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice : la plus légere chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues.

Les Anciens étoient persuadés

(*e*) . . . *Puerum citharâ perfecit Achillem,*
Atque animos molli contudit arte feros. Ovid.

(*f*) *Igitur quandocumque Spiritus Domini malus accipiebat* Saül, David *tollebat citharam*, *& percutiebat manu suâ*, *refocillabatur* Saül *& levius habebat Recedebat enim ab eo spiritus malus. lib.* 1. *Regum. cap.* 16. ℣. 23.

qu'elle contribuoit beaucoup à former le cœur des jeunes gens en y introduisant une sorte d'harmonie, qui les portoit à tout ce qui est honnête; rien n'étant plus utile, selon *Plutarque* (*g*), que la musique, pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses, & principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Ils lui attribuoient de merveilleux effets, soit pour exciter ou pour réprimer les passions, soit pour humaniser des peuples naturellement sauvages & barbares. Nous en trouvons des exemples dans *Quintilien* (*h*), dans *Galien* (*i*), dans *Dion Chrysostome* (*k*), dans *Plutarque* (*l*) & dans *Polybe* (*m*), cet Historien si sage & si exact qu'il mérite toute notre créance.

Avantages de la danse pour l'esprit.

Le court éloge que nous venons de faire de la musique suffit pour en

(*g*) *De Music. pag.* 1130.
(*h*) Pythagoram *accepimus, comitatos ad vim pudicæ domui afferendam juvenes, jussa mutare in spondeum modos tibicina composuisse.* Institut. Orat. *lib.* 1. *cap.* 10.
(*i*) *De placit.* Hippocrat. & Plat. *lib.* 5. *cap.* 6.
(*k*) *Orat.* 1. *de regn. init.*
(*l*) De Fortun. *Alex.* pag. 335.
(*m*) *Lib.* 4. *pag.* 289 291.

faire comprendre toute l'utilité. Nous ne nous étendrons pas non plus ſur la danſe, cet art preſqu'inſéparable de la muſique. Outre la ſoupleſſe qu'elle procure à tous les membres, la facilité avec laquelle elle fait circuler le ſang, la promptitude avec laquelle elle rétablit la tranſpiration, elle donne encore à l'eſprit un certain contentement qui lui fait trouver les ſaillies les plus amuſantes, & le fait profiter de cette aimable liberté qui eſt l'ame de cet exercice.

Joie intérieure plus parfaite & plus eſtimable.

Il y a une autre eſpece de joie bien différente de celle dont nous venons de parler : on l'appelle intérieure. Elle part d'un certain contentement de nous-mêmes, du témoignage d'une conſcience ſans reproche, & de l'applaudiſſement ſecret d'une bonne action. Cette joie eſt plus parfaite que la premiere. L'une n'eſt que momentanée, celle-ci eſt plus durable ; l'une excite les ris ſans rendre pour cela plus heureux, celle-là force nos larmes à couler, mais pour nous faire goûter un vrai plaiſir ; celle-ci eſt bouffonne, volage, affectée ou contrainte ; celle-là eſt modeſte, perma-

nente, & fait goûter de véritables délices. Cette derniere est donc en tout point préférable. » Je ne ferois » pourtant pas d'avis, dit un homme » sensé, après avoir parlé de la joie in- » térieure (*n*), qu'on rejettât pour » cela toutes les autres voluptés, ni » qu'on les poursuivît avec trop d'a- » vidité ; je crois qu'on peut jouir de » toutes, quand elles ne blessent pas » la conscience, & ne s'opposent » point à la raison ; quand elles ne » détruisent point la santé, & qu'elles » ne nous détournent pas de nos » fonctions spirituelles. Ma raison est » que pendant cette vie l'homme ne » doit pas se considérer comme un » pur esprit ; mais comme une subs- » tance composée d'esprit & de corps, » duquel l'esprit dépend dans la plu- » part de ses fonctions ; c'est pour- » quoi je pense que nous pouvons » lui accorder tout ce qui peut rai- » sonnablement entretenir sa bonne » disposition, comme nous devons » lui refuser tout ce qui peut la cor- » rompre.

(*n*) L. *de la Forge*, Médecin. Traité de l'Esprit de l'homme suivant le sistême de *Descartes*, ch. 24.

Ainſi nous demanderions de l'homme (ſi cependant ce n'étoit pas trop exiger de la nature humaine) d'allier par une prudence preſque divine cette joie extérieure avec la joie intérieure.

PARAGRAPHE II.

De la Triſteſſe.

La Triſteſſe rend plus attentif que la joie.

QUOIQUE la joie & la triſteſſe produiſent le même effet & que l'une & l'autre ſoit quelquefois accompagnée de larmes, il n'y a pas cependant de paſſions plus oppoſées entre elles; auſſi ſe détruiſent-elles mutuellement. L'une eſt un priſme qui répand les plus belles couleurs ſur les objets, l'autre eſt un verre magique qui pénetre la ſurface des objets, les dépouille de leur ſurpeau, & ne laiſſe plus voir aux yeux du ſpectateur qu'un ſquelette hideux & décharné. Or il eſt dans l'ordre de la nature de nos ſentimens qu'un tableau amuſant frappe moins qu'une image effrayante. C'eſt pourquoi la triſteſſe nous rend plus attentifs & plus re-

cueillis que la joie. Nous devons donc obtenir plus d'avantages pour les Sciences par ces affections qui disposent à la tristesse, que par celles qui conduisent à la gaieté. Les premieres disposent au recueillement, les secondes menent à la dissipation.

Deux sortes de Tristesse.

Il y a deux especes de tristesse, l'une réelle & positive, l'autre qui n'est qu'imaginaire & qui part d'un faux principe. La premiere est fille de la douleur. La seconde n'est qu'un enfant de l'opinion. Excepté la douleur, y a-t-il dans cet univers quelque chose de réel qui doive véritablement affliger? Tout passe, tout n'est que néant, c'est une perte à laquelle on doit s'attendre, ou plutôt c'est un bien imaginaire qui disparoît. Toutes ces choses peuvent-elles être les solides motifs d'un chagrin véritable? Non : mais tous les hommes ne ressemblent pas à *Anaxagore*, qui apprenant la mort de ses fils, disoit qu'il sçavoit bien qu'il avoit engendré des mortels (*o*). Tous les hom-

(*o*) *Cum illi renunciata esset, & damnatio sua, & filiorum mors, ad alterum dixisse, jampridem adversum illos atque se ex æquo maturam tulisse sen-*

mes ne pratiquent pas les ſages conſeils qu'a laiſſé *Terence.* » Lorſqu'un » homme, dit-il (*p*), eſt le plus heu» reux, il doit ſe diſpoſer à ſouffrir » avec plus de ſoin les mauvaiſes ren» contres de la vie. S'il revient d'un » voyage, il doit ſe repréſenter les » divers périls où nous ſommes ex» poſés, les pertes, les banniſſemens, » le dereglement de ſon fils, la » mort de ſa femme, la maladie de ſa » fille. Il doit ſonger que ces choſes » ſont poſſibles, qu'elles ſont ordi» naires, afin qu'aucun accident ne » le ſurprenne. S'il ne tombe pas dans » les malheurs auſquels il s'étoit déjà » préparé, qu'il mette au nombre de » ſes bonnes fortunes, toutes les mau» vaiſes qui ne lui ſont pas arrivées. Des avis auſſi ſages ſont ordinairement relégués à la ſpéculation & deviennent le ſeul partage de la Philoſophie.

Quoi qu'il en ſoit, de quelque motif que parte la triſteſſe, elle nous

Dans quel tems la Triſteſſe rend ingénieux.

tentiam, ad alterum ſciebam me genuiſſe mortales. Alii hoc ad Solonem *referunt, alii ad* Xenophontem. Diog. Laërt. *in vitâ* Anaxagoræ *&* Xenophont. *Vid. etiam* Tullium *lib.* 3. *Tuſcul. quæſt.*

(*p*) Phormio. *Act.* 1. *Scen.* 5.

diſpoſe à être ingénieux. Ce n'eſt pas dans ces premiers momens que la nature revendique ſes droits, & que l'ame abbatue ôte à l'eſprit la liberté d'imaginer des conſolations ou des expédiens dans les malheurs. Alors *Agamemnon* garde un profond ſilence & donne les marques les plus ſenſibles de ſon déſeſpoir en s'arrachant les cheveux. *Bellerophon*, les yeux baignés de larmes, ſe promene dans la ſolitude rongeant ſon propre cœur & fuyant la compagnie des hommes (*q*). *Niobé* pétrifiée de douleur ſemble être changée en rocher (*r*). Voilà les tableaux qu'*Homere* & *Ovide*, ces grands Peintres, ont laiſſé des premiers inſtans de la douleur. Le chagrin donne-t-il le tems de reſpirer? La raiſon fait faire mille réflexions, nous examinons la grandeur & la durée de nos maux, & les moyens les plus propres pour éviter les derniers coups du ſort qui nous perſécute. Ici nous nous exhortons à la conſtance, là nous nous déterminons à la vengeance. Quelquefois

(*q*) Homer. *Iliad.* κ. & ζ.
(*r*) Ovid. *Metamorph. lib.* 6. *Fab.* 7.

ſemblables à *Hecube*, nous ſoulevons le fardeau de nos tourmens & nous laiſſons éclater les ſentimens les plus vifs de la colere & de la plus juſte fureur. Ce n'eſt ſans doute que le déſeſpoir, diſons mieux, la rage que fit paroître cette Reine déſolée, qui donna occaſion aux Poëtes de la métamorphoſer en chien (*s*).

Comment elle nous rend ingénieux.

Rien de plus fort & de plus pathétique que les ſentimens que peut faire enfanter la triſteſſe. Concentrés en nous-mêmes & peu détournés par des objets peu intéreſſans alors, nous nous abandonnons à des idées tantôt plus touchantes & plus effrayantes, tantôt moins timides & plus conſolantes les unes que les autres. Devenus mélancoliques pour un certain tems, nous en avons toutes les mêmes propriétés, nous voyons les choſes comme elles ſont, elles ne nous éblouiſſent plus par une vaine apparence de lumiere, elles ne nous charment plus étant comparées avec la perte que nous venons de faire. En un mot nous raiſonnons avec juſteſſe & nous jugeons exactement.

(*s*) Id. *lib.* 13. *Fab.* 15.

Exemple de *Jérémie*, de *Caſſius*, de *Ciceron*.

Il n'eſt pas difficile de trouver des exemples de ce qui eſt avancé ici. On apperçoit dans les Prophéties de *Jeremie* un cœur vraiment touché de l'aveuglement du peuple Juif. Ce n'eſt point par la beauté de l'expreſſion, ni par l'enchaînement des figures bien ménagées qu'il excite la compaſſion : ſon ſtile au contraire eſt fort ſimple. On ſent que c'eſt la grandeur de ſa triſteſſe qui forme ſes ſoupirs, qui trace elle-même tous ſes ſentimens & qui par une impreſſion réfléchie amollit l'ame la plus dure & en arrache la pitié. Sans mêler ici le ſacré avec le prophane, jettons ſeulement un regard ſur ce qui concerne la Littérature. Un certain *Caſſius* étoit grand orateur non pas tant par ſon éloquence que par ſon aigreur & ſa ſévérité (*t*). Le Plaidoyer fait par *Ciceron* pour obtenir ſa Maiſon du Mont Palatin que lui avoit enlevé *Clodius*, fut traité avec tant d'énergie, qu'en étant lui-même extrêmement ſatisfait, il le rendit auſſi-tôt

(*t*) *Tum* L. Caſſius *multum potuit non eloquentiâ, ſed dicendo tamen : homo non liberalitate ut alii, ſed ipſâ Triſtitiâ & ſeveritate popularis*, &c. Cic. *de Claris Orat.*

public. Dans une Lettre à *Atticus* (*u*) il prétend que s'il a jamais eû quelque talent, il l'a fait éclater en cette occasion, où la grandeur de sa cause & la vivacité de sa douleur avoient ajouté quelque chose à sa force ordinaire.

Exemple d'*Ovide*.

Que dirons-nous d'*Ovide* qui reçut le talent de la Poësie dès le moment de sa naissance? Son exil en Scithie nous a procuré ce Livre fameux sous le nom de *Tristes*. Que peut-on de plus touchant que ses Elegies? La délicatesse & le sentiment y regnent partout, par-tout on est entraîné à la compassion. Soit qu'il parle à Auguste, soit qu'il écrive à ses amis, il nous intéresse toujours. Quand bien même nous pénétrerions sa fiction, lorsque emporté par sa verve nous l'entendons déclarer ses intentions à son Livre, nous ne pouvons nous empêcher de le plaindre.

Dante, un des premiers Poëte d'Italie, étant entré dans une faction fut

(*u*) *Acta res est à nobis & si unquam in dicendo fuimus aliquid, aut si unquam alias fuimus, tùm profectò dolor & magnitudo vim quamdam dicendi dedit. Itaque oratio illa juventuti nostræ deberi non potest. Ad.* Att. 4. 2.

chassé de sa patrie. Chagrin de cette avanture, il s'appliqua diligemment à l'étude pendant son bannissement, & composa des livres où il fit entrer plus de feu & plus de force qu'il n'y en eut mis s'il eut joui d'une condition plus tranquille (x). On croit que l'indignation contre sa patrie donnât plus de vigueur à sa plume & à son esprit déja taciturne.

De *P. Lalane* & de *Ph. Habert.*

Mais l'Italie n'a pas seule l'avantage de fournir des modéles accomplis en tout genre : la France aujourd'hui rivale de l'ancienne Italie, est en état de donner des exemples des traits les plus rares & les plus singuliers. *Pierre Lalane* un de nos Poëtes François qui a écrit avec assez de pureté, conserva toujours le triste souvenir de la mort de son épouse. Il en parle dans ses Ouvrages avec tant de délicatesse & de tendresse, que l'on s'apperçoit bien que le seul tombeau pouvoit cacher

(x) *Sed exilium vel toto Etruriæ principatu, ei majus & gloriosius fuit, quum illam subamarâ cogitatione excitatam, occulti divinique ingenii vim exacuerit & inflammarit. Enata si quidem in exilio comœdia triplex Platonicæ eruditionis lumine perillustris*, &c. P. Jovius *elogiorum cap.* 4. *pag.* 19. Voyez aussi *Bullart*, Académie des Sciences, *tom.* 2. *pag.* 307.

une flamme que les larmes n'avoient pû éteindre, & une triſteſſe que le tems n'avoit pû diminuer (y). *Philippe Habert* étoit capable d'une ſi grande paſſion, qu'il penſa mourir d'amour pour une de ſes maitreſſes. Il compoſa *le Temple de la Mort*, qui eſt le ſeul ouvrage imprimé que nous ayons de lui. Ce Poëme ſe reſſent parfaitement de la triſteſſe de ſon Auteur & en reçoit ſon plus beau luſtre. De même que ce Poëte François, *Edouard Younck*, Poëte Anglois, s'eſt diſtingué par des chants lugubres, extrêmement touchans. La mort d'un grand nombre d'amis, & ſurtout d'une aimable amie, a fait naître ſes *complaintes* & ſes *nuits* qu'on ne ſauroit lire ſans tomber dans une douce mélancolie (z).

(y) Voici l'Epitaphe que lui fit M. *Menage :*

Conjugis ereptæ triſti qui triſtior Orpheo
Flebilibus cecinit funera acerba modis.
Proh dolor ! ille tener tenerorum ſcriptor amorum
Conditur hoc tumulo marmore Lalanius.

(z) Il en eſt fait mention dans un ſoliloque de M. *Hagedorn* à l'occaſion de la mort de ſon fils, décédé à Hambourg le 28 Octobre 1754. Cette piéce de vers françois, quoique compoſée par un Allemand, peut faire beaucoup d'impreſſion par ſon pathétique

Caractere propre de la Triſteſſe.

De tous ces exemples & de toutes ces réflexions on peut conclure que la triſteſſe rend ingénieux & qu'elle a ſon caractére particulier qui conduit au tendre, au touchant, au pathétique, au langage expreſſif & perſuaſif; que la triſteſſe étant méchanique & approchant de la mélancolie, on trouveroit bien l'art de la produire: mais qui voudroit ſe ſervir des moyens Phyſiques que nous propoſerions? Nous trouvons toujours aſſez

& le déſeſpoir qu'elle peint. Nous citerons ſeulement ces vers, qui en même tems tiendront lieu d'exemple du pathétique que donne la triſteſſe.

Me force, ô triſte Younck, à chanter comme toi.
Que la mort ſoit ma Muſe, & m'enferme en ſon temple!
Sépulcres ouvrez-vous, montrez moi vos horreurs,
Pour glacer tout mon ſang ſouffrez que je contemple,
Que j'embraſſe vos morts arroſés de mes pleurs.
Recevez de ma bouche impure,
Cadavres, le baiſer de paix,
Plus je ſens frémir la nature
Et plus parmi vous je me plais....
Eſt-il vrai, juſte Dieu! que le foible mortel,
Qui ſe donne la mort périt en criminel?
Avant le terme échu, payer à la nature
Le tribut qu'on lui doit eſt-ce lui faire injure!
C'eſt l'outrager ſans doute, & le ſort du vieillard
Eſt de gémir en deuil, & de mourir trop tard.

de

de ſujets qui nous chagrinent, ſans chercher à devenir triſtes. La douleur & la triſteſſe font plus de la moitié de la vie des hommes. Nous dirons ſeulement que nous avons obſervé que le régime du lait rendoit triſte. Nous pourrions citer pluſieurs exemples de perſonnes qui, s'étant miſes au lait pour toute nourriture, perdoient leur gaieté au point que rien ne les amuſoit & qu'un rien leur faiſoit verſer des larmes. On ne pouvoit imputer cette mélancolie à aucun dérangement dans les fonctions vitales, car elles avoient choiſi ce genre de vie pour ſe débarraſſer de quelques dartres qu'elles avoient à la peau, & chacun ſait certainement que cette maladie n'intéreſſe ni les actions de l'ame, ni celles du corps.



CONCLUSION

DE CE TROISIEME LIVRE.

Récapitulation des principes établis dans cet Ouvrage.

APRÈS avoir prouvé que les fonctions de l'ame unie au corps étoient méchaniques, & expliqué tout ce qui avoit rapport à ce méchanisme ; après avoir recherché toutes les causes Physiques qui modifiant différemment les corps, différencioient aussi les esprits, & montré que nous étions les maîtres de ménager tellement ces causes, qu'elles ne pouvoient, si nous le voulions, produire que des effets avantageux pour nous ; il ne s'agissoit plus que de tirer des conséquences de ces deux premieres parties. C'est ce que nous avons fait dans ce troisieme Livre : nous sommes entrés dans les détails les plus circonstanciés pour appliquer nos principes aux cas particuliers, afin de ne pas établir ici que des loix générales & spéculatives, & afin de réduire à l'acte ce qui avoit été démontré comme possible.

Pour faire comprendre plus aiſément tout ce que nous avions à dire, & lever une multitude de difficultés, nous avons cru pouvoir admettre l'omogéneité des ames, ſelon qu'il nous a paru être de la Juſtice de Dieu. Ainſi cette variété infinie qui ſe rencontre dans les eſprits des hommes, ne peut partir que de la différente organiſation de leurs corps. Ainſi ayant examiné les diſpoſitions corporelles qui rendoient les actions de l'ame plus libres, il falloit encore ſur ce modéle corriger ces conſtitutions défectueuſes qui empêchent le libre exercice des fonctions animales. Les climats & le régime de vivre ont été les inſtrumens généraux que nous avons employé pour parvenir à cette fin. Ce ſont ces inſtrumens qu'on peut appeller de vrais moyens Phyſiques & méchaniques pour corriger les vices de l'eſprit, en augmenter toutes les bonnes qualités, ou le conſerver dans un bon état ſi heureuſement il s'y rencontre. C'eſt par ces moyens que nous pouvons obtenir une ſenſibilité exquiſe & délicate, & par conſéquent une imagination plus vive &

plus abondante. Jouit-on une fois de ce privilege ? on ne peut manquer de raiſonner juſte & de juger ſainement des choſes ſi l'on y joint l'attention & la réflexion. Enſuite ne nous démentant jamais de nos principes, nous avons fait voir qu'en enlevant un peu d'humidité ſuperflue, ou une médiocre ſéchereſſe contre nature, la mémoire en devenoit plus prompte & plus heureuſe. Voici tout ce qui concernoit les fonctions de l'entendement.

A l'égard de la volonté, nous l'avons vu accompagnée des vertus morales & des paſſions qui ont un germe néceſſaire dans le cœur de l'homme. Les premieres ont ouvert un vaſte champ couvert des pierres les plus précieuſes : les dernieres ont préſenté un jardin émaillé des plus belles fleurs. Dans ce trajet un méchaniſme fort ſimple & une Phyſique comparée nous ont ſervi de guides : c'eſt tout ce qu'on pouvoit attendre de nous ſur cet article. Nous pouvons donc affirmer ici 1°. Que l'entendement & la volonté concourant à la formation des vertus morales,

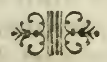
l'homme vertueux eſt ſpirituel : nous ne diſons pas de même que l'homme ſpirituel ſoit vertueux. La propoſition n'eſt pas réciproque, parce que l'on peut être ſpirituel n'ayant qu'une imagination vive & un certain raiſonnement, tandis que la vertu eſt une aggrégation de toutes les facultés intellectuelles, quelquefois augmentées, comme dans la force. 2°. Qu'il résulte une infinité de biens de la pratique des vertus pour l'eſprit qui en reçoit tout ce qu'il a de plus ſolide. 3°. Que l'examen des diverſes cauſes concourantes à la variation des modalités des organes nous ayant fait voir combien les climats, l'éducation, le régime de vivre, &c, pouvoient ſur l'entendement & en même tems ſur la volonté, chacun pourra déterminer ſelon ſon tempérament, ſon âge, ſes forces, &c, quel air il doit reſpirer, quel régime il doit garder, quelles loix il a à obſerver pour ſe rendre capable de poſſeder toutes les vertus morales. 4°. Que toutes ces cauſes pouvant auſſi réveiller en nous les paſſions, ce ſera auſſi une direction particuliere de ces cauſes, qui

mettra en état de profiter des avantages que les passions donnent à l'esprit, comme ce génie brillant & singulier qui fournit aux mouvemens de l'ame ce pathétique & cet entousiasme attribués jusqu'alors à d'autres causes.

Avantages particuliers & généraux qui doivent résulter de cet Ouvrage.

Un tel enchaînement de vérités conséquentes les unes des autres nous a paru entraîner avec soi la conviction. Sans doute chacun a conclu avec nous qu'il y avoit différens moyens Physiques & méchaniques pour regler les fonctions animales & corriger leurs défauts. Ce principe une fois posé, on conclut facilement qu'en ménageant avec prudence ces diverses causes Physiques, il est en notre pouvoir d'avoir de l'esprit & de corriger ses vices. En faut-il davantage pour engager chacun à devenir spirituel; les moyens qu'on doit employer étant si faciles à exécuter ? C'est l'intérêt de chaque citoyen comme celui de tout l'Etat. Ici se formera le véritable esprit, c'est-à-dire le talent de penser juste & de s'exprimer de même ; là se fera remarquer le bel esprit, c'est-à-dire, ce parfait développement de conceptions pleines de netteté, vastes

& élevées par la maniere noble dont elles préſentent le ſujet. Bientôt on verroit s'éclipſer l'eſprit qui a des idées oppoſées à l'eſſence des choſes, c'eſt-à-dire l'eſprit faux. Bientôt on verroit diſparoître l'eſprit ſuperficiel qui n'ayant que les premieres idées des êtres, n'en embraſſe & n'en peut préſenter que l'écorce. Enfin on verroit régner par-tout le bon eſprit conſideré ſoit comme une dépendance de la morale, ſoit comme une vertu civile. Il y a donc dans notre objet un intérêt réel pour les Sciences, pour chaque homme en particulier & pour l'Etat. Quels plus puiſſans motifs pouvoient nous engager à travailler, à tenter diverſes expériences, à pouſſer les conſéquences le plus loin qu'il nous étoit poſſible ? Heureux, mille fois heureux, ſi nous avons rempli l'attente du Lecteur & ſi nous avons atteint le but que nous nous étions propoſés.





HISTOIRE ANALITIQUE

Des Ouvrages avec lesquels le nôtre a quelques rapports.

Il se trouve tant de belles connoissances sur le même sujet, les Livres sont tellement multipliés sur la même matiere, les Bibliotheques sont tellement fournies d'Ouvrages qui traitent des mêmes Arts & des mêmes Sciences, qu'il seroit à souhaiter que ceux qui travaillent dans le même genre, prissent la peine de consulter les Auteurs qui se sont distingués dans la carriere qu'ils entreprennent de fournir, aussi-bien que ceux qui y ont fait quelque faux pas & dont la chûte inattendue doit apprendre aux autres à éviter un pareil chemin, ou à être en garde contre les obstacles qui s'y rencontrent. Il seroit encore à souhaiter qu'ils donnassent une courte analyse des sentimens de ceux qui les ont précédés, & une idée générale de leurs succès & de leurs défauts pour servir

ſervir de bouſſole ſur une mer ſi féconde en naufrages, & où les écueils pour être cachés n'en ſont pas moins dangereux. Par ce moyen, on auroit une hiſtoire ſuivie de la façon de penſer des hommes dans les différens âges, on verroit les progrès de l'eſprit humain, on auroit en peu de volumes une bibliotheque complete, on ſçauroit où en ſont reſtés nos peres, & l'endroit où l'on doit commencer à travailler. Ce ſeroit ſans doute abréger le travail pour la poſtérité, tracer la route la plus courte & la plus ſûre pour avancer dans les Sciences, & ne pas répeter ſous différens termes ce qui avoit été dit avant nous dans un différent langage, ou avec une autre méthode.

Ce que nous conſeillons ici nous commençons par l'exécuter. On ne doit cependant regarder cette exécution que comme un projet qui s'aggrandira ſi le Public applaudit à notre idée. Ce n'eſt pas que l'on trouve déja bien des matériaux amaſſés pour former l'Ouvrage que nous avons entrepris : au contraire nous n'en avons trouvé preſque aucun qui ait

un rapport bien direct avec le but que nous nous sommes proposés dans notre Traité. Au moins ceux qui travailleront après nous sur le même sujet ne s'épuiseront pas par beaucoup de recherches, ne se laisseront pas séduire par les mêmes titres, & tâcheront de trouver en eux-mêmes assez de forces pour soutenir une entreprise dans laquelle ils auront peu de secours à espérer.

On nous dira peut-être que sur ce principe, l'Histoire que nous entreprenons ici est finie avant que d'être commencée. Point du tout : car quoiqu'il ne se trouve pas d'Ouvrages qui aient des rapports directs avec le nôtre, il s'en rencontre d'autres dont les rapports sont indirects, & dont les fondemens servent aussi de base à notre sistême. Il faut en rendre compte au Public, lui en déduire la cause & les raisons.

Ceux qui ont avant nous parlé des facultés de l'ame comme un sujet de la Médecine, se sont contentés d'en décrire les affections les plus apparentes & les défauts les plus remarquables qui dépendent des vices ma-

nifeſtes de l'économie animale. Ce ſont de vrais Traités de Pathologie de l'ame : qu'on nous paſſe ce terme, il peint mieux notre idée que tout autre. Tandis que nous nous ſommes appliqués à conſidérer l'état parfait & les vices ſoit de l'entendement, ſoit de la volonté lorſque les hommes paroiſſent jouir de la meilleure ſanté. Juſqu'alors on n'avoit trouvé d'autre reméde pour obvier à ces vices que les avis, les préceptes, l'éducation, les leçons. Pour nous, enviſageant de plus près les loix de l'union de l'ame & du corps, nous prétendons les déraciner par des cauſes Phyſiques & des mouvemens qui ébranlant d'abord les organes, ſont enſuite communiqués à la plus noble partie de nous-mêmes. Un pareil Ouvrage pourroit s'appeller l'hygiene de l'ame. Il eſt certain que les affections décrites par les Auteurs qui nous ont devancé, ſont plus ſenſibles que les nuances que nous peignons ici. Il étoit donc juſte qu'elles ſe fiſſent remarquer les premieres & qu'on cherchât au plutôt à apporter à l'ame les ſecours les plus efficaces, d'autant plus que dans ces

momens le corps approche de sa destruction, & que sa ruine est certaine si l'on tarde à lui procurer des remédes prompts & salutaires.

Nous commençons notre Histoire par *Hippocrate*, qui est à juste titre regardé comme le pere de la Médecine, non-seulement parce qu'il est le seul Médecin depuis le commencement du monde jusqu'au tems de la guerre du Peloponnese, dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, mais parce qu'il est le premier qui ait joint un raisonnement solide à une expérience éclairée, & que sa pratique est si sage que tous ses successeurs se sont fait un devoir de ne pas s'en écarter. On trouvera dans ses Œuvres une grande partie de notre doctrine. Il fait voir dans plusieurs de ses Livres les relations de l'ame avec le corps. Dans le Livre surtout *De aëre, locis & aquis*, il expose savamment la puissance des climats sur les esprits & leur pouvoir pour différencier les mœurs, les caractéres & le génie. » Si les » vents, dit-il, agissent si puissamment » sur les corps les plus fermes, com- » ment n'agiroient-ils pas sur le foible

» cerveau des hommes? ... C'eſt de
» la diſpoſition de cet organe que
» l'ame reçoit, pour ainſi dire, tou-
» tes ſes formes. Ce n'eſt pas à d'au-
» tre cauſe qu'il faut attribuer toutes
» ces viciſſitudes de joie & de triſ-
» teſſe, de ris & de pleurs, de bien
» être & de tourmens qu'on remar-
» que en elle. C'eſt principalement à
» l'occaſion de cette partie qui eſt ſu-
» périeure à toutes les autres, que
» nous acquerrons la ſageſſe & le diſ-
» cernement, que nous voyons &
» que nous entendons, que nous diſ-
» tinguons les choſes honnêtes de cel-
» les qui ne le ſont pas, le bien d'avec
» le mal, &c, (*a*) «. On trouvera encore dans le Livre I. *De victûs ratione*, & dans beaucoup d'autres endroits plusieurs choſes ſur le régime de vivre qui tend à la perfection de l'ame, c'eſt-à-dire, qui peut lui procurer une plus grande intelligence &

(*a*) *Ac noſſe homines convenit, non aliundè nobis voluptates, lætitias, riſus & jocos, quam hinc contingere, itemque moleſtias, dolores, triſtitias, ejulatus. Hacque parte* (cerebro) *præcipuè ſapimus, & intelligimus, videmus & audimus, turpia & honeſta cognoſcimus, malaque & bona*, &c. Lib. de Morbo ſacro.

un effort plus libre dans ſes opérations.

La diverſité de tempéramens fait voir une variété ſurprenante de génies, de caractéres, de mœurs & de paſſions. C'eſt ce que *Galien* a tâché de prouver dans un Traité particulier ſur cet article (*b*). Malgré cette prolixité qui lui eſt ordinaire, cet habile Commentateur d'*Hippocrate*, ſoutenu de l'autorité de *Platon*, découvre pluſieurs vérités importantes dans la Phyſique & dans la Morale. Tantôt il ſoutient contre *Ariſtote* & *Praxagore* que les nerfs ne prennent pas leur origine du cœur & que l'ame n'a pas ſon ſiége dans ce viſcere comme le prétend *Chryſippe* (*c*). Tantôt il ſonde plus avant notre nature & cherche la maniere la plus facile pour connoître les vices, & les moyens les plus ſimples pour y remédier (*d*). L'homme le moins auſtére prend un vrai plaiſir à lire ce Traité, & y découvre les conſeils les plus ſages

(*b*) *Quod animi mores corporis temperaturam ſequantur. tom.* V. *in-fol. pag.* 444 *ex edit.* Charterii.

(*c*) *De* Hippocratis *&* Platonis *decretis.*

(*d*) *De dignoſcendis curandiſque animi morbis.*

qu'on puiſſe donner pour réprimer les paſſions.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire l'analiſe des Livres des Médecins qui ont paru après ces deux illuſtres chefs de la Médecine. Il y a peu d'Ouvrages concernant la ſanté du corps, où il ne ſoit en même tems fait mention des maladies de l'ame, de ſon empire ſur les corps, & de ſa dépendance des organes. Ce que nous avons dit d'*Hippocrate* & de *Galien*, doit ſuffire à l'égard des autres Traités généraux de Médecine dans leſquels on trouvera quelques Problêmes, dont la ſolution eſt dans notre Ouvrage. Examinons ſeulement les écrits qui s'annoncent comme tendant à remplir les mêmes vûes que celles que nous nous ſommes propoſés.

Daniel Vlierdenus a écrit une lettre, par laquelle il exhorte les Médecins à donner également des ſecours à l'ame comme au corps (*e*). Cet

(*e*) Daniel Vlierdenus Bruxellanus. *Epiſtola non minùs Theologica quam Medica, oſtendens Medicum non corpori ſolùm, verùm etiam animæ ſuppetias dare. Cujus occaſione illud explicatur : virtus in infirmitate perficitur. Cum infirmior, tum potens ſum : atque vera & legitima carnis mortificatio enarratur.*

Écrit eſt peu conſidérable & ne peut donner aucun jour à notre Traité. L'Auteur a plutôt écrit en homme dévot qui s'attache à la lettre de l'Ecriture Sainte, qu'en ſavant Phyſicien qui cherche à décider les Problêmes de la nature. Parmi pluſieurs raiſons qu'il apporte pour prouver ſon texte, il ſe trouve celle des dérangemens de nos corps dans leſquels notre ame ſemble languir & s'éteindre. Toutes les autres raiſons rentrent dans celle-là. Pour analiſer cet Ouvrage en un ſeul mot, on peut dire que c'eſt une exhortation & non pas des préceptes pour ſecourir l'ame dans ſes maladies.

Jean de Valverde, Médecin Eſpagnol, qui a écrit ſur l'art de conſerver la ſanté du corps & de l'eſprit, n'a fait qu'extraire ce qu'avoient dit ſur l'uſage des ſix choſes non naturelles *Hippocrate*, *Platon*, *Ariſtote*, *Galien*, *Paul Eginete*, *Aëtius*, *Soranus* & *Celſe*, comme il l'avoue luimême (*f*). Quoique dans ce Traité

Quibuſdam obiter præmiſſis de originali peccato atque immortalitate animæ. Froben. *Baſileæ* 1554.

(*f*) Joannis Valverdi Hamuſcenſis *de animi & corporis ſanitate tuendâ libellus. Lutetiæ* 1552. Il

l'on n'y voie rien qui regarde particulierement l'eſprit ; on ne peut cependant accuſer l'Auteur d'avoir manqué de remplir une partie de l'objet qu'il s'étoit propoſé : puiſqu'il dit lui-même que l'eſprit a tant de relations avec le corps, qu'on ne peut chercher à conſerver la ſanté de l'un, qu'on ne cherche en même tems à conſerver la ſanté de l'autre : ce qui revient parfaitement à nos principes. Nous ajouterons encore ici pour confirmer ce que nous avons dit dans d'autres endroits, qu'il penſe de même que nous au ſujet de l'éducation. L'on n'enſeigne pas, dit-il, la vertu par la ſeule éducation, & jamais d'un homme mauvais vous n'en ferez un bon, ſi vous ne trouvez dans lui-même cette diſpoſition. C'eſt le ſentiment de *Platon*, qui penſe que cela n'arrive que par la mauvaiſe diſpoſition des corps, & la mauvaiſe éducation (*g*).

étoit Médecin du Cardinal *Jean de Toléde*, de l'Ordre de S. Dominique, qu'il ſuivit à Rome. Il écrivit en Eſpagnol un Traité d'Anatomie que *Michel Colomb* traduiſit en Latin. Cet ouvrage a été imprimé à Veniſe en 1589 & 1607. Voyez *Nicolas Antonio*, Bibl. Hiſpan. *Vander Linden.* de ſcriptis Medic.

(*g*) *Sic omnis voluptatum incontinentia quæ per-*

Marinelli, Vénitien, & célebre Médecin a laiſſé un Traité ſur les maladies qui affligent la plus noble partie de nous-mêmes (*h*). Cet Ouvrage, diviſé en trois Parties, n'a preſque point de rapports avec le but auquel nous tâchons d'atteindre. Dans le premier Livre, il eſt vrai, il parle des vices & du dérangement total des fonctions animales, de la phrénéſie, par exemple, de la léthargie, de la folie, de la ſtupidité, de la mélancolie, &c. Mais il ne nous apprend rien que *Galien* n'ait enſeigné. Dans le ſecond, il détaille ce que c'eſt que le mouvement, & les manieres dont il peut être léſé ou aboli. Enfin dans le troiſieme, il examine les ſens & les différentes façons dont ils peuvent être viciés ou éteints. On eſt obligé à l'Auteur d'avoir donné un peu plus de régularité aux ſiſtêmes des An-

indè ac ſi ſponte ſimus improbi, vituperari ſolet, non rectè ità vituperatur. Nemo enim ſponte malus, ſed propter pravum quemdam corporis habitum, rudemque educationem malus redditur . . . Rurſus dolore afflictus animus ſimiliter propter corpus in pravitatem plurimam incidit. In Timæo verſus fin.

(*h*) Curtius Marinellus *de morbis nobiliores animæ facultates obſidentibus, Libri tres. Venetiis apud Juntas* 1615.

ciens : mais il ſeroit bien difficile de décider s'il a rendu leurs idées plus claires ou plus obſcures.

C'eſt dans le même tems qu'a paru le Livre d'*Antoine Zara*, un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle, & qui ne jouit pas aujourd'hui d'une réputation proportionnée à ſon mérite. On trouve dans ſon excellent Traité de l'*Anatomie des eſprits* (*i*), une analiſe aſſez étendue de toutes les ſciences, & preſque toujours un jugement certain ſur les différentes opinions qui ont partagé les hommes à leur ſujet. La premiere Section de cet Ouvrage eſt celle qui a le plus de rapport avec le plan que nous avons ſuivi. Il y examine toutes les cauſes naturelles, humaines & divines qui peuvent différencier les eſprits des hommes. Il range ſous ce titre les élémens, les quatre premieres qualités, les alimens, les humeurs, les tempéramens, la génération, les climats, l'éducation & l'influence des aſtres. On peut encore reconnoître,

(*i*) *Anatomia ingeniorum & ſcientiarum ſectionibus* 4. *comprehenſa Auctore* Antonio Zara *Aquileienſi, Epiſcopo Petinenſi.* 1615.

dit-il, ces différences par les Songes; la Chiromantie, la Phisionomie, les Loix & les Coutumes. L'on voit bien quel fondemens l'on peut faire sur quelques-uns de ces articles : mais nous pouvons dire en général que tous les titres nous paroissent remplis & qu'on y trouve une profonde érudition.

L'Ouvrage de *Jean Huartes* Médecin Espagnol (*k*) dont nous allons rendre compte, a eu beaucoup plus de réputation que le précédent, quoiqu'il soit à notre gré bien moins digne d'estime. Par les diverses dispositions que donnent à chaque homme les différens tempéramens, il est facile de juger à quel genre d'étude chaque personne est propre. L'auteur de l'Examen des Esprits a recours à des causes plus éloignées & distribue les

(*k*) Examen de ingenios para las Sciencias, par *Jean Huarte*, Amst. 1662 * Traduit par d'*Alibray*, imprimé à Paris en 1666 & 1675. 2. vol. *in*-12.

* Nous ne savons pas précisément en quelle année il a été imprimé pour la premiere fois. Ce qui est certain, c'est qu'il fut réfuté en 1631, par *Jourdain Guibelet*, & que *Charles Vion*, Ecuyer, sieur d'Alibray, assez bon Poëte François pour son tems, mourut vers la fin de 1654 puisque dans les Lettres nouvelles de *Pelletier*, imprimées en 1655, il en est parlé comme d'un homme qui est mort vers ce tems-là.

Sciences à chaque individu ſelon le concours de différentes cauſes. L'on pourroit comparer ſon livre à une tapiſſerie dont le canevas ſeroit bon, le deſſein irrégulier, les pieces de rapport mal diſtribuées & les teintes mal fondues. Cet Ouvrage ſe reſſent fort des préjugés de la nation. Par-tout y domine la Philoſophie Péripatéticienne mariée de tems en tems avec la Doctrine de *Platon* & de *Galien*. Ce Médecin auquel nous ne refuſons pas cependant beaucoup de mérite, ne comprenoit pas bien ce que c'eſt que l'entendement, ou du moins il s'étoit formé une fauſſe théorie ſur les opérations de l'ame. De-là naît une multitude d'erreurs. Ici il avance que l'éloquence & la politeſſe du langage ne peuvent ſe rencontrer dans des hommes de grand entendement. Là il veut prouver que la théorie de la Théologie appartient à l'entendement, & que la prédication qui en eſt la pratique, appartient à l'imagination. Tantôt il dit que la ſcience de gouverner une République n'eſt dûe qu'à l'imagination; tantôt il aſſure que les hommes d'un grand entende-

ment ne ſont pas propres à l'Art Militaire. De pareilles erreurs ſont aſſez réfutées en les rapportant ſeulement.

Le Livre de *Jean Huartes* a été critiqué par *Jourdain Guibelet* Médecin du Roi à Evreux (*l*). Ce Cenſeur reprend l'Auteur Eſpagnol d'avoir admis l'homogénéité des ames; mais nous ne voyons pas ſur quel principe mieux prouvé il admet leur hétérogénéité. Il le reprend encore de trop attribuer au tempérament, d'autant plus qu'il y a beaucoup d'autres cauſes Phyſiques qui influent ſur le caractére. On pourroit les concilier ſur cet article. Il releve d'ailleurs quelques mépriſes, quelques bévues même; mais quel eſt l'Auteur qui peut dire qu'il n'en a pas fait? On trouve des épines parmi les roſes. Le Médecin d'Evreux condamne le Médecin Eſpagnol de ce qu'il ramene tout à ſon ſiſtême. C'étoit-là ſans doute la meilleure maniere de le faire valoir, & ne pourroit-on pas reprocher au critique d'être trop attaché à

(*l*) Examen de l'examen des Eſprits par *Jourdain Guibelet*, Docteur en Médecine, & Médecin du Roi à Evreux, *à Paris* 1631. *vol. in-8. de* 813 *pages.*

ſon ſentiment & à celui de ſes maîtres *Hippocrate* & *Platon*, qu'il veut qu'on croie aveuglement ſur leurs paroles. Le reproche qu'il lui fait de ſa vanité n'eſt pas mieux fondé ; comme ſi les Eſpagnols devoient être modeſtes. La vertu contraire auroit été en lui un défaut ; il n'auroit plus reſſemblé à ſa nation. Seroit-ce parce qu'il ne le croit pas inventeur de ſon ſiſtême ? C'eſt ce qu'il ne prouve pas par de bonnes raiſons. *Huartes* a pû trouver, il eſt vrai, les idées fondamentales de ſon ſiſtême dans les Ouvrages de quelques anciens Philoſophes ; mais il eſt le premier, à ce que nous croyons, qui ait fait un corps de doctrine ſur cette matiere. En général le Livre de *Jourdain Guibelet* eſt fort bon, plein d'érudition, & peut s'accorder avec la plus grande partie de notre Ouvrage.

De même que perſonne n'avoit oſé achever la célébre Venus qu'*Appelles* avoit commencée, de même perſonne ne s'étoit encore chargé de finir & de completer l'Ouvrage qu'avoit commencé *Galien* ſur la maniere de connoître & de guérir les affections de l'eſprit. *Barthelemi Pardoux*, plus

hardi que ſes ancêtres & que ſes contemporains, a oſé l'entreprendre avec autant de ſuccès qu'en auroit dû eſpérer *Galien* lui-même (*m*). Cet illuſtre Médecin de la Faculté de Paris plein de la lecture d'*Hippocrate* & des autres grands Maîtres dans l'Art des *Machaons*, cherche avec ſoin toutes les cauſes de la mélancolie, du délire, de la frénéſie, de la folie, de l'extaſe, de la rage, de la lycanthropie, de la fureur des poſſédés, de la perte de la mémoire; en un mot, de toutes les maladies qui détruiſent l'empire de la raiſon & qui portent les hommes à faire envers eux & envers les autres mille actes d'injuſtice & d'inhumanité. Il détaille ſavamment tous les ſimptômes qui accompagnent ces maladies, ou qui les diſtinguent de toute autre eſpéce. Il établit enſuite une cure méthodique qui ſouvent doit être couronnée des plus grands ſuccès. Quoique les matériaux qui forment la baſe de ce ſiſtême, ſoient à-peu-près de la même nature de ceux

(*m*) Bartholomæi Perdulcis *Doctoris Medici Pariſienſis, de morbis animi liber; inter quos agitur de ma[illegible] â demoniacâ, de energumenis, de Ectaſi. Pariſiis, apud Joan.* Le Mire, 1639. *in-4°.*

que

que nous avons employés pour élever un édifice dont le lecteur vient de voir toutes les faces ; quoique ce ſoit toujours par l'entremiſe des corps qu'on parvienne à rectifier tous ces égaremens de l'ame, cependant notre Ouvrage différe de celui de *Pardoux* en ce qu'il embraſſe la partie pathologique des fonctions animales, comme ont fait *Galien*, *Marinelli* & pluſieurs autres, & que nous n'avons prétendu traiter que d'une certaine gêne dans la liberté des facultés intellectuelles ſans aucune léſion apparente dans les fonctions vitales & naturelles.

Le Livre de *Sebaſtien Wirdig* eſt un de ceux avec leſquels notre Ouvrage a plus de conformité (*n*). Nous pouvons dire cependant qu'il

(*n*) *Nova Medicina Spirituum. Curioſa ſcientia & doctrina unanimiter huc uſque neglecta, & à nemine meritò exculta, Medicis tamen & Phyſicis utiliſſima. In quâ* 1. *Spirituum naturalis conſtitutio, vita, ſanitas, temperamenta, ingenia, calidum innatum, phantaſiæ vires, ideæ, aſtrorum influentiæ,* μετεμψυχώσις, *rerum magnetiſmi, ſympathiæ & antipathiæ, qualitates hactenus occultæ ſenſibus tamen manifeſtæ, aliaque cæteroquin paradoxa, de hinc ſpirituum præternaturalis ſeu morboſa diſpoſitio, cauſæ, curationes per naturam, per diætam, per arcana majora, palingeneſiam, magnetiſmum, amuleta ingenuè ac dilucidè demonſtrantur. Hamburgi, apud* Gottofredum Schulzen 1673.

eſt moins étendu que le nôtre, puiſqu'il n'embraſſe que le phyſique, & qu'il ne tend pas au même but, puiſqu'il ne conſidere que les affections naturelles & contre nature des eſprits animaux ſans en tirer diverſes conſéquences pour les différens états de l'ame modifiée différemment par ces affections. Les formes ſubſtantielles, dit *Wirdig*, ou les ames ſenſitives des animaux, ne ſont autre choſe que ces eſprits. C'eſt l'ame des végétaux, du ciel, des aſtres, de l'air, de la lumiere, des ténébres ; en un mot, de tous les corps qui en ſont pétris. Notre ſanté, nos mœurs, nos caractéres en dépendent. Ce ſont ces eſprits qui forment ce prodigieux magnétiſme & cette ſympathie que l'on admire dans toute la nature. Il va plus loin, *liv.* 2. Il nous aſſure qu'on peut reconnoître la nature de ces eſprits dans l'homme par la conſtitution des peres, par le climat & l'éducation, par le genre de vie & les mœurs, par la conformation des corps, par les fonctions vitales, naturelles & animales. Ce détail eſt d'autant plus intéreſſant, qu'il y joint les indications curatives, & la théra-

peutique des vices de ces mêmes esprits qui peuvent être selon lui trop obscurs ou trop denses, impurs ou mêlés de parties hétérogènes, trop abondans, ou en trop petite quantité, acides, froids, humides, &c. Les moyens qu'il propose sont les contraires, la simple nature, la diéte, le jeûne, le changement d'air, les bains, les topiques, la saignée & les évacuans.

Tout ceci est exactement raisonné; mais bientôt notre Auteur se livre aux préjugés de son siecle. *Liv.* 2. *chap.* 20. Il parle des arcanes des Alchimistes & de la Pierre Philosophale à laquelle il prodigue les plus grands éloges. *Chap.* 22. Enfin il vient à la cure diastatique des esprits; c'est-à-dire, celle qui se fait par les amuletes, les transplantations & les secrets de la Palingénésie. Nous louerons donc sincerement ici le travail de *Wirdig* sans le blâmer de ses erreurs. Cette louange peut être un peu intéressée de notre part. Nous vivons dans un siécle où nous pouvons être approuvés; mais nos descendans, à la perfection desquels nous travaillons tous

les jours, penſeront ſans doute d'une façon bien plus juſte que nous ſur bien des articles.

Les mêmes titres n'annoncent pas toujours des Ouvrages ſemblables. *Tſchirnaus* a donné un Livre qui porte le même titre que le nôtre (*o*) : mais l'objet en eſt bien différent. Cet Ouvrage eſt diviſé en deux parties. La premiere eſt intitulée *Medicina mentis, ſive ars inveniendi generalia præcepta :* la ſeconde *Medicina corporis, ſive cogitationes admodum probabiles de conſervandâ Sanitate.* Nous ne parlerons que de la premiere partie comme ayant plus de rapport à notre ſujet. C'eſt une eſpéce de Logique dans laquelle l'Auteur fait voir que l'homme qui déſire naturellement d'être heureux, ne peut parvenir à un bonheur véritable que par la découverte de la vérité. *A pag.* 1. *ad pag.* 21. Le moyen de connoître ſi nous poſſédons la vérité eſt fort ſimple. Ce que nous concevons eſt vrai, dit-il; ce que nous ne concevons pas eſt faux. On doit entendre ici ce mot de *concevoir* dans un ſens fort étendu,

(*o*) *Medicina mentis & corporis. Lipſiæ* 1695.

c'eſt-à-dire, par la liaiſon & le rapport des choſes entre elles ; & l'impoſſibilité de concevoir par leur diſconvenance. *A pag.* 22. *ad pag.* 66. Pour ne jamais tomber dans l'erreur, & faire des découvertes, il faut avoir recours aux définitions dont il explique les regles, en y mêlant une ſi grande foule de Démonſtrations Mathématiques, que l'on prendroit ce Livre pour un Traité de Géométrie fort étendu. *A pag.* 66. *ad pag.* 117. Les définitions une fois trouvées, ſi l'on en conſidere l'eſſence, les différences, les rapports, en un mot toutes les qualités qu'elles renferment, on en tirera autant de conſéquences qui doivent être regardées comme des axiomes. Joignez enſemble deux ou pluſieurs de ces définitions, qui priſes ſéparément avoient chacune leur nature, il en réſulte une nature nouvelle, mixte & dépendante mutuellement des unes & des autres. Il en réſulte donc un nouveau poſſible, ou plutôt une nouvelle vérité qu'on doit nommer Théorême. *A pag.* 117. *ad pag.* 124. On peut renfermer dans les Théorêmes des choſes plus ou

moins générales. De-là vient que l'on en peut déduire immédiatement de nouvelles vérités ; ce qui conſtitue les Corollaires & les Scholies. *Pag.* 127. C'eſt ainſi qu'il veut que l'on joigne toujours la méthode analitique à la ſyntheſe. C'eſt ainſi, dit-il, qu'on peut réſoudre tous les Problêmes tant Phyſiques, que Mathématiques. *A pag.* 128. *ad* 163. Enſuite il nous montre avec combien de facilité nous pouvons marcher dans le chemin de la vérité, & en ſurmonter tous les obſtacles. *A pag.* 163. *ad* 272. De tous ces obſtacles, nous n'avons parlé que du quatrieme lorſque nous avons traité du raiſonnement. *Liv.* 3. Parce que c'eſt le ſeul qui ait rapport à la méthode que nous propoſons pour avoir de l'eſprit. Enfin dans la troiſieme Partie il s'occupe entierement à faire voir à quel ſujet l'on doit s'appliquer pour paſſer la vie agréablement & avec la plus grande ſatisfaction poſſible. *A pag.* 272. *ad* 289. Par ce détail il eſt facile de voir qu'il n'y a que le titre de cet Ouvrage qui ſoit conforme au nôtre, & que nous avons ſuivi une route toute oppoſée.

Verdries a travaillé ſur l'équilibre de l'eſprit & du corps (*p*). Voici ce que cet Auteur entend par le terme d'équilibre » *Eam virium corporis & » animæ in ſe mutuò agentium propor- » tionem, quâ cum libero partium flui- » darum & ſolidarum motu & actionum » integritas, & mentis animique vigor » conſervatur.* Pag. 51. Cet Ouvrage peut être diviſé en deux Parties. Dans la premiere, l'Auteur examine comment l'équilibre eſt rompu, ou entretenu de la part du corps, qui ſouvent (nous dirions toujours) force l'ame à ſuivre tous ſes mouvemens. Dans la ſeconde, il fait voir comment l'ame par ſa propre force fait pancher la balance & ſoumet les corps

(*p*) Jo. Melchior. Verdries. D. *Philoſ. & Medicinæ* P. P. *in Academiâ Giſſenâ de æquilibrio mentis & corporis commentatio quâ ſtatus hominis ſani & morboſi, nec non affectuum, Phantaſiæ & imaginationis in corpus humanum vires & agendi modus, ex genuinis principiis deducuntur & ad experientiæ & ad rectæ rationis leges expenduntur. Giſſæ, apud* Joan. Mullerum 1716.

Il a fait encore un autre Livre intitulé, *de actione ventriculi in comminuendis cibis diſquiſitio quâ chilificationis negotium ad genuinas naturæ leges expenditur, & quomodo tritu adjuvantibus calore naturali ſuccisque diluentibus & ſolventibus, illud abſolvatur, per experientiam & rationem apertius declaratur. Giſſæ.* 1721.

à sa puissance, comme dans la joie, la terreur, la colere, &c. Ce Livre entier peut servir de preuve aux principes de notre Ouvrage, & après en avoir fait la lecture on ne sera plus étonné si nous avons eû la hardiesse d'aller plus loin, c'est-à-dire, de regler toutes les opérations de l'ame par les différentes dispositions Physiques qu'on donneroit au corps.

Gaubius a enfanté le même projet que nous (*q*). Il trace d'une main hardie le plan d'un Ouvrage qui a beaucoup d'affinité avec le nôtre, mais qui en differe en ce que l'on n'y trouve que des axiomes généraux sans les conséquences pratiques. C'est ce que l'Orateur ne pouvoit faire sans entrer dans des détails qui conviennent mieux dans un Traité Métaphysique que dans un discours Académique. Il prouve l'assujettissement de l'ame au corps par les différentes vicissitudes Physiques qui affectent différemment les esprits. De sorte que l'une des deux substances ne peut pas

(*q*) Hieronimi Davidis Gaubii *Sermo Academicus de regimine mentis quod Medicorum est : Habitus 8. Febr.* 1747. *Lugduni Batavorum.*

être

être affectée sans que l'autre ne le soit par contre coup. Pour expliquer les relations de ces deux substances, il admet deux principes actifs qui réagissent l'un sur l'autre. *A pag.* 35. *ad* 46. Ce qui nous paroît faux : car ou ces deux principes sont spirituels, ou ils sont matériels, ou bien l'un est spirituel & l'autre matériel. Dans chaque supposition il se trouve une impossibilité manifeste d'action de l'ame sur le corps, ou du corps sur l'ame. En effet s'ils sont, 1°, tous deux spirituels ? ils ne peuvent agir physiquement sur les corps, les esprits n'ayant aucune prise sur la matiere. 2°. S'ils sont tous deux matériels ? l'ame n'en sera pas plutôt affectée que de certains mouvemens du sang. 3°. Si l'un est spirituel & l'autre matériel ? la même impossibilité subsiste, puisqu'un principe étendu ne peut agir sur un autre qui est inétendu.

Mais comme notre objet est plutôt d'analiser que de critiquer, nous passons à d'autres maximes que nous dicte ce savant Orateur. Il soutient que de même qu'il est du devoir du

Médecin de guérir les maladies qui arrivent aux corps par les différentes affections des ames, de même il doit s'appliquer à corriger les défauts des ames, qui sont occasionnés par les différens vices des corps. *Pag.* 48. Or personne ne peut revoquer en doute que le Médecin par le même Art qui entretient les corps dans une santé parfaite, ne puisse procurer aux ames ces dispositions heureuses qui mettent en œuvre toutes leurs facultés. *Pag.* 63. C'est ce que pensoient *Pythagore*, *Platon* & plusieurs autres Philosophes de l'antiquité. Les avis, les préceptes, les menaces peuvent bien pour quelque tems reprimer les passions : mais la racine étant dans le corps, c'est en vain que l'on cueille l'herbe ; elle repoussera au moment qu'on s'y attendra le moins. *Pag.* 76. C'est donc au Médecin à détruire tous ces mouvemens que les sens excitent dans les ames, par le même motif qu'ils entreprennent de guérir la manie, la phrénésie & la mélancolie. *Pag.* 89. Il a en main des moyens pour y parvenir. *Pag.* 105. Notre Auteur rapporte à ce sujet un fait bien singulier. L'on a

vû, dit-il, des hommes ausquels l'excès de chagrin, ou la violence de l'amour avoient fait perdre l'esprit, se précipiter dans la riviere. Ces malheureux retirés de l'eau, jouissans encore à peine d'un souffle de vie, recouvrerent la santé & le bon sens & furent guéris de leurs funestes passions. Cette expérience engagea les Médecins à mettre en œuvre un reméde que le hasard avoient indiqué. On noya méthodiquement en Angleterre des personnes que des violentes affections de l'esprit avoient rendu folles. Cette tentative réussit, comme l'atteste *Vanhelmont* (*r*). Terrible reméde, il est vrai, mais le plus efficace que l'on puisse employer lorsque l'ame est ébranlée jusques dans ses fondemens. Enfin notre Orateur finit son discours par exhorter les Médecins à s'appliquer sérieusement à cette partie de la Médécine qui est la plus négligée quoique la plus belle, & celle qui nous approche davantage de la divinité. Nous souhaitons avoir rempli une partie de ses désirs.

(*r*) Joan. Helmontii *Ortus Medicinæ de ideâ demente*. Pag. 175.

Il eſt tems de finir cette hiſtoire ſans introduire davantage ſur la ſcène de nouveaux perſonnages, qui dans leurs Ecrits auroient pû mettre quelques traits de reſſemblance avec le deſſein que nous propoſons aujourd'hui. Il ſuffiſoit de mettre le public à portée de juger des ſecours que nous avons pû tirer des Ecrivains qui ont vécu avant nous, & ſi la matiere que nous traitons eſt nouvelle. La difficulté de trouver quelques-uns de ces Ouvrages a été cauſe que nous n'avons pû les lire qu'après avoir compoſé notre Traité. Nous penſons que c'eſt un avantage pour le public qui rencontrera divers jugemens ſur les mêmes matieres travaillées dans différens tems par des Auteurs qui ne ſe connoiſſoient pas, & par conſéquent non ſuſceptibles de prévention les uns pour les autres. Nos recherches auroient été moins pénibles, il eſt vrai, mais notre Ouvrage auroit pû être moins médité & moins réfléchi.

Fin du ſecond Tome.



TABLE DES MATIERES.

Nota. *Les chiffres qui déſignent le ſecond volume ſont précédés de cette* †.

A.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.

ADDITIONS
ET
CORRECTIONS.

TOME I.

PAGE 17. *ligne* 2. qu'elles a reçues, *liſez*, qu'elle a reçu.

Pag. 23. *lig.* 22. corps organiſés, *liſ.* corps non organiſés.

Pag. 53. *lig.* 2. mânes ſanglantes, *liſ.* mânes ſanglans.

Pag. 54. *lig.* 16. à erreur, *liſ.* en erreur.

Pag. 107. *note.* Tit. Livius, *lib.* 4. *cap.* 2. *liſ. lib.* 2. *cap.* 12.

Pag. 116. *lig.* 17. *après ces mots* dans tous les ſiecles, *liſ. Deſcartes* approche beaucoup de ce ſentiment, comme on peut le conclure de ſes écrits. » Je m'aviſai, dit-il, [*Diſcours de la Méthode, partie* 3. *pag.* 28.] » de chercher d'où j'avois appris à penſer

» à

» à quelque chose de plus parfait que je
» n'étois, & je conclus évidemment que
» ce devoit être de quelque nature qui fut
» en effet plus parfaite .... de la tenir du
» néant, c'étoit chose manifestement im-
» possible, & parce qu'il n'y a pas moins
» de répugnance que le plus parfait soit une
» suite & une dépendance du moins par-
» fait, qu'il y en a que de rien procede
» quelque chose, je ne la pouvois tenir
» non plus de moi-même ; de façon qu'il
» restoit qu'elle eut été mise en moi par
» une nature qui fut véritablement plus par-
» faite que je n'étois, & même qui eut en
» soi toutes les perfections dont je pouvois
» avoir quelque idée, c'est-à-dire, pour
» m'expliquer en un mot, qui fut Dieu......
» *Pag.* 51. il ajoute, j'ai tâché de trouver
» en général les principes, ou premieres
» causes de tout ce qui est, ou peut être
» dans le monde, sans rien considérer que
» Dieu seul qui l'a créé, ni les tirer d'ail-
» leurs que de certaines semences de vé-
» rités qui sont naturellement dans nos
» ames «.

Pag. 117. Quoique *Descartes*, &c ; au lieu des quatre premieres lignes de cet *à lineâ*, *lisez*, Quelques Cartésiens en prêtant à leur maitre un sentiment qui n'étoit pas à lui, ont prétendu que notre ame produisoit elle-même ses pensées ; mais &c.

Pag. 144. *lig.* 9. jugemens, *lis.* raisonnemens.

Pag. 207. *lig.* 14. toutes ces privations, *lis.* ces dernieres privations.

Pag. 223. *à la fin.* ſi la vie n'eſt qu'un ſonge, &c. *liſ.* ſi la gloire n'eſt qu'un ſonge, comme le penſent pluſieurs, elle a autant de réalité que la vie même qu'on a comparé avec aſſez de fondement à un ſonge.

Pag. 373. M. *De Tournefort* dans ſon voyage &c. *liſ.* M. *De Tournefort* dans ſon voyage du Levant, rapporte que quand M. *Olier de Nointel*, Ambaſſadeur du Roi de France au Levant en 1673, voulut deſcendre dans la grotte d'*Antiparos*, perſonne n'oſoit l'y conduire, & qu'il fut obligé d'encourager par ſes largeſſes ceux qui voudroient lui ſervir de guides (*a*). Ils ne pouvoient ſans doute s'imaginer &c.

Pag. 465. *lig.* 26. onze garçons, *liſ.* onze petits enfans.

Pag. 478. *à la fin*, *après* vie ſédentaire, *ajoutez*, la troiſieme, c'eſt que les alimens échauffans donnent plus de reſſort aux organes, plus d'activité aux humeurs, & facilitent l'exercice des fonctions animales.

Pag. 497. *lig.* 5. & d'huile extérieurement, *ajoutez*, Ainſi on ne doit pas attribuer à l'hypocras la mort de *Lucius*, *Durius*, *Valla*, Médecin, qui au rapport du même *Pline*, (*lib.* 7. *cap.* 53.) mourut ſubitement en buvant du vin mielé ; ni celle d'*Appius Sauffeius* qui, après avoir bû du vin miélé au ſortir du bain, mourut en

(*a*) Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roi, par M. *Pitton de Tournefort*, Médecin de la Faculté de Paris, 2. *vol.* *in*-4°. de l'Imprimerie Royale, 1717, *tom.* 1. *pag.* 194.

avalant un œuf, (*id. ibid.*). Au reſte *La Framboiſere* dit que l'hypocras occaſionne l'apoplexie & la paraliſie. Nous ne voyons pas trop ſur quoi il eſt fondé. M. *De la Marre*, qui a donné une nouvelle édition du *Dictionnaire Economique* en 1767, forme le même doute que nous. Article, *Hypocras*.

TOME II.

Pag. 44. *ajoutez* à la note (*x*) *Diogene Laërce* donne à *Ptolomée Philadelphe* pour Précepteur *Straton* de Lampſaque, l'homme le plus éloquent de ſon tems. Il prétend que *Straton* étoit ſi mince qu'il mourut ſans ſouffrir. *Hunc aiunt, adeò fuiſſe tenuem, ut ſine ſenſu moreretur.* in vitâ. *Stratonis Lampſaceni.*

Pag. 63. nous relevent, *liſ.* nous revelent.

Pag. 115. *lig.* 18. matiere qui eſt indiviſible, *liſ.* qui eſt diviſible.

Pag. 166. *lig.* derniere, l'ignorant *Zoïle*, *liſ.* le critique *Pythéas.*

Pag. 167. *lig.* 4. dans ſa ſphere, *liſ.* hors de ſa ſphere.

Pag. 192. *lig. derniere*, ſections coniques, *ajoutez*, Claude Perrault, Médecin de la Faculté de Paris, & l'Architecte du goût le plus noble, ſans aucun maître devint habile dans tous les arts qui ont du rapport au deſſein, & dans les méchaniques. (*Pariſiens illuſtres* 1752).

Pag. 202. *note* (*o*) *ajoutez à la fin*, ces paroles

ne se trouvent pas dans *Aristote*, mais *sect.* 30. *quæst.* 1. il dit, *Cur homines qui ingenio claruerunt melancholici omnes fuere.* Peut-être que *Seneque* regardoit la mélancolie comme une nuance de la folie. *Voyez* la note (*p*) qui est à la page 355 du premier Tome.

Pag. 279. *note* (*i*) & (*k*). *lisez*, Seneca *in prœmio lib.* 1. *controversiarum.*

Pag. 287. *premiere lig.* ainsi ces médicamens, *ajoutez*, de même que les baies de genievre, auxquelles plusieurs accordent la propriété de fortifier la mémoire, doivent convenir &c.



Approbation de la Faculté de Médecine de Paris.

NOUS soussignés Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner un Manuscrit qui a pour titre *Médecine de l'Esprit, ou* &c, par M. *Le Camus*, notre Confrere, certifions, après avoir lu cet Ouvrage avec la plus grande attention, que la maniere savante & ingénieuse dont l'Auteur a traité une matiere aussi difficile, nous a paru mériter l'Approbation de la Faculté. Fait à Paris ce 18 Mai 1751.

PAYEN, Bibliothécaire; LE THIEULLIER, Professeur de Chirurgie en Langue Françoise; POISSONNIER.

OUI le rapport de Messieurs Payen, Le Thieullier & Poissonnier, Commissaires nommés par la Faculté pour examiner le Livre de M. *Le Camus*, notre Confrere, inti-

tulé *Médecine de l'Esprit*, &c, la Faculté consent que ledit Ouvrage soit imprimé. Fait aux Ecoles de Médecine en l'Assemblée tenue le 2 Août 1751.

BARON, Doyen.

30 ~~~~   250 ~~~~
30-2   104.17
17   ___
27-15   145-3
___
104 17





